

# JAHRBUCH

FÜR

PSYCHOANALYTISCHE UND PSYCHO-  
PATHOLOGISCHE FORSCHUNGEN.

HERAUSGEGEBEN VON

PROF. DR. E. BLEULER UND PROF. DR. S. FREUD  
IN ZÜRICH, IN WIEN.

REDIGIERT VON

DR. O. G. JUNG,  
PRIVATDOZENTEN DER PSYCHIATRIE IN ZÜRICH.

III. BAND.

I. HÄLFTE.

LEIPZIG UND WIEN.  
FRANZ DEUTICKE.

1911.

1911

Remarques psychanalytiques  
sur un cas de paranoïa (*Dementia paranoides*)  
décrit autobiographiquement

*Psychoanalytische Bemerkungen über  
einen autobiographisch beschriebenen  
Fall von Paranoia (Dementia paranoides)*

S. Freud

E.P.E.L.

**L'UNEBÉVUE**

PSYCHOANALYTISCHE BEMERKUNGEN  
ÜBER EINEN AUTOBIOGRAPHISCH BESCHRIEBENEN  
FALL VON PARANOIA (DEMENTIA PARANOIDES)

Rédigé de septembre à décembre 1910

- 1911 août – *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*  
Vol. III, première partie, Deuticke, Leipzig und Wien.
- 1913 *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre*  
Vol. III, Deuticke, Leipzig und Wien.
- 1921 Deuxième édition des *Sammlung...* vol. III.
- 1924 *Gesammelte Schriften*  
Vol. V, Internationale Psychoanalytischer Verlag,  
Leipzig / Wien / Zürich.
- 1931 *Theoretische Schriften*  
Internationale Psychoanalytischer Verlag,  
Leipzig / Wien / Zürich.
- 1932 *Vier psychoanalytische Krankengeschichten, Kleinoktavausgabe*  
Internationale Psychoanalytischer Verlag,  
Leipzig / Wien / Zürich.
- 1943 *Gesammelte Werke*  
Vol. VIII, Imago Publishing, London.
- 1973 *Studien Ausgabe*  
Vol. 7, Fischer Verlag, Frankfurt am Main.

REMARQUES PSYCHANALYTIQUES  
SUR UN CAS DE PARANOÏA (DEMENTIA PARANOIDES)  
DÉCRIT AUTOBIOGRAPHIQUEMENT

- 1932 Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie  
d'un cas de paranoïa (*Dementia paranoides*)  
(Le président Schreber),  
*in Revue française de psychanalyse*  
tome V, n° 1, PUF.  
Traduction de M. Bonaparte et R. Loewenstein.
- 1935 Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie  
d'un cas de paranoïa (*Dementia paranoides*),  
*in Cinq psychanalyses*  
Denoël et Steele, Paris.
- 1954 Réédition par les PUF, Paris.

Supplément gratuit  
au n° 2 de l'*UNEBÉVUE*, printemps 1993, réservé aux abonnés.

Texte en allemand d'après l'édition de 1911.

Traduction : Éric Legroux  
: Christine Toutin-Thélier  
: Mayette Viltard

**Psychoanalytische Bemerkungen über  
einen autobiographisch beschriebenen  
Fall von Paranoia  
(Dementia Paranoides).**

Von Sigm. Freud (Wien).

Die analytische Untersuchung der Paranoia bietet uns Ärzten, die nicht an öffentlichen Anstalten tätig sind, Schwierigkeiten besonderer Natur. Wir können solche Kranke nicht annehmen oder nicht lange behalten, weil die Aussicht auf therapeutischen Erfolg die Bedingung unserer Behandlung ist. So trifft es sich also nur ausnahmsweise, daß ich einen tieferen Einblick in die Struktur der Paranoia machen kann, sei es, daß die Unsicherheit der nicht immer leichten Diagnose den Versuch einer Beeinflussung rechtfertigt, sei es, daß ich den Bitten der Angehörigen nachgebe und einen solchen Kranken trotz der gesicherten Diagnose für eine gewisse Zeit in Behandlung nehme. Ich sehe sonst natürlich Paranoiker (und Demente) genug und erfahre von ihnen soviel wie andere Psychiater von ihren Fällen, aber das reicht in der Regel nicht aus, um analytische Entscheidungen zu treffen.

Die psychoanalytische Untersuchung der Paranoia wäre überhaupt unmöglich, wenn die Kranken nicht die Eigentümlichkeit besäßen, allerdings in entstellter Form, gerade das zu verraten, was die anderen Neurotiker als Geheimnis verbergen. Da die Paranoiker nicht zur Überwindung ihrer inneren Widerstände gezwungen werden können und ohnedies nur sagen, was sie sagen wollen, darf gerade bei dieser Affektion der schriftliche Bericht oder die gedruckte Krankengeschichte als Ersatz für die persönliche Bekanntschaft mit dem Kranken eintreten. Ich halte es darum nicht für unstatthaft, analytische Deutungen an die Krankengeschichte eines Paranoikers (*Dementia paranoides*) zu knüpfen, den ich nie gesehen habe, der aber seine Krankengeschichte selbst beschrieben und zur öffentlichen Kenntnis durch den Druck gebracht hat.

**Remarques psychanalytiques  
sur un cas de paranoïa (*Dementia paranoides*)  
décrit autobiographiquement**

de Sigm. Freud (Vienne)

L'investigation analytique de la paranoïa offre, pour nous médecins qui n'exerçons pas dans des établissements publics, des difficultés de nature particulière. Nous ne pouvons pas recevoir ou garder longtemps de tels malades parce que la perspective d'un succès thérapeutique est la condition de notre traitement. Ce n'est donc qu'exceptionnellement que je peux avoir une vue plus approfondie de la structure de la paranoïa, sauf lorsque l'incertitude d'un diagnostic pas toujours facile à faire justifie de tenter d'exercer une influence, ou lorsque je cède aux prières de la famille, malgré la certitude du diagnostic, et prends en traitement pareil malade, pour un certain temps. Sinon, bien sûr, je vois assez de paranoïaques (et de déments) et j'apprends d'eux autant que d'autres psychiatres sur leur cas, mais en règle générale cela ne suffit pas pour se prononcer d'un point de vue analytique.

L'investigation psychanalytique de la paranoïa serait, somme toute, impossible si les malades ne possédaient pas cette caractéristique de révéler – sous une forme distordue, certes – ce que justement les autres névrosés tiennent secret. Comme on ne peut contraindre les paranoïaques à surmonter leurs résistances intérieures et qu'en outre, ils ne disent que ce qu'ils veulent bien dire, un récit écrit ou bien une histoire de malade imprimée peut, précisément dans cette affection, venir remplacer le fait de connaître personnellement le malade. C'est pourquoi il ne m'apparaît pas irrecevable de rattacher des interprétations analytiques à l'histoire de malade d'un paranoïaque (*Dementia paranoides*) que je n'ai jamais vu, mais qui a décrit lui-même son histoire de malade et qui l'a portée à la connaissance publique en la faisant imprimer.

Es ist dies der ehemalige sächsische Senatspräsident Dr. jur. Daniel Paul Schreber, dessen »Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken«<sup>a</sup> im Jahre 1903 als Buch erschienen sind und, wenn ich recht<sup>b</sup> berichtet bin, ein ziemlich großes Interesse bei den Psychiatern erweckt haben. Es ist möglich, daß Dr. Schreber heute noch lebt<sup>c</sup> und sich von seinem 1903 vertretenen Wahnsystem so weit zurückgezogen hat, daß er diese Bemerkungen über sein Buch peinlich empfindet. Soweit er aber die Identität seiner heutigen Persönlichkeit mit der damaligen noch festhält, darf ich mich auf seine eigenen Argumente berufen, die der »geistig hochstehende Mann von ungewöhnlich scharfem Verstand und scharfer Beobachtungsgabe«<sup>1</sup> den Bemühungen, ihn von der Publikation abzuhalten, entgegengesetzte: »Dabei habe ich mir die Bedenken nicht verfehlt<sup>d</sup>, die einer Veröffentlichung entgegenzustehen scheinen: es handelt sich namentlich um die Rücksicht auf einzelne noch lebende Personen. Auf der andern Seite bin ich der Meinung, daß es für die Wissenschaft und für die Erkenntnis religiöser Wahrheiten von Wert sein könnte, wenn noch bei meinen Lebzeiten irgendwelche Beobachtungen von berufener Seite an meinem Körper und meinen persönlichen Schicksalen zu ermöglichen wären. Dieser Erwägung gegenüber müssen alle persönlichen Rücksichten schweigen«<sup>2</sup>. An einer andern Stelle des Buches spricht er aus, daß er sich entschlossen habe, an dem Vorhaben der Veröffentlichung festzuhalten, auch wenn sein Arzt Geh. Rat Dr. Flechsig in Leipzig deswegen die Anklage gegen ihn erheben würde. Er mutet dabei Flechsig dasselbe zu, was ihm selbst jetzt von meiner Seite zugemutet wird: »Ich hoffe, daß dann auch bei Geh. Rat Prof. Dr. Flechsig das wissenschaftliche Interesse an dem Inhalte meiner Denkwürdigkeiten etwaige persönliche Empfindlichkeiten zurückdrängen würde.«

Wiewohl ich im folgenden alle Stellen der »Denkwürdigkeiten«, die meine Deutungen stützen, im Wortlaut anführen werde, bitte ich doch die Leser dieser Arbeit, sich vorher mit dem Buche wenigstens durch einmalige Lektüre vertraut zu machen.

<sup>a</sup> *Denkwürdigkeiten* est le terme courant pour désigner les ouvrages qui s'intitulent *Mémoires* et qui par définition, consignent en vue de publication, les faits remarquables d'une vie. Il évoque en symétrie les indignités *Unwürdigkeiten* que Schreber doit subir. *Nervenkranken*, malade des nerfs, névropathe, évoque également la façon dont chaque fibre nerveuse est pour Schreber investie par les rayons divins. Comme tous les termes schrébériens, ces deux termes sont choisis pour leur capacité à être des euphémismes.

<sup>b</sup> *recht*, Freud emploie ce mot, dont les diverses significations dérivent du « Droit », d'une façon si fréquente et inhabituelle sous sa plume, qu'on ne peut que suspecter une contamination du texte de Schreber, chez lequel ce terme est très investi.

<sup>c</sup> Schreber est décédé le 14 avril 1911. Freud a rédigé le cas de septembre à décembre 1910 et l'a publié en août 1911.

<sup>d</sup> *Verhehlen* est le verbe employé par Schreber, et remis dans les *G.W.*, à traduire : je ne me suis pas dissimulé les scrupules... Dans le texte de 1911, nous avons *verfehlen*, à traduire : je n'ai pas manqué d'avoir des scrupules... Lapsus de Freud ? Coquille non corrigée aux épreuves par Jung ?

Il s'agit de l'ex-président de chambre de Saxe, docteur en droit, Daniel Paul Schreber, dont les *Mémoires d'un malade des nerfs*<sup>a</sup> sont parus en livre en 1903 et qui, si je suis bien<sup>b</sup> informé, ont éveillé un assez grand intérêt chez les psychiatres. Il est possible que le Dr Schreber soit encore en vie à ce jour<sup>c</sup>, et qu'il ait abandonné le système délirant qu'il défendait en 1903 au point de ressentir ces remarques sur son livre comme pénibles. Mais, dans la mesure où il maintient encore l'identité de sa personnalité actuelle avec l'ancienne, j'oserai en appeler à ses propres arguments, ceux que l'« homme à l'esprit élevé, d'une acuité intellectuelle inhabituelle et doué d'un sens aigu de l'observation<sup>1</sup> » opposait aux tentatives faites pour le dissuader de publier : « Ce faisant, je ne me suis pas dissimulé<sup>d</sup> les scrupules pouvant s'opposer à une publication : il s'agit, nommément, des égards dûs à chacune des personnes encore en vie. D'un autre côté, je pense qu'il pourrait être de quelque valeur pour la science et la connaissance des vérités religieuses que, de mon vivant encore, soient rendues possibles toutes les observations, de la part de professionnels, sur mon corps et mes destins personnels. Devant cette considération, tous les égards personnels doivent se taire<sup>2</sup>. » Dans un autre passage de son livre, il déclare qu'il s'est résolu à maintenir son projet de publication même si son médecin, le conseiller privé Dr Flechsig de Leipzig devait porter plainte contre lui. Ce faisant, il demande à Flechsig la même chose que, de mon côté maintenant, je lui demande moi-même : « J'espère donc que, même chez le conseiller privé Prof. Dr Flechsig, l'intérêt scientifique porté au contenu de mes *Mémoires* fera reculer d'éventuelles susceptibilités personnelles. »

Bien que dans ce qui va suivre, je vais citer textuellement tous les passages des *Mémoires* qui appuient mes interprétations, je prie cependant les lecteurs de ce travail de se familiariser auparavant avec ce livre, en le lisant au moins une fois.

1. Diese gewiß nicht unberechtigte Selbstcharakteristik findet sich auf S. 35 des Schrebischen Buches.

2. Vorrede der »Denkwürdigkeiten«.

1. Cette description de lui-même, qui n'est assurément pas injustifiée, se trouve à la p. 35 du livre de Schreber

2. Avant-propos des *Mémoires*.

## I. Krankengeschichte.

Dr. Schreber berichtet<sup>1, a</sup>: »Ich bin zweimal nervenkrank gewesen, beide Male infolge von geistiger Überanstrengung; das erste Mal (als Landesgerichtsdirektor in Chemnitz) aus Anlaß einer Reichstagskandidatur, das zweitemal aus Anlaß der ungewöhnlichen Arbeitslast, die ich beim Antritt des mir neu übertragenen Amtes eines Senatspräsidenten beim Oberlandesgericht Dresden vorfand.«

Die erste Erkrankung trat im Herbst 1884 hervor und war Ende 1885 vollkommen geheilt. Flechsig, auf dessen Klinik der Patient damals 6 Monate verbrachte, bezeichnete in einem später abgegebenen »Formulargutachten« den Zustand als einen Anfall schwerer Hypochondrie. Dr. Schreber versichert, daß diese erste<sup>b</sup> Krankheit »ohne jede an das Gebiet des Übersinnlichen anstreichenden Zwischenfälle« verlief<sup>2</sup>.

Über die Vorgeschichte und die näheren Lebensumstände des Patienten geben weder seine Niederschriften noch die ihr angefügten Gutachten der Ärzte genügende Auskunft. Ich wäre nicht einmal in der Lage, sein Alter zur Zeit der Erkrankung anzugeben, wiewohl die vor der zweiten Erkrankung erreichte hohe Stellung im Justizdienst eine gewisse untere Grenze sichert. Wir erfahren, daß Dr. Schreber zur Zeit der »Hypochondrie« bereits lange verheiratet war. Er schreibt: »Fast noch inniger wurde der Dank von meiner Frau empfunden, die in Professor Flechsig geradezu denjenigen verehrte, der ihr ihren Mann wiedergeschenkt habe und aus diesem Grunde sein Bildnis jahrelang auf ihrem Arbeitstische stehen hatte« (S. 36). Und ebenda: »Nach der Genesung von meiner ersten Krankheit habe ich acht, im ganzen recht glückliche, auch an äußeren Ehren reiche und nur durch die mehrmalige Vereitelung der Hoffnung auf Kindersegen zeitweilig getrübt Jahre mit meiner Frau verlebt.«

Im Juni 1893 wurde ihm seine bevorstehende Ernennung zum Senatspräsidenten angezeigt; er trat sein Amt am 1. Oktober desselben Jahres an. In die Zwischenzeit<sup>3</sup> fallen einige Träume, denen Bedeutung

1. Denkwürdigkeiten, S. 34.

2. Denkwürdigkeiten, S. 35.

3. Also noch vor der Einwirkung der von ihm beschuldigten Überarbeitung in seiner neuen Stellung.

a Toutes les indications de pages se réfèrent à la pagination des *Mémoires* dans leur édition de 1903. Elles sont reproduites entre crochets dans l'édition allemande de 1973 *Ullstein Buch* et dans la traduction française de 1975, Seuil.

b Erste, supprimé dans les G.W.

## I. Histoire du malade

Le Dr Schreber rapporte<sup>1, a</sup>: »J'ai été deux fois malade des nerfs, les deux fois par suite d'un surmenage intellectuel; la première fois (alors président du tribunal de première instance à Chemnitz), à l'occasion d'une candidature au Reichstag, et la seconde fois, à l'occasion de la charge de travail inaccoutumée que je trouvais en entrant dans ma nouvelle fonction de président de chambre à la cour d'appel de Dresde.«

Le premier épisode de la maladie apparut à l'automne 1884 et fut complètement guéri en fin 1885. Flechsig, dans la clinique duquel le patient passa alors 6 mois, qualifia cet état, dans un »certificat d'expertise« fait par la suite, d'accès d'hypochondrie grave. Le Dr Schreber assure que cette première<sup>b</sup> maladie se déroula »sans aucun de ces incidents touchant au domaine du surnaturel<sup>2</sup>«.

Pas plus ses écrits que les certificats médicaux qui y sont adjoints, ne donnent de renseignements suffisants sur les antécédents et sur les circonstances plus récentes de la vie du patient. Je ne serais pas même en état d'indiquer son âge au moment de la survenue de la maladie bien que la position élevée atteinte dans la carrière judiciaire avant le deuxième déclenchement de la maladie garantisse une certaine limite inférieure. Nous apprenons que le Dr Schreber était déjà marié depuis longtemps à l'époque de l'hypochondrie. Il écrit: »La reconnaissance éprouvée par ma femme, qui vénait dans le professeur Flechsig celui qui lui avait rendu son mari, était presque plus profonde encore, et c'est pourquoi son portrait se trouva sur sa table à ouvrages durant des années« (p. 36). Et *ibid.*: »Après la guérison de ma première maladie, j'ai vécu avec ma femme huit années de grand bonheur à tous égards, comblées en outre d'honneurs, assombries seulement, à plusieurs reprises, par l'espoir déçu temporairement d'avoir des enfants.«

En juin 1893, sa nomination prochaine à la présidence de chambre lui fut notifiée; il prit son poste au 1<sup>er</sup> octobre de cette même année. Entre-temps<sup>3</sup> lui vinrent quelques rêves auxquels

1. *Mémoires*, p. 34.

2. *Mémoires*, p. 35.

3. Donc, encore avant l'effet du surmenage, qu'il rend responsable, dû à sa nouvelle situation.

beizulegen er erst später veranlaßt wurde. Es träumte ihm<sup>a</sup> einige Male, daß seine frühere Nervenkrankheit zurückgekehrt war, worüber er sich im Traume ebenso unglücklich fühlte, wie nach dem Erwachen glücklich, daß es eben nur ein Traum gewesen war. Ferner hatte er einmal gegen Morgen in einem Zustande zwischen Schlafen und Wachen »die Vorstellung, daß es doch eigentlich recht schön sein müsse, ein Weib zu sein, das dem Beischlaf unterliege« (S. 36), eine Vorstellung, die er bei vollem Bewußtsein mit großer Entrüstung zurückgewiesen hätte.

Die zweite Erkrankung setzte Ende Oktober 1893 mit quälender Schlaflosigkeit ein, die ihn die Flechsig'sche Klinik von neuem aufsuchen ließ, wo sich aber sein Zustand rasch verschlechterte. Die weitere Entwicklung derselben schildert ein späteres Gutachten, welches von dem Direktor der Anstalt Sonnenstein abgegeben wurde (S. 380): »Im Beginn seines dortigen Aufenthaltes<sup>1</sup> äußerte er mehr hypochondrische Ideen, klagte, daß er an Hirnerweichung leide, bald sterben müsse, p. p., doch mischten sich schon Verfolgungsideen in das Krankheitsbild, und zwar auf Grund von Sinnestäuschungen, die anfangs allerdings mehr vereinzelt aufzutreten schienen, während gleichzeitig hochgradige Hyperästhesie, große Empfindlichkeit gegen Licht und Geräusch sich geltend machte. Später häuften sich die Gesichts- und Gehörstäuschungen und beherrschten in Verbindung mit Gemeingefühlsstörungen sein ganzes Empfinden und Denken, er hielt sich für tot und angefault, für pestkrank, wähnte, daß an seinem Körper allerhand abscheuliche Manipulationen vorgenommen würden und machte, wie er sich selbst noch jetzt ausspricht, entsetzlichere Dinge durch, als jemand geahnt, und zwar um eines heiligen Zweckes Willen. Die krankhaften Eingebungen nahmen den Kranken so sehr in Anspruch, daß er, für jeden andern Eindruck unzugänglich, stundenlang völlig starr und unbeweglich da saß (halluzinatorischer Stupor), andererseits quälten sie ihn derartig, daß er sich den Tod herbeiwünschte, im Bade wiederholt Ertränkungsversuche machte und das »für ihn bestimmte Zyankalium« verlangte. Allmählich nahmen die Wahnideen den Charakter des Mystischen, Religiösen an, er verkehrte direkt mit Gott, die Teufel trieben ihr Spiel mit ihm, er sah »Wunder-

il ne fut amené à accorder d'importance que plus tard. Il rêva<sup>a</sup> plusieurs fois que son ancienne maladie nerveuse était revenue, ce dont il se sentait aussi malheureux dans le rêve qu'heureux, après son réveil, que ce n'ait été qu'un rêve. En outre, il eut un jour vers le matin, entre le sommeil et l'éveil, « la représentation que cela pourrait être, à vrai dire, tout de même très beau d'être une femme subissant l'accouplement » (p. 36), une représentation qu'en pleine conscience, il aurait repoussé avec la plus grande indignation.

Le deuxième épisode de la maladie débuta à la fin octobre 1893 par une insomnie des plus pénibles qui l'amena à aller de nouveau à la clinique de Flechsig où son état, cependant, se détériora rapidement. L'évolution ultérieure est retracée dans une expertise plus tardive faite par le directeur de la maison de santé de Sonnenstein (p. 380) : « Au début de son séjour là-bas<sup>1</sup>, il manifestait plutôt des idées hypochondriaques, se plaignant de souffrir d'un ramollissement du cerveau, qu'il allait bientôt mourir, etc., néanmoins il se mêlait déjà au tableau clinique des idées de persécution, fondées sur des illusions sensorielles et apparaissant au début, semble-t-il, plus sporadiquement, tandis qu'en même temps s'affirmait une très forte hyperesthésie et une grande sensibilité à la lumière et au bruit. Par la suite, les hallucinations visuelles et auditives s'accumulèrent et, en liaison avec des troubles cénesthésiques, se mirent à dominer toute sa façon de sentir et de penser : il se tint pour mort et décomposé, pour malade de la peste ; il crut que toutes sortes de manipulations répugnantes étaient pratiquées sur son corps et subit, comme il le déclare lui-même encore à ce jour, des choses plus épouvantables qu'on ne le pourrait imaginer, et tout cela pour l'amour d'un objectif sacré. Les suggestions morbides exigeaient tant du malade qu'il restait là, assis durant des heures, complètement rigide et immobile, inaccessible à toute autre impression (stupeur hallucinatoire) ; d'autre part, elles le tourmentaient à tel point qu'il souhaitait la venue de sa mort, tenta à plusieurs reprises de se noyer dans son bain et réclamait le "cyanure de potassium qui lui était destiné". Progressivement, les idées délirantes prirent un caractère mystique, religieux, il avait un commerce direct avec Dieu, les démons se jouaient de lui, il

<sup>a</sup> *Es träumte ihm.* Freud emploie le verbe rêver dans une construction correcte, mais inhabituelle chez lui, mot à mot « ça lui rêva ». C'est l'expression de Schreber : *Es träumte mir* (p. 36).

1. Auf der Leipziger Klinik bei Prof. Flechsig.

1. A la clinique de Leipzig, chez le Prof. Flechsig.

erscheinungen“, hörte „heilige Musik“ und glaubte schließlich sogar in einer andern Welt zu weilen.«

Fügen wir hinzu, daß er verschiedene Personen, von denen er sich verfolgt und beeinträchtigt glaubte, vor allen seinen früheren Arzt Flechsig beschimpfte, ihn »Seelenmörder« nannte und ungezählte Male »kleiner Flechsig«, das erste Wort scharf betonend, ausrief (S. 383). In die Anstalt Sonnenstein bei Pirna war er aus Leipzig nach kurzem Zwischenaufenthalt im Juni 1894 gekommen und verblieb dort bis zur endgültigen Gestaltung seines Zustandes. Im Laufe der nächsten Jahre veränderte sich das Krankheitsbild in einer Weise, die wir am besten mit den Worten des Anstaltsdirektors Dr. Weber beschreiben werden:

»Ohne noch weiter auf die Einzelheiten des Krankheitsverlaufes einzugehen, sei nur darauf hingewiesen, wie in der Folge aus der anfänglichen akuterer, das gesamte psychische Geschehen unmittelbar in Mitleidenschaft ziehenden Psychose, die als halluzinatorischer Wahnsinn zu bezeichnen war, immer entschiedener das paranoische Krankheitsbild sich hervorhob, sozusagen herauskristallisierte, das man gegenwärtig vor sich hat« (S. 385). Er hatte nämlich einerseits ein kunstvolles Wahngedäude entwickelt, welches den größten Anspruch auf unser Interesse hat, andererseits hatte sich seine Persönlichkeit rekonstruiert und sich den Aufgaben des Lebens bis auf einzelne Störungen gewachsen gezeigt.«

Dr. Weber berichtet über ihn im Gutachten von 1899:

»So erscheint zur Zeit Herr Senatspräsident Dr. Schreber, abgesehen von den selbst für den flüchtigen<sup>a</sup> Beobachter unmittelbar als krankhaft sich aufdrängenden psychomotorischen Symptomen, weder verwirrt, noch psychisch gehemmt, noch in seiner Intelligenz merklich beeinträchtigt –, er ist besonnen, sein Gedächtnis vorzüglich, er verfügt über ein erhebliches Maß von Wissen, nicht nur in juristischen Dingen, sondern auch auf vielen anderen Gebieten und vermag es in geordnetem Gedankengange wiederzugeben, er hat Interesse für die Vorgänge in Politik, Wissenschaft und Kunst usw. und beschäftigt sich fortgesetzt mit ihnen ..., und wird in den angedeuteten Richtungen dem von seinem Gesamtzustande nicht näher unterrichteten Beobachter kaum viel Auffälliges erkennen lassen. Bei alledem ist der Patient von krankhaft bedingten Vorstellungen erfüllt, die sich zu einem vollständigen System geschlossen haben, mehr

<sup>a</sup> *Flüchtig*. L'importance de ce mot est telle, dans les *Mémoires*, qu'on peut trouver remarquable que le Dr Weber l'utilise dans son expertise pour désigner un quelconque observateur.

voyait des „apparitions miraculeuses“, entendait de la „musique sacrée“ et finit même par croire qu'il séjournait dans un autre monde. »

Ajoutons qu'il injuriait différentes personnes par lesquelles il se croyait persécuté et dont il pensait qu'elles lui nuisaient, en particulier son ancien médecin Flechsig, qu'il appelait « meurtrier d'âmes », et il criait d'innombrables fois « petit Flechsig » en accentuant de façon aigue le premier mot (p. 383). Venant de Leipzig, après un court séjour intermédiaire, il arriva dans la maison de santé de Sonnenstein, près de Pirna, en juin 1894, et il y resta jusqu'à l'aspect définitif de son état. Au cours des années suivantes, le tableau clinique se modifia d'une façon que nous décrirons au mieux avec les mots du directeur de la maison de santé, le Dr Weber :

« Sans entrer davantage dans les détails du processus évolutif de la maladie, indiquons seulement comment, à partir de la psychose aigue du début, affectant directement l'ensemble des événements psychiques et devant être qualifiée de délire hallucinatoire, se dégagea par la suite, toujours plus nettement, le tableau clinique paranoïaque que l'on a à présent devant soi, qui s'était pour ainsi dire cristallisé » (p. 385). C'est-à-dire que d'une part, il avait développé une savante construction délirante, et que d'autre part, il s'était reconstruit sa personnalité et s'était montré à la hauteur des tâches de la vie, à part quelques troubles isolés ».

Dans son expertise de 1899, le Dr Weber rapporte à son propos :

« Ainsi le président de chambre Dr Schreber, en dehors des symptômes psychomoteurs qui s'imposent immédiatement comme pathologiques, même à un observateur hâtif<sup>a</sup>, ne semble actuellement ni égaré, ni inhibé psychiquement, ni entravé de façon notable dans son intelligence – il est pondéré, sa mémoire est excellente, il dispose d'un grand nombre de connaissances, non seulement sur les choses juridiques, mais également dans bien d'autres domaines, et il est capable de les restituer en un raisonnement ordonné ; il s'intéresse à ce qui se passe en politique, science, art, etc., et s'en occupe sans cesse [...], et en l'entendant traiter de ces questions, un observateur non prévenu de son état général ne pourrait rien remarquer de bien frappant. A côté de cela, le patient est rempli de représentations morbides,

oder weniger fixiert sind und einer Korrektur durch objektive Auffassung und Beurteilung der tatsächlichen Verhältnisse nicht zugänglich erscheinen« (S. 386).

Der so weit veränderte Kranke hielt sich selbst für existenzfähig und unternahm zweckmäßige Schritte, um die Aufhebung seiner Kuratel und die Entlassung aus der Anstalt durchzusetzen. Dr. Weber widerstrebte diesen Wünschen und gab Gutachten im entgegengesetzten Sinne ab; doch kann er nicht umhin, das Wesen und Benehmen des Patienten im Gutachten von 1900 in folgender anerkennender Weise zu schildern: »Der Unterzeichnete hat seit 3/4 Jahren bei Einnahme der täglichen Mahlzeiten am Familientisch ausgiebigste Gelegenheit gehabt, mit Herrn Präsidenten Schreber über alle möglichen Gegenstände sich zu unterhalten. Welche Dinge nun auch – von seinen Wahnideen natürlich abgesehen – zur Sprache gekommen sind, mochten die<sup>a</sup> Vorgänge im Bereiche der Staatsverwaltung und Justiz, der Politik, der Kunst und Literatur, des gesellschaftlichen Lebens oder was sonst berühren, überall bekundete Dr.<sup>b</sup> Schreber reges Interesse, eingehende Kenntnisse, gutes Gedächtnis und zutreffendes Urteil und auch in ethischer Beziehung eine Auffassung, der nur beigetreten werden konnte. Ebenso zeigte er sich in leichter Plauderei mit den anwesenden Damen nett und liebenswürdig und bei humoristischer Behandlung mancher Dinge immer taktvoll und dezent, niemals hat er in die harmlose Tischunterhaltung die Erörterung von Angelegenheiten hineingezogen, die nicht dort, sondern bei der ärztlichen Visite zu erledigen gewesen wären« (S. 387). Selbst in eine geschäftliche, die Interessen der ganzen Familie berührende Angelegenheit hatte er damals in fachgemäßer und zweckentsprechender Weise eingegriffen (S. 401, 510).

In den wiederholten Eingaben an das Gericht, mittels deren Dr. Schreber um seine Befreiung kämpfte, verleugnete er durchaus nicht seinen Wahn und machte kein Hehl aus seiner Absicht, die »Denkwürdigkeiten« der Öffentlichkeit zu übergeben. Er betonte vielmehr den Wert seiner Gedankengänge für das religiöse Leben und deren Unzersetzbarkeit durch die heutige Wissenschaft; gleichzeitig berief er sich aber auch auf die absolute Harmlosigkeit (S. 430) all jener Handlungen, zu denen er sich durch den Inhalt des Wahnes genötigt wußte. Der Scharfsinn und die logische Treffsicherheit des als Paranoiker Erkannten

qui se sont organisées en un système clos, qui sont plus ou moins fixées et ne semblent pas accessibles à une rectification par une conception et une appréciation objectives de la situation réelle » (p. 386).

Ce malade, si profondément transformé, se considérait lui-même capable de mener son existence; il entreprit les démarches adéquates pour parvenir à obtenir la levée de sa curatelle et sa sortie de la maison de santé. Le Dr Weber s'opposa à ces désirs et fit une expertise allant dans le sens contraire; toutefois, il ne peut s'empêcher dans une expertise de 1900, dépeignant le caractère et le comportement du patient, de reconnaître ce qui suit: « Durant les 3/4 d'une année, le soussigné a eu amplement l'occasion de s'entretenir avec Monsieur le Président Schreber sur tous les sujets possibles lors des repas pris quotidiennement à sa table familiale. Or, quelles que soient les choses discutées – abstraction faite naturellement de ses idées délirantes –, qu'elles<sup>a</sup> concernent les pouvoirs publics et la justice, la politique, l'art et la littérature, la vie sociale, ou quoi que ce soit d'autre, le <sup>b</sup>Dr Schreber montrait en tout un vif intérêt, des connaissances approfondies, une bonne mémoire et un jugement pertinent, et même, sur le plan éthique, une conception avec laquelle on ne pouvait qu'être d'accord. De même, dans la conversation anodine avec les dames présentes, se montrait-il courtois et aimable, toujours plein de tact et décent dans le maniement humoristique de maintes choses; jamais, dans ces conversations inoffensives de table, il n'aborda dans la discussion des questions qui auraient été à régler non en ce lieu mais à la consultation du médecin » (p. 397). Il était même intervenu à cette époque, sur des affaires touchant aux intérêts de toute la famille, de façon compétente et appropriée (p. 401, 510).

Dans ses requêtes répétées auprès du tribunal, par lesquelles le Dr Schreber luttait pour sa libération, il ne reniait nullement son délire et ne cachait pas son intention de publier les *Mémoires*. Il mettait plutôt l'accent sur la valeur du cours de ses pensées pour la vie religieuse et sur le fait qu'elles n'étaient pas réductibles à l'état de la science actuelle; mais en même temps, il faisait appel à l'innocuité absolue (p. 430) de toutes les actions auxquelles il était forcé par le contenu de son délire. La perspicacité et la précision logique de cet homme reconnu comme

<sup>a</sup> Sie. Dans les *Mémoires*. Rectifié dans les G.W.

<sup>b</sup> Doktor. Dans les *Mémoires*. Rectifié dans les G.W.

fürten denn auch zum Triumph. Im Juli 1902 wurde die über Dr. Schreber verhängte Entmündigung aufgehoben, im nächsten Jahre erschienen die »Denkwürdigkeiten eines Geisteskranken«<sup>a</sup> als Buch, allerdings zensuriert und um manches wertvolle Stück ihres Inhaltes geschmälert.

In der Entscheidung, welche Dr. Schreber die Freiheit wiedergab, ist der Inhalt seines Wahnsystems in wenigen Sätzen zusammengefaßt: »Er halte sich für berufen, die Welt zu erlösen und ihr die verloren gegangene Seligkeit wiederzubringen. Das könne er aber nur, wenn er sich zuvor aus einem Manne zu einem Weibe verwandelt<sup>b</sup> habe« (S. 475).

Eine ausführlichere Darstellung des Wahnes in seiner endgültigen Gestaltung können wir dem 1899 vom Anstaltsarzte Dr. Weber erstatteten Gutachten entnehmen: »Das Wahnsystem des Patienten gipfelt darin, daß er berufen sei, die Welt zu erlösen und der Menschheit die verloren gegangene Seligkeit wiederzubringen. Er sei, so behauptet er, zu dieser Aufgabe gekommen durch unmittelbar göttliche Eingebungen, ähnlich wie dies von den Propheten gelehrt wird; gerade aufgeregte Nerven, wie es die seinigen lange Zeit hindurch gewesen seien, hätten nämlich die Eigenschaft, anziehend auf Gott zu wirken, es handle sich dabei aber um Dinge, die sich entweder gar nicht oder doch nur sehr schwer in menschlicher Sprache ausdrücken lassen, weil sie außerhalb aller menschlichen Erfahrung lägen und eben nur ihm offenbart seien. Das Wesentlichste bei seiner erlösenden Mission sei, daß zunächst seine *Verwandlung zum Weibe* zu erfolgen habe. Nicht etwa, daß er sich zum Weibe verwandeln wolle, es handle sich vielmehr um ein in der Weltordnung begründetes »Muß«, dem er schlechterdings nicht entgehen könne, wenn es ihm persönlich auch viel lieber gewesen wäre, in seiner ehrenvollen männlichen Lebensstellung zu verbleiben, das Jenseits sei aber nun für ihn und die ganze übrige Menschheit nicht anders wieder zu erobern, als durch eine ihm vielleicht erst nach Ablauf vieler Jahre oder Jahrzehnte bevorstehende Verwandlung in ein Weib im Wege göttlicher Wunder. Er sei, das stehe für ihn fest, der ausschließliche Gegenstand göttlicher Wunder, somit der merkwürdigste Mensch, der je auf Erden gelebt habe, seit Jahren, in jeder Stunde und jeder Minute erfahre er diese Wunder an seinem Leibe, erhalte sie auch durch die Stimmen, die mit ihm sprächen, bestätigt. Er habe in den ersten Jahren seiner

paranoïaque l'amenèrent pourtant à triompher. En juillet 1902, l'interdiction judiciaire prononcée à l'égard du Dr Schreber fut levée, l'année suivante parut le livre, *les Mémoires d'un malade mental*<sup>a</sup>, censuré toutefois, et amputé de maints précieux passages.

Dans la décision qui restitua la liberté au Dr Schreber, le contenu de son système délirant est récapitulé en quelques phrases : « Il se tenait pour appelé à racheter le monde et à lui rendre la béatitude perdue. Mais il ne le pourrait qu'après avoir été métamorphosé<sup>b</sup> d'homme en femme » (p. 475).

Nous pouvons tirer de l'expertise de 1899, fourni par le médecin de la maison de santé, le Dr Weber, une présentation circonstanciée du délire dans sa configuration finale : « Le système délirant du patient trouve son point culminant dans le fait qu'il serait appelé à racheter le monde et à rendre à l'humanité la béatitude perdue. Il a été amené à cette tâche, affirme-t-il, par une inspiration venant directement de Dieu, analogue à celle qui enseigne les prophètes ; c'est-à-dire que des nerfs, sollicités comme les siens l'ont été depuis longtemps, auraient précisé-ment la propriété d'agir de façon attractive sur Dieu, mais il s'agirait là de choses qui, ou bien ne peuvent absolument pas s'exprimer en langage humain, ou alors très difficilement, car elles se situent hors de toute expérience humaine et n'ont même été révélées qu'à lui. L'aspect le plus essentiel de sa mission rédemptrice sera que s'accomplisse tout d'abord sa *métamorphose en femme*. Non pas qu'il *veuille* se métamorphoser en femme, il s'agit plutôt d'une "nécessité" fondée sur l'ordonnance du monde, à laquelle il ne peut tout simplement pas échapper quand bien même il aurait personnellement préféré de beaucoup rester dans sa situation honorable d'homme ; mais il ne sera pas possible de reconquérir l'au-delà, pour lui et pour tout le reste de l'humanité, autrement que par sa métamorphose en une femme à l'aide d'un miracle divin, laquelle n'aura peut-être lieu qu'au terme de décennies, voire de siècles. Il en est convaincu, il est l'objet exclusif du miracle divin, et de ce fait, l'être humain le plus étonnant qui ait jamais vécu sur cette terre ; depuis des années, à chaque heure, à chaque minute, il ressent ce miracle dans son corps et en réceptionne la confirmation par les voix qui lui parlent. Dans les premières années de sa maladie, il aurait subi des destructions sur certains organes de son corps

<sup>a</sup> Lapsus de Freud, qui reprend les termes de l'expertise (p. 475) à propos du « malade mental ». Rectifié dans les G.W.

<sup>b</sup> *Verwandlung*. Ce terme schrébérien très réglé sera systématiquement traduit par *métamorphose* ; *Wandlung*, et parfois *Umwandlung*, par *transformation*.

Krankheit Zerstörungen an einzelnen Organen seines Körpers erfahren, die jedem andern Menschen längst den Tod hätten bringen müssen, habe lange Zeit gelebt ohne Magen, ohne Därme, fast ohne Lungen, mit zerrissener Speiseröhre, ohne Blase, mit zerschmetterten Rippenknochen, habe seinen Kehlkopf manchmal zum Teil mit aufgegessen usf., göttliche Wunder (»Strahlen«) aber hätten das Zerstörte immer wieder hergestellt und er sei daher, solange er ein Mann bleibe, überhaupt nicht sterblich. Jene bedrohlichen Erscheinungen seien nun längst verschwunden, dafür sei in den Vordergrund getreten seine »Weiblichkeit«, wobei es sich um einen Entwicklungsprozeß handle, der wahrscheinlich noch Jahrzehnte, wenn nicht Jahrhunderte zu seiner Vollendung beanspruche und dessen Ende schwerlich einer der jetzt lebenden Menschen erleben werde. Er habe das Gefühl, daß bereits massenhafte »weibliche Nerven« in seinen Körper übergegangen seien, aus denen durch unmittelbare Befruchtung Gottes neue Menschen hervorgehen würden. Erst dann werde er wohl eines natürlichen Todes sterben können und sich wie alle anderen Menschen die Seligkeit wieder erworben haben. Einstweilen sprächen nicht nur die Sonne, sondern auch die Bäume und die Vögel, die so etwas wie »verwunderte Reste früherer Menschenseelen« seien, in menschlichen Lauten zu ihm und überall geschähen Wunderdinge um ihn her« (S. 386).

Das Interesse des praktischen Psychiaters an solchen Wahnbildungen ist in der Regel erschöpft, wenn er die Leistung des Wahnes festgestellt und seinen Einfluß auf die Lebensführung des Kranken beurteilt hat; seine Verwunderung ist nicht der Anfang seines Verständnisses. Der Psychoanalytiker bringt von seiner Kenntnis der Psychoneurosen her die Vermutung mit, daß auch so absonderliche, soweit von dem gewohnten Denken der Menschen abweichende Gedankenbildungen aus den allgemeinsten und begreiflichsten Regungen des Seelenlebens hervorgegangen sind, und möchte die Motive wie die Wege dieser Umbildung kennen lernen. In dieser Absicht wird er sich gerne in die Entwicklungsgeschichte wie in die Einzelheiten des Wahnes vertiefen.

a) Als die beiden Hauptpunkte werden vom ärztlichen Begutachter die *Erlöserrolle* und die *Verwandlung* zum Weibe hervorgehoben. Der Erlöserwahn ist eine uns vertraute Phantasie, er bildet so häufig den Kern der religiösen Paranoia. Der Zusatz, daß die Er-

qui eussent dû entraîner la mort depuis longtemps chez tout autre être humain, il aurait vécu une longue période sans estomac, sans intestins, presque sans poumons, l'oesophage déchiré, sans vessie, les côtes fracassées, il aurait maintes fois mangé en partie son larynx, et ainsi de suite ; mais des miracles divins (les "rayons") auraient toujours refabriqué ce qui avait été détruit, et, par conséquent, il ne serait en fait pas mortel aussi longtemps qu'il resterait un homme. Actuellement, ces phénomènes menaçants ont disparu depuis longtemps, dit-il, par contre ce qui vient au premier plan est sa "féminité", processus dont l'évolution pourra nécessiter vraisemblablement encore des décennies pour s'accomplir, voire des siècles, et il est peu probable qu'aucun des êtres humains actuellement vivants en voit le terme. Il a le sentiment que sont déjà transférés dans son corps une masse de "nerfs féminins" d'où naîtront de nouveaux êtres humains par fécondation directe de Dieu. Alors seulement pourra-t-il mourir de mort naturelle et réobtenir la béatitude, pour lui comme pour tous les autres êtres humains. En attendant, non seulement le soleil, mais également les arbres, les oiseaux qui seraient quelque chose comme des "restes miraculés d'anciennes âmes humaines", lui parlent avec des accents humains, et il se produit partout autour de lui des choses miraculeuses » (p. 386).

L'intérêt du psychiatre praticien pour de telles formations délirantes est en règle générale épuisé quand il a constaté les effets du délire et jugé de son influence sur la conduite du malade ; son étonnement ne l'amène pas à chercher à comprendre. Le psychanalyste tire de sa connaissance des psychonévroses la supposition que ces formations de pensée, aussi singulières, aussi éloignées soient-elles du mode de penser habituel des êtres humains, sont issues des sollicitations les plus générales et les plus intelligibles de la vie psychique, et il voudrait apprendre à connaître les motifs ainsi que les voies de ce remaniement. C'est dans cette intention qu'il se plongera volontiers dans l'histoire du développement et dans les détails du délire.

a) Le rôle de *rédempteur* et la *métamorphose en femme* sont soulignés par l'expertise médicale comme les deux points principaux. Le délire d'être le rédempteur est un fantasme qui nous est familier, il constitue très fréquemment le fondement de la paranoïa religieuse. Il est inhabituel, et en soi déconcertant, d'y ajouter le fait que la rédemption doive se produire par la

lösung durch die Verwandlung des Mannes in ein Weib erfolgen müsse, ist ungewöhnlich und an sich befremdend, da er sich weit von dem historischen Mythos entfernt, den die Phantasie des Kranken reproduzieren will. Es liegt nahe, mit dem ärztlichen Gutachten anzunehmen, daß der Ehrgeiz, den Erlöser zu spielen, das Treibende dieses Wahnkomplexes sei, wobei die *Entmannung*<sup>a</sup> nur die Bedeutung eines Mittels zu diesem Zweck in Anspruch nehmen könne. Mag sich dies auch in der endgültigen Gestaltung des Wahnes so darstellen, so wird uns doch durch das Studium der »Denkwürdigkeiten« eine ganz andere Auffassung aufgezeigt. Wir erfahren, daß die Verwandlung in ein Weib (Entmannung) der primäre Wahn war, daß sie zunächst als ein Akt schwerer Beeinträchtigung und Verfolgung beurteilt wurde, und daß sie erst sekundär in Beziehung zur Erlöserrolle trat. Auch wird es unzweifelhaft, daß sie zuerst zum Zwecke sexuellen Mißbrauches und nicht im Dienste höherer Absichten erfolgen sollte. Formal ausgedrückt, ein sexueller Verfolgungswahn hat sich bei dem Patienten nachträglich zum religiösen Größenwahn umgebildet. Als Verfolger galt zuerst der behandelnde Arzt Prof. Flechsig, später trat Gott selbst an dessen Stelle.

Ich setze die beweisenden Stellen aus den »Denkwürdigkeiten« ungekürzt hierher (S. 56): »Auf diese Weise wurde ein gegen mich gerichtetes Komplott fertig (etwa im März oder April 1894), welches dahinging, nach einmal erkannter oder angenommener Unheilbarkeit meiner Nervenkrankheit mich einem Menschen in der Weise auszuliefern, daß meine Seele demselben überlassen, mein Körper aber – in mißverständlicher Auffassung der oben bezeichneten, der Weltordnung zugrunde liegenden Tendenz – in einen weiblichen Körper verwandelt, als solcher dem betreffenden Menschen<sup>1</sup> zum geschlechtlichen Mißbrauch überlassen und dann einfach "liegen gelassen", also wohl der Verwesung anheimgegeben werden sollte.«

(S. 59): »Dabei war es vom menschlichen Gesichtspunkte aus, der mich damals noch vorzugsweise beherrschte, wohl durchaus natürlich, daß ich meinen eigentlichen Feind immer nur in Professor Flechsig oder dessen Seele erblickte (später kam noch die v. W. sche

1. Es geht aus dem Zusammenhange dieser und anderer Stellen hervor, daß der betreffende Mensch, von dem der Mißbrauch geübt werden sollte, kein anderer als Flechsig ist (vgl. unten).

<sup>a</sup> *Entmannung*. La « langue fondamentale » étant, d'après Schreber, riche de termes archaïques, « éviration » a donc été préféré à « émasculation ».

métamorphose de l'homme en une femme, car cela s'éloigne de beaucoup du mythe historique que veut reproduire le fantasme du malade. On serait tenté d'admettre avec l'expertise médicale, que l'ambition de jouer le rôle du rédempteur est ce qui impulse ce complexe délirant, en conséquence de quoi l'*éviration*<sup>a</sup> n'aurait d'autre importance que celle d'être un moyen en vue de cette fin. Bien que cela puisse se présenter ainsi dans la configuration finale du délire, une toute autre conception s'impose à nous par l'étude des *Mémoires*. Nous apprenons que la métamorphose en une femme (éviration) était le délire primaire, qu'elle fut jugée tout d'abord comme un acte de préjudice et de persécution graves, et qu'elle n'entra que secondairement en relation avec le rôle de rédempteur. Il n'y a également aucun doute qu'elle devait tout d'abord avoir lieu aux fins d'un mésusage sexuel et non au service d'intentions plus élevées. Pour le dire de façon plus formelle, un délire de persécution, sexuel, s'est remanié après-coup chez le patient en délire de grandeur, religieux. C'est le médecin traitant, le Prof. Flechsig, qui était censé d'abord être le persécuteur ; plus tard, Dieu lui-même prit cette place.

Je cite ici *in extenso* les passages probants tirés des *Mémoires* (p. 56) : « Ainsi fut ourdi un complot dirigé contre moi (à peu près en mars ou avril 1894) qui, une fois reconnue et admise l'incurabilité de ma maladie nerveuse, aurait réussi à me livrer à un être humain de telle sorte que mon âme lui soit abandonnée, cependant que mon corps – à la faveur d'une conception prêtant à malentendus, de la tendance citée plus haut qui est à la base de l'ordonnance du monde – métamorphosé en un corps féminin, devait être abandonné sous cette forme à l'être humain en question<sup>1</sup> pour un mésusage sexuel et ensuite tout simplement "laissé en plan", c'est-à-dire, sans doute, abandonné à la putréfaction ».

(p. 59) : « Dès lors, il apparaissait absolument naturel, du point de vue humain, qui prévalait encore en moi à cette époque, que je visse mon véritable ennemi uniquement et toujours dans le Professeur Flechsig ou dans l'âme de celui-ci (plus tard s'y ajouta encore l'âme de v.W., dont il sera davantage question

1. Il ressort du contexte de ce passage et d'autres encore, que l'être humain en question, qui devait exercer ce mésusage, n'est autre que Flechsig (voir plus bas).

Seele hinzu, worüber weiter unten das Nähere) und Gottes Allmacht als meine natürliche Bundesgenossin betrachtete, die ich nur dem Professor Flechsig gegenüber in einer Notlage wähnte und deshalb mit allen erdenklichen Mitteln bis zur Selbstaufopferung unterstützen zu müssen glaubte. Daß Gott selbst der Mitwisser, wenn nicht gar der Anstifter des auf den an mir zu verübenden Seelenmord und die Preisgabe meines Körpers als weibliche Dirne gerichteten Planes gewesen sei, ist ein Gedanke, der sich mir erst sehr viel später aufgedrängt hat, ja zum Teil, wie ich sagen darf, mir erst während der Niederschrift des gegenwärtigen Aufsatzes zu klarem Bewußtsein gekommen ist.«

(S. 61): »Alle auf Verübung eines Seelenmords, auf Entmannung zu *Weltordnungswidrigen* Zwecken<sup>34)</sup> (d. h. zur Befriedigung der geschlechtlichen Begierde eines Menschen) und später auf Zerstörung meines Verstandes gerichteten Versuche sind gescheitert. Ich gehe aus dem anscheinend so ungleichen Kampfe eines einzelnen schwachen Menschen mit Gott selbst, wenschon nach manchen bitteren Leiden und Entbehrungen, als Sieger hervor, weil die Weltordnung auf meiner Seite steht.«

In der Anmerkung<sup>34)</sup> wird dann die spätere Umgestaltung des Entmannungswahnes und des Verhältnisses zu Gott angekündigt: »Daß eine Entmannung zu einem anderen – *weltordnungsgemäßen* Zweck im Bereich der Möglichkeit liegt, ja sogar vielleicht die wahrscheinliche Lösung des Konfliktes enthält, wird später noch angeführt werden.«

Diese Äußerungen sind entscheidend für die Auffassung des Entmannungswahnes und somit für das Verständnis des Falles überhaupt. Fügen wir hinzu, daß die »Stimmen«, die der Patient hörte, die Umwandlung in ein Weib nie anders denn als eine sexuelle Schmach behandelten, wegen welcher sie den Kranken höhnen durften. »Gottesstrahlen<sup>1</sup> glaubten mich nicht selten mit Rücksicht auf die angeblich bevorstehende Entmannung als "Miss Schreber" verhöhnen zu dürfen« (S. 127). – »Das will ein Senatspräsident gewesen sein, der sich f.....<sup>2</sup> läßt.« – »Schämen Sie sich denn nicht vor Ihrer Frau Gemahlin?«

1. Die »Gottesstrahlen« sind, wie sich ergeben wird, identisch mit den in der »Grundsprache« redenden Stimmen.

2. Diese Auslassung sowie alle anderen Eigentümlichkeiten der Schreibweise kopiere ich nach den »Denkwürdigkeiten«. Ich selbst wußte kein Motiv, in ernster Sache so schamhaft zu sein.

plus loin) et que je considérasse comme mon alliée naturelle la Toute-Puissance de Dieu, que je ne me figurais en état de détresse que face au professeur Flechsig, et que par conséquent, je croyais devoir soutenir par tous les moyens imaginables, jusqu'au sacrifice de moi-même. Que Dieu lui-même ait été le complice, sinon l'instigateur, du plan prévoyant d'accomplir sur moi le meurtre d'âme et de livrer mon corps à l'encan comme celui d'une prostituée femme, est une pensée qui ne s'imposa à moi que bien plus tard, et qui, en partie, ne m'est venue clairement à la conscience, je dois dire, que durant la rédaction du présent écrit. »

(p. 61): « Toutes les tentatives de perpétrer un meurtre d'âme, une éviration à des fins *contraires à l'ordonnance du monde*<sup>34)</sup> (c'est-à-dire pour satisfaire la concupiscence d'un être humain), et ultérieurement la destruction de ma raison, ont échoué. Je sors vainqueur, non sans maintes amères souffrances et privations, d'un combat apparemment si inégal entre un être humain, faible et isolé, et Dieu lui-même, parce que l'ordonnance du monde se trouve de mon côté. »

Dans la note 34, il indique en plus le bouleversement ultérieur de configuration du délire d'éviration et du rapport à Dieu: « Qu'une éviration soit du domaine du possible, en vue d'un autre but – *conforme à l'ordonnance du monde* – et contienne même peut-être la solution vraisemblable du conflit, sera indiqué par la suite. »

Ces propos sont décisifs pour notre conception du délire d'éviration et, partant, pour la compréhension du cas dans son ensemble. Ajoutons que les « voix » entendues par le patient ne traitaient jamais la transformation en une femme autrement que comme une humiliation sexuelle qui les autorisait à se moquer du malade. « Eu égard à l'éviration prétendument imminente, les rayons de Dieu<sup>1</sup> se croyaient assez souvent en droit de me bafouer en m'appelant "Miss Schreber" » (p. 127). – « Ça veut avoir été un président de chambre, et ça se laisse f.....<sup>2</sup> » – « N'avez-vous donc pas honte devant Madame votre épouse ? »

1. « Les rayons de Dieu » sont identiques, comme on le verra, aux voix parlant dans la « langue fondamentale ».

2. Cette ellipse ainsi que toutes les autres particularités de style sont copiées des *Mémoires*. Je ne verrais, quant à moi, aucun motif d'être aussi pudibond à propos d'une chose aussi sérieuse.

Die primäre Natur der Entmannungsphantasie und ihre anfängliche Unabhängigkeit von der Erlöseridee wird ferner durch die eingangs erwähnte, im Halbschlaf aufgetretene »Vorstellung« bezeugt, daß es schön sein müsse, ein Weib zu sein, das dem Beischlaf unterliege (S. 36). Diese Phantasie war in der Inkubationszeit der Erkrankung, noch vor der Einwirkung der Überbürdung in Dresden bewußt worden.

Der Monat November 1895 wird von Schreber selbst als die Zeit hingestellt, in welcher sich der Zusammenhang der Entmannungsphantasie mit der Erlöseridee herstellte und solcher Art eine Versöhnung mit der ersteren angebahnt wurde. »Nunmehr aber wurde mir unzweifelhaft bewußt, daß die Weltordnung die Entmannung, möchte sie mir persönlich zusagen oder nicht, gebieterisch verlange und daß mir daher aus *Vernunftgründen* gar nichts anderes übrig bleibe, als mich mit dem Gedanken der Verwandlung in ein Weib zu befreunden. Als weitere Folge der Entmannung konnte natürlich nur eine Befruchtung durch göttliche Strahlen zum Zwecke der Erschaffung neuer Menschen in Betracht kommen« (S. 177).

Die Verwandlung in ein Weib war das Punctum saliens, der erste Keim der Wahnbildung gewesen; sie erwies sich auch als das einzige Stück, welches die Herstellung überdauerte und als das einzige, das im wirklichen Handeln des Genesenen seinen Platz zu behaupten wußte. »Das Einzige, was in den Augen anderer Menschen als etwas Unvernünftiges gelten kann, ist der auch von den Herren<sup>a</sup> Sachverständigen berührte Umstand, daß ich zuweilen mit etwas weiblichem Zierat (Bändern, unechten Ketten u. dgl.) bei halb entblößtem Oberkörper vor dem Spiegel stehend oder sonst angetroffen werde. Es geschieht dies übrigens nur im *Alleinsein*, niemals, wenigstens soweit ich es vermeiden kann, zu Angesicht anderer Personen« (S. 429). Diese Spielereien gestand der Herr Senatspräsident zu einer Zeit ein (Juli 1901), da er für seine wiedergewonnene praktische Gesundheit den treffenden Ausdruck fand: »Jetzt weiß ich längst, daß die Personen, die ich vor mir sehe, nicht »flüchtig hingemachte Männer«<sup>b</sup>, sondern wirkliche Menschen sind, und daß ich mich daher ihnen gegenüber so zu verhalten habe, wie ein vernünftiger Mensch im Verkehr mit anderen Menschen zu tun pflegt« (S. 409). Im Gegensatz zu dieser Betätigung der Entmannungsphantasie hat der Kranke für die Anerkennung seiner Erlösermission nie etwas anderes unternommen als

<sup>a</sup> Ce pluriel, mis par Freud, n'est pas dans Schreber, qui évoque toujours « Monsieur l'expert ». Rectifié dans les G.W.

<sup>b</sup> *Hinmachen* peut signifier « chier » et ne s'emploie que pour les animaux. Les petits hommes, qui pour Schreber, ne sont pas humains, sont « chiés en vitesse ». *Hinmachen* s'emploie aussi pour les esquisses, on sait que les livres de son père étaient bien fournis en dessins esquissés de petits hommes faisant des mouvements de gymnastique. C'est la traduction de Lacan, « torchés » qui rend le mieux compte de cette équivoque.

La nature primaire du fantasme d'éviration et son indépendance initiale par rapport à l'idée de rédempteur est de plus attestée par la « représentation » mentionnée au début et apparue dans un demi-sommeil, qu'il doit être beau d'être une femme subissant l'accouplement (p. 36). Ce fantasme devint conscient dans la période d'incubation de la maladie, avant les effets du surmenage à Dresde.

Schreber a donné lui-même le mois de novembre 1895 comme étant l'époque à laquelle se fit la connexion du fantasme d'éviration avec l'idée de rédempteur, et ainsi fut frayée la voie de la réconciliation avec ce fantasme. « Dès lors, il me devint conscient, sans doute aucun, que l'ordonnance du monde réclamait impérativement l'éviration, que cela me plaise ou non, et que de ce fait, *pour des motifs raisonnables*, il ne me restait pas grand-chose d'autre à faire que de me familiariser avec l'idée de la transformation en une femme. La conséquence de l'éviration ne pouvait être naturellement qu'une fécondation par des rayons divins en vue de créer de nouveaux êtres humains » (p. 177).

La métamorphose en une femme avait été le point saillant, le premier germe de la formation délirante ; elle se révéla également l'unique fragment qui survécût au rétablissement et qui sût conserver sa place dans les activités réelles de Schreber une fois guéri. « L'unique chose qui puisse passer aux yeux des autres êtres humains pour quelque chose de déraisonnable est le fait, mentionné également par MM. les Experts<sup>a</sup>, qu'on me trouve de temps à autre devant un miroir ou ailleurs, le torse à demi-nu, avec quelques parures de femme (rubans, colliers de pacotille, etc.). Cela n'arrive du reste que *lorsque je me trouve seul*, jamais, du moins autant que je puisse l'éviter, en présence d'autres personnes » (p. 429). Monsieur le Président de chambre faisait l'aveu de ces jeux à une époque (juillet 1901) où il trouva pour sa santé pratiquement recouvrée, l'expression appropriée : « Il y a longtemps que je sais maintenant que les personnes que je vois devant moi ne sont pas des "hommes torchés"<sup>b</sup> à la va-vite", mais de véritables êtres humains, et que j'ai par conséquent à me comporter vis-à-vis d'eux comme un être humain raisonnable à coutume de le faire dans ses rapports avec les autres êtres humains » (p. 409). Contrairement à cette mise en acte du fantasme d'éviration, le malade n'a jamais rien entrepris d'autre

eben die Veröffentlichung seiner »Denkwürdigkeiten«.

b) Das Verhältnis unseres Kranken zu Gott ist so sonderbar und von einander widersprechenden Bestimmungen erfüllt, daß ein gutes Stück Zuversicht dazu gehört, wenn man an der Erwartung festhält, daß in diesem »Wahnsinn« doch »Methode« zu finden sei. Wir müssen uns nun mit Hilfe der Äußerungen in den Denkwürdigkeiten über das theologisch-psychologische System des Dr. Schreber genauere Orientierung schaffen und seine Ansichten über die *Nerven*, die *Seligkeit*, die *göttliche Hierarchie* und die *Eigenschaften Gottes* in ihrem scheinbaren (wahnhaften) Zusammenhange darlegen. In allen Stücken der Theorie fällt die merkwürdige Mischung von Platten und Geistreichem, von geborgten und originellen Elementen auf.

Die menschliche Seele ist in den *Nerven* des Körpers enthalten, die als Gebilde von außerordentlicher Feinheit – den feinsten Zwirnfäden vergleichbar – vorzustellen sind. Einige dieser Nerven sind nur zur Aufnahme sinnlicher Wahrnehmungen geeignet, andere (die *Verstandesnerven*) leisten alles Psychische, wobei das Verhältnis stattfindet, daß *jeder einzelne Verstandesnerv die gesamte geistige Individualität des Menschen repräsentiert*<sup>a</sup> und die größere oder geringere Zahl der vorhandenen Verstandesnerven nur von Einfluß ist auf die Zeitdauer, während deren die Eindrücke<sup>b</sup> festgehalten werden können<sup>1</sup>.

Während die Menschen aus Körper und Nerven bestehen, ist Gott von vornherein nur Nerv. Die Gottesnerven sind jedoch nicht wie im menschlichen Körper in beschränkter Zahl vorhanden, sondern unendlich oder ewig. Sie besitzen alle Eigenschaften der menschlichen Nerven in enorm gesteigertem Maße. In ihrer Fähigkeit zu schaffen, d. h. sich umzusetzen in alle möglichen Dinge der erschaffenen

1. In der Anmerkung zu dieser von Schreber unterstrichenen Lehre wird deren Brauchbarkeit zur Erklärung der Erbllichkeit betont. »Der männliche Samen enthält einen Nerv des Vaters und vereinigt sich mit einem aus dem Leib der Mutter entnommenen Nerven zu einer neuentstehenden Einheit.« (S. 7) Es ist also hier ein Charakter, den wir dem Spermatozoon zuschreiben müssen, auf die Nerven übertragen worden und dadurch die Herkunft der Schreberschen »Nerven« aus dem sexuellen Vorstellungskreis wahrscheinlich gemacht. In den »Denkwürdigkeiten« trifft es sich nicht so selten, daß eine beiläufige Anmerkung zu einer wahnhaften Lehre den erwünschten Hinweis auf die Genese und somit auf die Bedeutung des Wahnes enthält.

<sup>a</sup> *Repräsentieren*. Ce n'est pas une citation littérale que fait Freud, mais le mot *repräsentieren* est bien de Schreber (p. 7). Chaque nerf « représente », « agit pour le compte » de l'ensemble de l'individu. On sait que ce terme, différencié de celui de *vorstellen* (représenter) prendra pour Freud une grande importance dans la définition des pulsions et que Freud conclura ce texte sur l'identité de sa théorie de la libido et du délire de Schreber.

<sup>b</sup> *Die Eindrücke*. Freud appelle impressions ce que Schreber appelle (p. 7) *Errinerung*, souvenir. Il s'agit bien, pour Schreber, de traces de souvenirs.

que la publication de ses *Mémoires*, pour faire reconnaître sa mission de rédempteur.

b) Le rapport à Dieu de notre malade est tellement singulier et tellement plein de déterminations se contredisant les unes les autres qu'il y a une bonne part d'optimisme à espérer pouvoir trouver malgré tout de la « méthode » dans ce « délire ». Nous devons maintenant chercher une orientation plus précise en nous aidant de ce qui est dit du système théologico-psychologique du Dr Schreber dans ses *Mémoires*, et exposer ses vues sur les *nerfs*, la *béatitude*, la *hiérarchie divine* et les *qualités de Dieu*, dans leur connexion apparente (délirante). En tous points de la théorie, on est frappé par le curieux mélange de platitudes et d'esprit, d'éléments empruntés et d'éléments originaux.

L'âme humaine est contenue dans les *nerfs* du corps qu'il faut se représenter comme des formations d'une extraordinaire délicatesse – comparable à des brins du fil le plus fin. Quelques-uns de ces nerfs ne sont aptes qu'à la réception des perceptions sensorielles, d'autres (les *nerfs de l'entendement*) réalisent tout ce qui est psychique, à l'occasion de quoi se produit que *chacun des nerfs de l'entendement représente<sup>a</sup> l'ensemble de l'individualité mentale de l'être humain*, et le nombre plus ou moins grand des nerfs de l'entendement présents n'a d'influence que sur la durée pendant laquelle les impressions<sup>b</sup> peuvent être conservées<sup>1</sup>.

Tandis que les êtres humains consistent en corps et en nerfs, Dieu n'est avant tout que nerf. Les nerfs de Dieu ne sont toutefois pas limités en nombre comme dans le corps humain, mais infinis ou éternels. Ils possèdent toutes les qualités des nerfs humains, dans une mesure immensément accrue. Dans leur capacité de créer, c'est-à-dire de se convertir en toute chose possible du monde créé, ils s'appellent

1. Dans la note concernant cette théorie avancée par lui, Schreber met l'accent sur l'utilisation possible de celle-ci pour l'explication de l'hérédité. « La semence masculine contient un nerf du père et s'unit avec un nerf pris au corps de la mère en une unité nouvelle » (p. 7). Un caractère que nous attribuons aux spermatozoïdes a par conséquent été transféré ici sur les nerfs, ce qui rend de ce fait vraisemblable que l'origine des « nerfs » de Schreber provienne du cercle des représentations sexuelles. Il n'est pas rare, dans les *Mémoires*, qu'une remarque faite en passant à propos d'une théorie délirante, contienne l'indication souhaitée relative à la Genèse et, ce faisant, à la signification du délire.

Welt, heißen sie *Strahlen*. Zwischen Gott und dem gestirnten Himmel oder der Sonne besteht eine innige Beziehung<sup>1</sup>.

Nach dem Schöpfungswerk zog sich Gott in ungeheure Entfernung zurück (S. 11, 252) und überließ die Welt im allgemeinen ihren Gesetzen. Er beschränkte sich darauf, die Seelen Verstorbener zu sich heraufzuziehen. Nur ausnahmsweise mochte er sich mit einzelnen hochbegabten Menschen in Verbindung setzen<sup>2</sup> oder mit einem Wunder in die Geschehnisse der Welt eingreifen. Ein regelmäßiger Verkehr Gottes mit Menschenseelen findet nach der Weltordnung erst nach dem Tode statt<sup>3</sup>. Wenn ein Mensch gestorben ist, so werden seine Seelenteile (Nerven) einem Läuterungsverfahren unterworfen, um endlich als »Vorhöfe des Himmels« Gott selbst wieder angegliedert zu werden. Es entsteht so ein ewiger Kreislauf der Dinge, welcher der Weltordnung zugrunde liegt (S. 19). Indem Gott etwas schafft, entäußert er sich eines Teiles seiner selbst, gibt einem Teile seiner Nerven eine veränderte Gestalt. Der scheinbar hierdurch entstehende Verlust wird wiederum ersetzt, wenn nach Jahrhunderten und Jahrtausenden die selig gewordenen Nerven verstorbener Menschen als »Vorhöfe des Himmels« ihm wieder zuwachsen.

Die durch den Läuterungsprozeß gereinigten Seelen befinden sich im Genuß der *Seligkeit*<sup>4</sup>. »Sie haben unterdes ihr Selbstbewußtsein abgeschwächt und sind mit anderen Seelen zu höheren Einheiten zusammengeschmolzen. Bedeutsame Seelen, wie die eines Goethe, Bismarck u. a., haben ihr Identitätsbewußtsein vielleicht noch durch Jahrhunderte zu bewahren, bis sie selbst in höheren Seelenkomplexen (wie »Jehovastrahlen« für das alte Judentum, »Zoroasterstrahlen« für das Persertum) aufgehen können. Während der Läuterung lernen die Seelen die von Gott selbst gesprochene Sprache, die sogenannte »Grundsprache«, ein »etwas altertümliches, aber immerhin kraftvolles Deutsch, das sich nament-

des *rayons*. Entre Dieu et le ciel étoilé ou le soleil, il existe une relation intime<sup>1</sup>.

Après son œuvre de création, Dieu se retira dans un monstreux éloignement (p. 11, 252) et abandonna le monde en général, à ses lois. Il se borna à attirer à lui les âmes des défunts. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'il souhaitait se mettre en relation<sup>2</sup> avec quelques êtres humains extrêmement doués ou intervenir dans le sort du monde par un miracle. Un commerce régulier de Dieu avec les âmes des êtres humains n'a lieu, selon l'ordonnance du monde, qu'après la mort<sup>3</sup>. Lorsqu'un être humain est mort, les parties de son âme (les nerfs) sont soumises alors à un procédé de purification en vue d'être réannexées à Dieu lui-même comme « vestibules du ciel ». C'est ainsi qu'il y a un cycle éternel des choses, se trouvant à la base de l'ordonnance du monde (p. 19). En créant quelque chose, Dieu se dessaisit d'une partie de son soi-même et donne une forme modifiée à une partie de ses nerfs. La perte apparente qui en résulte est compensée quand, en retour, après des siècles et des millénaires, les nerfs devenus bienheureux des êtres humains défunts réagrandissent Dieu, sous forme de « vestibules du ciel ».

Les âmes nettoyées par la purification se trouvent dans la jouissance de la *béatitude*<sup>4</sup>. <sup>a</sup>Elles ont entre-temps réduit leur conscience d'elles-mêmes et ont fusionné avec d'autres âmes en des unités supérieures. Des âmes importantes, comme celles de Goethe, Bismarck, et autres, doivent conserver, peut-être encore pendant des siècles, la conscience de leur identité jusqu'à ce qu'elles puissent se dissoudre elles-mêmes dans des complexes d'âmes supérieurs (comme « les rayons de Jehovah » pour les anciens Hébreux, les « rayons de Zoroastre » pour les Perses). Durant la purification, les âmes apprennent la langue parlée par Dieu lui-même, la dite « langue fondamentale », un « allemand quelque peu archaïque, mais toutefois vigoureux, qui se

1. Über diese siehe weiter unten: Sonne. —Die Gleichstellung (oder vielmehr Verdichtung) von Nerven und Strahlen könnte leicht deren lineare Erscheinung zum Gemeinsamen genommen haben. —Die Strahlen-Nerven sind übrigens ebenso schöpferisch wie die Samen-fäden-Nerven.

2. Das wird in der »Grundsprache« (s. u.) als »Nervenanhang bei ihnen nehmen« bezeichnet.

3. Welche Einwürfe gegen Gott sich hieran knüpfen, werden wir später erfahren.

4. Diese besteht wesentlich in einem Wollustgefühl (s. u.).

<sup>a</sup> Ces guillemets ne se réfèrent pas. En fait, il s'agit d'un résumé de la p. 18.

1. A ce sujet, voir plus loin ce qui est dit du soleil. L'assimilation (ou plutôt, la condensation) des nerfs et des rayons pourrait simplement avoir pris pour point commun leur apparence linéaire. Les nerfs-rayons sont d'ailleurs tout aussi créateurs que les nerfs-spermatozoïdes.

2. Dans la « langue fondamentale » (v. *infra*), ceci est désigné comme : « établir avec eux un raccordement de nerfs ».

3. Nous apprendrons par la suite quels reproches à l'égard de Dieu se rattachent à cela.

4. Celle-ci consiste essentiellement en une sensation de volupté (v. *infra*).

lich durch einen großen Reichtum an Euphemismen auszeichnete« (S. 13)<sup>1</sup>.

Gott selbst ist kein einfaches Wesen. »Über den »Vorhöfen des Himmels« schwebte Gott selbst, dem im Gegensatz zu diesen »vorderen Gottesreichen« auch die Bezeichnung der »hinteren Gottesreiche« gegeben wurde. Die hinteren Gottesreiche unterlagen (und unterliegen noch jetzt) einer eigentümlichen Zweiteilung, nach der ein niederer Gott (Ariman) und ein oberer Gott (Ormuzd) unterschieden wurde« (S. 19). Über die nähere Bedeutung dieser Zweiteilung weiß Schreber nichts anderes zu sagen, als daß der niedere Gott sich vorzugsweise den Völkern brünetter Rasse (den Semiten) und der obere den blonden Völkern (Ariern) zugeneigt hat. Doch wird man von menschlicher Erkenntnis in solchen Höhen auch nicht mehr fordern dürfen. Immerhin erfahren wir noch, »daß der niedere und der obere Gott ungeachtet der in gewisser Beziehung vorhandenen Einheit von Gottes Allmacht doch als verschiedene Wesen aufgefaßt werden müssen, die, ein jedes von ihnen, auch im Verhältnis untereinander, ihren besonderen Egoismus und ihren besonderen Selbsterhaltungstrieb haben und sich daher immer wechselseitig vorzuschieben trachten« (S. 140). Die beiden göttlichen Wesen benahmen sich auch während des akuten Krankheitsstadiums in ganz verschiedener Weise gegen den unglücklichen Schreber<sup>2</sup>.

Der Senatspräsident Schreber war in gesunden Tagen ein Zweifler in religiösen Dingen gewesen (S. 29, 64); er hatte sich zu einem festen Glauben an die Existenz eines persönlichen Gottes nicht aufzuschwingen vermocht. Ja er zieht aus dieser Tatsache seiner Vorgeschichte ein Argument, um die volle Realität seines Wahnes zu stützen<sup>3</sup>. Wer aber das Folgende über die Charak-

1. Es war dem Patienten ein einziges Mal während seiner Krankheit vergönnt, Gottes Allmacht in ihrer vollständigen Reinheit vor seinem geistigen Auge zu sehen. Gott äußerte damals das in der Grundsprache ganz geläufige, kraftvolle, aber nicht freundlich klingende Wort: Luder! (S. 136).

2. Eine Anmerkung S. 20 läßt erraten, daß eine Stelle in Byrons *Manfred* für die Wahl der persischen Gottesnamen den Ausschlag gegeben hat. Wir werden dem Einflusse dieser Dichtung noch ein anderes Mal begegnen.

3. »Daß bei mir bloße Sinnestäuschungen vorliegen sollen, erscheint mir schon vornherein psychologisch undenkbar. Denn die Sinnestäuschung, mit Gott oder abgeschiedenen Seelen in Verkehr zu stehen, kann doch füglich nur in solchen Menschen entstehen, die in ihren krankhaft erregten Nervenzustand bereits einen sicheren Glauben an Gott und an die Unsterblichkeit der Seele mitgebracht haben. Dies ist aber bei mir, nach dem im Eingang dieses Kapitels Erwähnten gar nicht der Fall gewesen« (S. 79).

distingue notamment par une grande richesse en euphémismes » (p. 13)<sup>1</sup>.

Dieu lui-même n'est pas un être simple. « Au-dessus des "vestibules du ciel" flottait Dieu lui-même, auxquels il fut attribué également, par opposition à ces "empires antérieurs de Dieu", l'appellation d'"empires postérieurs de Dieu". Les empires postérieurs de Dieu étaient soumis (et le sont encore maintenant) à une dichotomie particulière suivant laquelle furent différenciés un Dieu inférieur (Ariman) et un Dieu supérieur (Ormuzd) » (p. 19). Concernant la signification plus précise de cette dichotomie, Schreber ne peut rien dire d'autre que ceci : le Dieu inférieur a une préférence pour les peuples de race brune (les Sémites), et le Dieu supérieur pour les peuples blonds (les Ariens). Toutefois, on ne saurait exiger d'avantage de la connaissance humaine à un tel niveau. Toujours est-il que nous apprenons encore « que, en dépit de l'unité, à certains égards, de la Toute-Puissance de Dieu, le Dieu inférieur et le Dieu supérieur doivent néanmoins être conçus comme des êtres différents, chacun d'eux ayant, aussi bien dans leur rapport entre eux, son égoïsme particulier et sa pulsion d'auto-conservation<sup>a</sup>, et cherchant sans cesse à se glisser, tour à tour, au premier plan » (p. 140). D'ailleurs, durant le stade aigu de sa maladie, les deux êtres divins se comportèrent de façon très différente envers le malheureux Schreber<sup>2</sup>.

Le président de chambre Schreber, quand il était bien portant, avait été quelqu'un de sceptique en matière religieuse (p. 29, 64) ; il n'avait pu parvenir à une croyance bien arrêtée quant à l'existence d'un Dieu personnalisé. Il tire argument, bien sûr, de cet antécédent, pour étayer la pleine réalité de son délire<sup>3</sup>. Mais, en prenant connaissance par la suite des caractéristiques

1. Il ne fut accordé au patient qu'une seule fois au cours de sa maladie, de voir, avec les yeux de l'esprit, la Toute-Puissance de Dieu dans toute sa pureté. Dieu prononça alors le mot d'emploi courant dans la langue fondamentale, vigoureux, mais de tonalité peu amicale : Charogne ! (p. 136).

2. Une note de la p. 20 permet de deviner qu'un passage du *Manfred* de Byron a été décisif pour le choix des noms perses de Dieu. Nous rencontrerons encore une autre fois l'influence de ce poème.

3. « Il me semble *a priori* déjà psychologiquement impensable, qu'il ait pu s'agir chez moi de simples illusions des sens. Car l'illusion des sens, consistant à être en rapport avec Dieu ou avec les âmes trépassées, ne peut malgré tout décemment advenir que chez des êtres humains qui, dans l'état de leur nerfs sollicités de façon pathologique, ont déjà mis en Dieu et en l'immortalité de l'âme, une foi solide. Mais, cela n'a absolument pas été le cas pour moi, comme cela a été dit au début de ce chapitre » (p. 79).

<sup>a</sup> *Selbsterhaltungstrieb* (p. 140, note 66). Pulsion d'autoconservation, le terme est de Schreber. Il apparaît chez Freud dans le courant de 1910 dans le texte « Conception psychanalytique des troubles visuels d'origine psychique ». Freud a entamé la lecture de Schreber en avril 1910.

tereigenschaften des Schreberschen Gottes erfährt, wird sagen müssen, daß die durch die paranoische Erkrankung erzeugte Umwandlung keine sehr gründliche war, und daß in dem nunmehrigen Erlöser noch viel vom vormaligen Zweifler übriggeblieben ist.

Die Weltordnung hat nämlich eine Lücke, infolge deren die Existenz Gottes selbst gefährdet erscheint. Vermöge eines nicht näher aufzuklärenden Zusammenhanges üben die Nerven *lebender* Menschen, namentlich im Zustand *einer hochgradigen Erregung*, eine derartige Anziehung auf die Gottesnerven aus, daß Gott nicht wieder von ihnen loskommen kann, also in seiner eigenen Existenz bedroht ist (S. 11). Dieser außerordentlich seltene Fall ereignete sich nun bei Schreber und hatte die größten Leiden für ihn zur Folge. Gottes Selbsterhaltungstrieb wurde dadurch rege gemacht (S. 30) und es ergab sich, daß Gott von der Vollkommenheit, die ihm die Religionen beilegen, weit entfernt ist. Durch das ganze Buch Schrebers zieht sich die bittere Anklage, daß Gott, nur an den Verkehr mit Verstorbenen gewöhnt, *den lebenden Menschen nicht versteht*.

(S. 56)<sup>a</sup>: »Dabei waltet nun aber ein fundamentales Mißverständnis ob, welches sich seitdem wie ein roter Faden durch mein ganzes Leben hindurchzieht und welches eben darauf beruht, daß Gott nach der *Weltordnung den lebenden Menschen eigentlich nicht kannte* und nicht zu kennen brauchte, sondern weltordnungsgemäß nur mit Leichen zu verkehren hatte.« – (S. 141): »Daß..., muß nach meiner Überzeugung wiederum damit in Zusammenhang gebracht werden, daß Gott mit dem lebenden Menschen sozusagen nicht umzugehen wußte, sondern nur den Verkehr mit Leichen oder allenfalls mit dem im Schlaf daliegenden (träumenden) Menschen gewöhnt war.« – (S. 246): »*Incredible scriptu*, möchte ich selbst hinzufügen, und doch ist alles tatsächlich wahr, so wenig andere Menschen den Gedanken einer so totalen Unfähigkeit Gottes, den lebenden Menschen richtig zu beurteilen, werden fassen können, und so langer Zeit es auch für mich bedurft hat, um mich an diesen Gedanken nach den unzähligen, hierüber gemachten Beobachtungen zu gewöhnen.«

Allein infolge dieses Mißverständnisses Gottes für den lebenden Menschen konnte es geschehen, daß Gott selbst der Anstifter des gegen Schreber gerichteten Komplottes wurde, daß Gott ihn für blödsinnig hielt und ihm die beschwerlichsten Prüfungen aufer-

du Dieu de Schreber, on devra convenir que la transformation produite par la maladie paranoïaque n'a pas été franchement radicale, et que, dans le rédempteur d'aujourd'hui, il reste encore beaucoup de l'ancien sceptique.

L'ordonnance du monde a en effet une lacune qui semble mettre en danger l'existence de Dieu lui-même. Grâce à une connexion qu'on ne peut élucider davantage, les nerfs d'êtres humains *vivants*, surtout en état *d'excitation très élevée*, exercent sur les nerfs de Dieu une telle attirance, que Dieu ne peut plus parvenir à se dégager d'eux et se trouve alors menacé dans sa propre existence (p. 11). Ce cas extraordinairement rare a donc eu lieu avec Schreber, et il s'en est suivi pour lui les plus grandes souffrances. La pulsion d'auto-conservation de Dieu fut par là mise en mouvement (p. 30) et il s'avéra que Dieu était bien loin de la perfection que les religions lui attribuent. Tout le long du livre de Schreber court cette accusation amère que Dieu, habitué seulement aux rapports avec les morts, *ne comprend pas les êtres humains vivants*.

(p. 56)<sup>a</sup>: « Mais de ce fait, il règne maintenant un malentendu fondamental qui, depuis lors, traverse toute ma vie comme un fil rouge et qui repose précisément sur le fait que *Dieu ne connaissait pas à proprement parler les êtres humains vivants selon l'ordonnance du monde* et n'avait pas besoin de les connaître, mais, conformément à l'ordonnance du monde, n'avait à être en rapport qu'avec des cadavres ». – (p. 141): « Ce qui [...], c'est ma conviction, doit d'autre part être mis en relation avec le fait que Dieu ne savait pour ainsi dire pas s'y prendre avec les êtres humains vivants, mais n'était habitué qu'aux rapports avec des cadavres ou tout au plus avec l'être humain plongé dans le sommeil (rêvant) ». – (p. 246): « *Incredible scriptu*, devrais-je même ajouter, et pourtant tout ceci est effectivement vrai, aussi inconcevable que puisse paraître aux autres êtres humains la pensée d'une si totale incapacité de Dieu à avoir un jugement correct sur les êtres humains vivants, et aussi longtemps qu'il m'ait fallu, à moi également, pour m'habituer à cette pensée, après les innombrables observations faites à ce sujet ».

Ce n'est qu'à la suite de ce malentendu dans lequel est Dieu vis-à-vis des êtres humains, qu'il put arriver que Dieu lui-même devînt l'instigateur du complot dirigé contre Schreber, que Dieu le tint pour un idiot et lui infligeât les épreuves les plus dures

<sup>a</sup> page 55 des *Mémoires*. Rectifié dans les G.W.

legte (S. 264). Er unterwarf sich einem höchst lästigen »Denkzwange«, um dieser Verurteilung zu entgehen. (S. 206): »Bei jeder Einstellung meiner Denktätigkeit erachtet Gott augenblicklich meine geistigen Fähigkeiten für erloschen, die von ihm erhoffte Zerstörung des Verstandes (den Blödsinn) für eingetreten und damit die Möglichkeit des Rückzuges für gegeben.«

Eine besonders heftige Empörung wird durch das Benehmen Gottes in der Sache des Entleerungs- oder Sch...dranges hervorgerufen. Die Stelle ist so charakteristisch, daß ich sie ganz zitieren will. Zu ihrem Verständnis schicke ich voraus, daß sowohl die Wunder als auch die Stimmen von Gott (d. h. von den göttlichen Strahlen) ausgehen.

(S. 225): »Wegen ihrer charakteristischen Bedeutung muß ich der eben erwähnten Frage »Warum sch... Sie denn nicht?« noch einige Bemerkungen widmen, so wenig dezent auch das Thema ist, das ich dabei zu berühren genötigt bin. Wie alles andere an meinem Körper, wird nämlich auch das Ausleerungsbedürfnis durch Wunder hervorgerufen; es geschieht dies, indem der Kot in den Därmen vorwärts (manchmal auch wieder rückwärts) gedrängt wird und wenn infolge bereits geschehener Ausleerungen genügendes Material nicht mehr vorhanden ist, wenigstens die noch vorhandenen geringen Reste des Darminhalts, auf meine Gesäßöffnung geschmiert werden. Es handelt sich dabei um ein Wunder des oberen Gottes, das an jedem Tage mindestens mehrere Dutzende von Malen wiederholt wird. Damit verbindet sich die für Menschen geradezu unbegreifliche und nur aus der völligen Unbekanntheit Gottes mit dem lebenden Menschen als Organismus erklärliche Vorstellung, daß das »Sch...« gewissermaßen das letzte sei, d. h. mit dem Anwundern des Sch...dranges das Ziel der Zerstörung des Verstandes erreicht und die Möglichkeit eines endgültigen Rückzuges der Strahlen gegeben sei. Wie mir scheint muß man, um der Entstehung dieser Vorstellung auf den Grund zu gehen, an das Vorliegen eines Mißverständnisses in betreff der symbolischen Bedeutung des Ausleerungsaktes denken, daß nämlich derjenige, der zu göttlichen Strahlen in ein dem meinigen entsprechendes Verhältnis gekommen ist, gewissermaßen berechtigt sei, auf alle Welt zu sch...«

(p. 264). Schreber se soumit à une « contrainte à penser » extrêmement fatigante pour échapper à cette condamnation. (p. 206) : « Toutes les fois que l'activité de ma pensée se trouve suspendue, Dieu juge alors éteintes mes facultés intellectuelles, estime que la destruction, espérée par lui, de ma raison (l'idiotie) est intervenue, et qu'ainsi, la possibilité de se retirer est obtenue ».

Une indignation particulièrement violente est provoquée par le comportement de Dieu dans les choses ayant trait au besoin de déféquer ou de ch... Ce passage est si caractéristique que je veux le citer dans son entier. Afin de le comprendre, je dirai tout d'abord qu'aussi bien les miracles que les voix proviennent de Dieu (c'est-à-dire des rayons divins).

(p. 225) : « En raison de sa signification caractéristique, je dois consacrer encore quelques remarques à la question mentionnée précédemment : "Pourquoi ne ch... – vous donc pas ?", si peu décent que soit le thème que je suis obligé d'aborder là. C'est-à-dire que, comme tout ce qui a trait à mon corps, le besoin de déféquer est provoqué par des miracles ; cela se produit en poussant l'étron en avant dans les intestins (mais parfois aussi en le repoussant en arrière), et lorsque, ayant déjà déféqué, il n'y a plus suffisamment de matières, le peu des restes du contenu intestinal encore présents, est barbouillé sur mon orifice postérieur. Il s'agit là d'un miracle du Dieu supérieur qui est répété chaque jour plusieurs douzaines de fois au moins. C'est à cela que se rattache la représentation, absolument inconcevable pour les êtres humains, et uniquement explicable par le manque total de connaissance qu'a Dieu de l'être humain vivant en tant qu'organisme, selon laquelle "ch..." serait, d'une certaine façon, la dernière des choses, c'est-à-dire que par la miraculation de la pression à ch... le but de destruction de mon entendement serait atteint et la possibilité serait donnée d'un retrait définitif des rayons. Il me semble que, pour aller à l'origine de la naissance de cette représentation, il faut penser à l'existence d'un malentendu quant à la signification symbolique de l'acte de défécation, à savoir que celui qui serait parvenu à un rapport comme le mien avec les rayons divins, serait dans une certaine mesure autorisé à ch... sur le monde entier. »

»Zugleich äußert sich dabei aber auch die ganze Perfidie<sup>1</sup> der Politik, die mir gegenüber verfolgt wird. Nahezu jedesmal, wenn man mir das Ausleerungsbedürfnis wundert, schickt man – indem man die Nerven des betreffenden Menschen dazu anregt – irgend eine andere Person meiner Umgebung auf den Abtritt, um mich am Ausleeren zu verhindern; es ist dies eine Erscheinung, die ich seit Jahren in so unzähligen (Tausenden von) Malen und so regelmäßig beobachtet habe, daß jeder Gedanke an einen Zufall ausgeschlossen ist. Mir selbst gegenüber wird dann aber auf die Frage: »Warum sch.. Sie denn nicht?«, mit der famosen Antwort fortgefahren: »Weil ich dumm bin so etwa.« Die Feder sträubt sich fast dagegen, den formidabeln Unsinn niederzuschreiben, daß Gott in der Tat in seiner auf Unkenntnis der Menschennatur beruhenden Verblendung so weit geht, anzunehmen, es könne einen Menschen geben, der – was doch jedes Tier zu tun vermag – vor Dummheit nicht sch.. könne. Wenn ich dann im Fall eines Bedürfnisses wirklich ausleere – wozu ich mich, da ich den Abtritt fast stets besetzt finde, in der Regel eines Eimers bediene –, so ist dies jedesmal mit einer überaus kräftigen Entwicklung der Seelenwollust verbunden. Die Befreiung von dem Drucke, der durch den in den Därmen vorhandenen Kot verursacht wird, hat nämlich für die Wollustnerven ein intensives Wohlbehagen zur Folge; das Gleiche ist auch beim Pissen der Fall. Aus diesem Grunde sind noch stets und ohne jede Ausnahme beim Ausleeren und Pissen alle Strahlen vereinigt gewesen; aus eben diesem Grunde sucht man auch stets, wenn ich mich zu diesen natürlichen Funktionen anschicke, den Ausleerungs- und Pißdrang, wenn auch meist vergeblich, wieder zurückzuwenden«<sup>2</sup>.

Der sonderbare Gott Schrebers ist auch nicht imstande, etwas aus der Erfahrung zu lernen. (S. 186) »Aus der so gewonnenen Erfahrung eine Lehre für die Zukunft zu ziehen, scheint vermöge irgendwelcher, in dem Wesen Gottes liegender Eigenschaften

1. Eine Anmerkung bemüht sich hier, das harte Wort »Perfidie« zu mildern, indem auf eine der noch zu erwähnenden Rechtfertigungen Gottes verwiesen wird.

2. Dies Eingeständnis der Exkretionslust, die wir als eine der autoerotischen Komponenten der infantilen Sexualität kennen gelernt haben, möge man mit den Äußerungen des kleinen Hans in der »Analyse der Phobie eines 5 jährigen Knaben« (*Jahrb. f. psychoanalyt. und psychopathol. Forschungen*, Bd. I, 1909, S. 74) zusammenhalten.

« Mais en même temps, se manifeste par là toute la perfidie<sup>1</sup> de la politique poursuivie à mon encontre. A peu près chaque fois qu'on me miracle le besoin de déféquer, on envoie – en incitant pour cela, les nerfs de l'être humain en question – une personne quelconque de mon entourage aux cabinets pour m'empêcher de me décharger ; ceci est un phénomène que j'ai observé depuis des années, de si nombreuses fois (des milliers) et si régulièrement, qu'il est exclu de penser qu'il s'agit d'un hasard. Mais ensuite, à la question : "Pourquoi ne ch...vous donc pas ?", on me harcèle de faire cette fameuse réponse : "Parce que je suis bête, ou quelque chose de ce genre". La plume se refuse à transcrire ce formidable non-sens qui serait que Dieu, dans son aveuglement reposant sur l'absence de connaissance de la nature des êtres humains, aille jusqu'à admettre qu'il puisse y avoir un être humain qui, par bêtise, ne pourrait pas ch... – ce que, pourtant, tout animal est capable de faire. Quand ensuite, pressé par un besoin, je défèque effectivement – me servant alors, en règle générale, d'un seau, étant donné que je trouve les cabinets presque tout le temps occupés –, chaque fois, cela s'accompagne d'un déploiement inouï de la volupté d'âme. La délivrance de la pression causée par l'étron dans les intestins a notamment pour conséquence un bien-être intense pour les nerfs de volupté ; c'est la même chose en pissant. C'est la raison pour laquelle les rayons ont toujours été associés, sans exception, à la défécation et à la miction ; et c'est précisément pour cette raison que l'on cherche toujours, lorsque je m'apprête à ces fonctions naturelles, à redémiraculer le besoin de déféquer et de pisser, bien que ce soit le plus souvent en vain<sup>2</sup>. »

L'étrange Dieu de Schreber n'est pas non plus en mesure d'apprendre quoi que ce soit de l'expérience. (p. 186) : « A partir de l'expérience acquise, tirer une leçon pour l'avenir semble être une impossibilité, du fait de quelque propriété inhérente à la nature de Dieu. » Il peut par conséquent, des années durant, répéter sans modification les mêmes épreuves torturantes, les

1. Une note s'efforce ici d'atténuer la dureté du mot « perfidie », en renvoyant à une des justifications de Dieu que nous aurons à mentionner.

2. Cet aveu du plaisir d'excréter, que nous avons appris à connaître comme une des composantes autoérotiques de la sexualité infantile, pourrait être rapproché des propos du petit Hans dans « Analyse de la phobie d'un petit garçon de 5 ans » (*Jahrb. f. psychoanalyt. und psychopathol. Forschungen*, t. I, 1909, p. 74).

eine Unmöglichkeit zu sein.« Er kann daher dieselben quälenden Proben, Wunder und Stimmäußerungen Jahre hindurch ohne Abänderung wiederholen, bis er dem Verfolgten zum Gespötte werden muß.

(S. 333): »Daraus ergibt sich, daß Gott fast in allem, was mir gegenüber geschieht, nachdem die Wunder ihre frühere furchtbare Wirkung zum größten Teil eingebüßt haben, mir überwiegend lächerlich oder kindisch erscheint. Daraus folgt für mein Verhalten, daß ich häufig durch die Notwehr gezwungen bin, nach Befinden auch in lauten Worten den Gottesspöter<sup>a</sup> zu spielen;...«<sup>1</sup>.

Diese Kritik Gottes und Auflehnung gegen Gott begegnet bei Schreber indes einer energischen Gegenströmung, welcher an zahlreichen Stellen Ausdruck gegeben wird. (S. 333): »Auf das Allerentschiedenste habe ich aber auch hier zu betonen, daß es sich dabei nur um eine Episode handelt, die, wie ich hoffe, spätestens mit meinem Ableben ihre Endschaft erreichen wird, daß daher das Recht, Gottes zu spotten, nur mir, nicht aber anderen Menschen zusteht. Für andere Menschen bleibt Gott der allmächtige Schöpfer Himmels und der Erde, der Ugrund aller Dinge und das Heil ihrer Zukunft, dem – mögen auch einzelne der herkömmlichen religiösen Vorstellungen einer Berichtigung bedürfen – Anbetung und höchste Verehrung gebührt.«

Es wird darum zu wiederholten Malen eine Rechtfertigung Gottes wegen seines Benehmens gegen den Patienten versucht, die, ebenso spitzfindig wie alle Theodiceen, bald in der allgemeinen Natur der Seelen, bald in der Nötigung Gottes sich selbst zu erhalten und in dem irreführenden Einflusse der Flechsigischen Seele die Erklärung findet (S. 60 u. ff., S. 60). Im ganzen aber wird die Krankheit als ein Kampf des Menschen Schreber gegen Gott aufgefaßt, in welchem der schwache Mensch Sieger bleibt, weil er die Weltordnung auf seiner Seite hat (S. 61).

Aus den ärztlichen Gutachten hätte man leicht schließen können, daß man es bei Schreber mit der landläufigen Form der Erlösungsphantasie zu tun habe. Der Betreffende sei Gottes Sohn, dazu bestimmt, die Welt aus ihrem Elend oder von dem ihr

mêmes miracles et les mêmes expressions des voix, jusqu'à ce qu'il devienne un objet de raillerie pour le persécuté.

(p. 333) : « Il résulte de cela que, les miracles ayant en grande partie perdu leur ancien effet terrifiant, Dieu, presque en tout ce qu'il me fait subir, m'apparaît surtout ridicule et infantile. Ce qui a des conséquences sur mon comportement, à savoir que je suis fréquemment contraint par légitime défense, à mon avis, de jouer les railleurs<sup>a</sup> de Dieu, également à voix haute<sup>1</sup> ; [...] »

Cette critique de Dieu, et cette rébellion contre Dieu, rencontrent toutefois chez Schreber un vif courant contraire, qui est exprimé à de nombreux endroits. (p. 333) : « Mais je dois ici également mettre l'accent sur le point décisif, à savoir qu'il ne s'agit là que d'un épisode qui, comme je l'espère, atteindra son terme au plus tard avec ma mort, et que le droit de railler Dieu n'appartient par conséquent qu'à moi et à nul autre être humain. Pour les autres êtres humains, Dieu reste le Créateur Tout-Puissant du ciel et de la terre, l'origine de toutes choses et le salut de leur avenir ; à lui reviennent de droit – même s'il est possible que telle ou telle des représentations religieuses traditionnelles aient besoin d'une rectification – l'adoration et la vénération les plus hautes. »

C'est pourquoi, de façon répétée, une justification de Dieu est tentée à propos de son comportement à l'égard du patient ; justification qui, aussi subtile que toutes les théodicees, trouve son explication, tantôt dans la nature générale des âmes, tantôt dans la nécessité pour Dieu lui-même de se maintenir, et dans l'influence égarante de l'âme de Flechsig (p. 60 et suivantes, p. 160). Mais dans l'ensemble, la maladie est conçue comme un combat de l'être humain Schreber contre Dieu, où le faible être humain reste le vainqueur parce qu'il a de son côté l'ordonnance du monde (p. 61).

On aurait pu facilement conclure des expertises médicales, que l'on avait affaire, chez Schreber, à la forme commune du fantasme de rédemption. Schreber serait fils de Dieu, destiné à délivrer le monde de sa misère ou de l'anéantissement prochain qui le menace, etc. Aussi n'ai-je pas négligé de présenter en

1. Auch in der »Grundsprache« war Gott nicht immer der schimpfende Teil, sondern gelegentlich auch der beschimpfte, z. B. »Ei verflucht, das sagt sich schwer, daß der liebe Gott sich f... läßt« (S. 194).

<sup>a</sup> *Gottesspöter*. En italique chez Schreber, comme presque tous les mots de la langue fondamentale.

1. De même, dans la « langue fondamentale », Dieu n'était pas toujours la partie injurieuse, mais parfois aussi la partie injuriée ; par ex. : « Ah, maudit soit-il !, c'est difficile à dire que le Bon Dieu se fait f... » (p. 194).

drohenden Untergang zu retten usw. Ich habe es daher nicht unterlassen, die Besonderheiten des Schreber'schen Verhältnisses zu Gott ausführlich darzustellen. Die Bedeutung, welche diesem Verhältnisse für die übrige Menschheit zukommt, wird in den Denkwürdigkeiten nur selten und erst zu Ende der Wahnbildung erwähnt. Sie besteht wesentlich darin, daß kein Verstorbener selig werden kann, solange seine Person<sup>a</sup> die Hauptmasse der Gottesstrahlen durch ihre Anziehungskraft absorbiert (S. 32). Auch die unverhüllte Identifizierung mit Jesus Christus kommt erst sehr spät zum Vorschein (S. 338, 431).

Es wird kein Erklärungsversuch des Falles Schreber Aussicht auf Richtigkeit haben, der nicht dieser Besonderheiten seiner Gottesvorstellung, dieser Mischung von Zügen der Verehrung und der Auflehnung, Rechnung trägt. Wir wenden uns nun einem andern, in inniger Beziehung zu Gott stehenden Thema, dem der *Seligkeit*, zu.

Die Seligkeit ist auch bei Schreber »das jenseitige Leben«, zu dem die Menschenseele durch die Läuterung nach dem Tode erhoben wird. Er beschreibt sie als einen Zustand ununterbrochenen Genießens, verbunden mit der Anschauung Gottes. Das ist nun wenig originell, aber dafür werden wir durch die Unterscheidung überrascht, die Schreber zwischen einer männlichen und einer weiblichen Seligkeit macht. (S. 18): »Die männliche Seligkeit stand höher als die weibliche Seligkeit, welche letztere vorzugsweise in einem ununterbrochenen Wollustgefühle bestanden zu haben scheint<sup>1</sup>. « Andere Stellen verkünden das Zusammenfallen von Seligkeit und Wollust in deutlicher Sprache und ohne Bezug auf den Geschlechtsunterschied, so wie auch von dem Bestandteile der Seligkeit, der Anschauung Gottes ist, weiter nicht gehandelt wird. So z. B. (S. 51): »... mit der Natur der Gottesnerven, vermöge deren die Seligkeit..., wenn auch nicht ausschließlich, sodoch mindestens zugleich eine hochgesteigerte Wollustempfindung ist«. Und (S. 281): »Die Wollust darf als ein Stück Seligkeit aufgefaßt werden, das dem Menschen und anderen lebenden Geschöpfen gewissermaßen im voraus verliehen ist«, so daß die himmlische Seligkeit we-

1. Es liegt doch ganz im Sinne der Wunscherfüllung vom Leben im Jenseits, daß man dort endlich des Geschlechtsunterschiedes ledig wird.

»Und jene himmlischen Gestalten  
sie fragen nicht nach Mann und Weib.« (Mignon)

<sup>a</sup> *Seine Person*. Les G.W. ont ajouté (Schreber), ce qui est en effet le sens.

détail les singularités du rapport de Schreber à Dieu. L'importance qui incombe à ce rapport pour le reste de l'humanité n'est que rarement mentionnée dans les *Mémoires* et seulement dans la fin de la formation du délire. Elle consiste essentiellement en ce qu'aucun défunt ne peut atteindre la béatitude tant que la personne de Schreber<sup>a</sup> absorbe, par sa force d'attraction, la plus grande quantité des rayons de Dieu (p. 32). De même, l'identification non voilée à Jésus-Christ n'apparaît-elle que très tardivement (p. 338, 431).

Aucune tentative d'explication du cas Schreber n'aura une quelconque chance de tomber juste, si elle ne tient pas compte des singularités de sa représentation de Dieu et de ce mélange de traits de vénération et de rébellion. Nous allons maintenant nous tourner vers un autre thème qui est en relation intime avec Dieu, celui de la *béatitude*.

La béatitude, c'est pour Schreber aussi, « la vie de l'au-delà », vers laquelle s'élève l'âme de l'être humain, par la purification après la mort. Il la décrit comme un état de jouissance ininterrompue, liée à la contemplation de Dieu. Il n'y a là donc pas grand-chose d'original ; par contre, la différenciation que Schreber fait entre une béatitude masculine et une béatitude féminine a de quoi nous étonner (p. 18) : « La béatitude masculine était plus élevée que la béatitude féminine ; cette dernière semble consister, avant tout, en une sensation ininterrompue de volupté<sup>1</sup>. » D'autres passages annoncent la coïncidence entre la béatitude et la volupté dans un langage plus net et sans rapport avec la différence des sexes, de même qu'il n'est pas non plus question de cet élément de la béatitude qu'est la contemplation de Dieu. Ainsi, par exemple (p. 51) : « [...] avec la nature des nerfs de Dieu, grâce auxquels la béatitude [...], est, sinon exclusivement, du moins de façon prédominante, une sensation de volupté des plus aiguës ». Et (p. 281) : « La volupté peut être considérée comme un petit bout de béatitude, qui est octroyé, en quelque sorte, par avance à l'être humain et aux autres créatures vivantes », de sorte que la béatitude céleste serait à

1. Néanmoins, l'accomplissement du désir, dans une vie dans l'au-delà, irait tout à fait dans le sens d'y être enfin délivré de la différence des sexes.

« Et ces figures célestes  
Ne demandent pas si l'on est homme ou femme. » (Mignon)

sentlich als Steigerung und Fortsetzung der irdischen Sinneslust zu verstehen wäre!

Diese Auffassung der Seligkeit ist keineswegs ein aus den ersten Stadien der Krankheit stammendes, später als unverträglich eliminiertes Stück des Schreberschen Wahnes. Noch in der »Berufungsbegründung« (Juli 1901) hebt der Kranke als eine seiner großen Einsichten hervor, »daß die Wollust nun einmal in einer – für andere Menschen bisher nicht erkennbar gewordenen – nahen Beziehung zu der Seligkeit der abgeschiedenen Geister steht«<sup>1</sup>.

Ja, wir werden hören, daß diese »nahe Beziehung« der Fels ist, auf welchem der Kranke die Hoffnung einer endlichen Versöhnung mit Gott und eines Aufhörens seiner Leiden gebaut hat. Die Strahlen Gottes verlieren ihre feindselige Gesinnung, sobald sie versichert sind, mit Seelenwollust in seinem Körper aufzugehen (S. 133); Gott selbst verlangt danach, die Wollust bei ihm zu finden (S. 283) und droht mit dem Rückzuge seiner Strahlen, wenn er in der Pflege der Wollust nachläßt und Gott das Verlangte nicht bieten kann (S. 320).

Diese überraschende Sexualisierung der himmlischen Seligkeit macht uns den Eindruck, als ob Schrebers Seligkeitsbegriff durch die Verdichtung der zwei Hauptbedeutungen des deutschen Wortes<sup>a</sup>: *verstorben* und *sinnlich glücklich* entstanden wäre<sup>2</sup>. Wir werden in ihr aber auch den Anlaß finden, das Verhältnis unseres Patienten zur Erotik überhaupt, zu den Fragen des sexuellen Genießens, der Prüfung zu unterziehen, denn wir Psychoanalytiker huldigen bis jetzt der Meinung, daß die Wurzeln jeder nervösen und psychischen Erkrankung vorzugsweise im Sexualleben zu finden seien, und zwar die einen von uns nur aus Gründen der Erfahrung, die anderen überdies noch infolge theoretischer Erwägungen.

Nach den bisher gegebenen Proben des Schreberschen Wahnes ist die Befürchtung, gerade diese paranoide Erkrankung könnte sich als der so lange gesuchte »negative Fall« herausstellen, in dem die

1. Über den möglichen Tiefsinn dieses Schreberschen Fundes vgl. unten.

2. »Mein seliger Vater« und der Text der Arie aus dem Don Juan:  
»Ja, dein zu sein auf ewig,  
wie selig werd'ich sein.«

als extreme Vertreter der beiden Bedeutungen. Es kann aber auch nicht ohne Sinn sein, daß unsere Sprache dasselbe Wort für so verschiedene Situationen verwendet.

<sup>a</sup> *Selig*.

comprendre comme étant essentiellement un accroissement et une continuation du plaisir terrestre des sens !

Cette conception de la béatitude n'est nullement un fragment du délire de Schreber, issu des premiers stades de la maladie et éliminé ultérieurement comme inconciliable. Dans son »Pourvoi en appel« (juillet 1901), le malade met encore en avant, comme une de ses grandes intuitions, le fait »que la volupté se trouve donc dans une étroite relation – non encore reconnaissable, jusqu'alors, par les autres êtres humains – avec la béatitude des esprits trépassés<sup>1</sup>«.

Nous verrons, en effet, que cette »étroite relation« est le roc sur lequel le malade a édifié l'espoir d'une réconciliation définitive avec Dieu et d'une cessation de sa souffrance. Les rayons de Dieu perdent leur façon hostile de penser dès qu'ils sont assurés de se dissoudre dans son corps avec accompagnement de volupté d'âme (p. 133) ; Dieu lui-même désire vivement trouver en lui la volupté (p. 283) et menace de retirer ses rayons s'il se relâche dans les soins portés à la volupté, et qu'il ne peut offrir à Dieu ce à quoi Il aspire (p. 320).

Cette surprenante sexualisation de la béatitude céleste nous donne l'impression que le concept élaboré par Schreber de la béatitude proviendrait de la condensation des deux significations principales du mot allemand<sup>a</sup> qui sont : *défunt* et *sensuellement heureux*<sup>2</sup>. Mais nous trouverons en elle, également, l'occasion de mettre à l'épreuve le rapport de notre patient à l'érotisme en général et aux questions de la jouissance sexuelle ; car nous autres, psychanalystes, avons été partisans jusqu'à maintenant, de l'opinion selon laquelle les racines de toute maladie nerveuse et psychique se trouvent avant tout dans la vie sexuelle, certains d'entre nous, il est vrai, uniquement pour des raisons tenant à l'expérience, mais d'autres, outre cela, à la suite de considérations théoriques.

D'après les échantillons que nous avons donnés jusqu'à présent du délire de Schreber, on peut écarter, sans plus, la crainte

1. Sur le sens profond possible de cette trouvaille faite par Schreber, voir plus bas.

2. Comme représentants extrêmes des deux significations, je donnerai : »Feu mon père«, et le texte de cet air de Don Juan :

« Oui, être tienne à jamais,  
Me rendra bienheureuse ».

Mais, que notre langue utilise le même mot pour des situations aussi différentes, ne peut pas non plus être dénué de sens.

Sexualität eine allzu geringe Rolle spiele, ohne weiters abzuweisen. Schreber selbst äußert sich ungezählte Male in solcher Art, als ob er ein Anhänger unseres Vorurteils wäre. Er nennt »Nervosität« und erotische Verfehlung stets in einem Atem, als ob die beiden nicht voneinander zu trennen wären<sup>1</sup>.

Vor seiner Erkrankung war der Senatspräsident Schreber ein sittenstrenger Mann gewesen. (S. 281): »Es wird wenige Menschen geben« – behauptet er, und ich sehe keine Berechtigung, ihm zu mißtrauen –, »die in so strengen sittlichen Grundsätzen aufgewachsen sind wie ich und die sich ihr ganzer Leben hindurch, namentlich auch in geschlechtlicher Beziehung, eine diesen Grundsätzen entsprechende Zurückhaltung in dem Maße auferlegt haben, wie ich es von mir behaupten darf.« Nach dem schweren Seelenkampfe, der sich nach außen durch die Erscheinungen der Krankheit kundgab, hatte sich das Verhältnis zur Erotik verändert. Er war zur Einsicht gekommen daß die Pflege der Wollust eine Pflicht für ihn sei, deren Erfüllung allein den schweren in ihm, wie er meinte, um ihn, ausgebrochenen Konflikt beenden könne. Die Wollust war, wie ihm die Stimmen versicherten, »gottesfürchtig«<sup>a</sup> geworden (S. 285), und er bedauert nur, daß er nicht imstande sei, sich den ganzen Tag über der Pflege der Wollust zu widmen<sup>2</sup> (S. 285).

Das also war das Fazit der Krankheitsveränderung bei Schreber nach den beiden Hauptrichtungen seines Wahnes. Er war vorher ein zur sexuellen Askese Geneigter und ein Zweifler an Gott gewesen, er war nach Ablauf der Krankheit ein Gottesgläubiger und

1. (S. 52): »Wenn auf irgend einem Weltkörper *sittliche Fäulnis*<sup>b</sup> (»wollüstige Ausschweifungen«) oder vielleicht auch *Nervosität* die ganze Menschheit derart ergriffen hatten« – dann meint Schreber, in Anlehnung an die biblischen Berichte von Sodom und Gomorra, von der Sündflut usw., könnte es zu einer Weltkatastrophe gekommen sein. – (S. 91),... habe Furcht und Schrecken unter den Menschen verbreitet, die Grundlagen der Religion zerstört und das Umsichgreifen einer allgemeinen *Nervosität* und *Unsittlichkeit* verursacht, in deren Folge dann verheerende Seuchen über die Menschheit hereingebrochen seien«. – (S. 163): »Als »Höllenfürst« galt daher wahrscheinlich den Seelen die unheimliche Macht, die aus einem *sittlichen Verfall* der Menschheit oder aus *allgemeiner Nervenüberreizung* infolge von *Überkultur* als eine gottfeindliche sich entwickeln konnte.«

2. Im Zusammenhange des Wahnes heißt es (S. 179): »Die Anziehung verlor jedoch ihre Schrecken für die betreffenden Nerven, wenn und so weit sie beim Eingehen in meinem Körper das Gefühl der Seelenwollust antrafen, an dem sie ihrerseits teilnahmen. Sie fanden dann für die verloren gegangene himmlische Seligkeit, die wohl ebenfalls in einem wollustartigen Genießen bestand, einen ganz oder mindestens annähernd gleichwertigen Ersatz in meinem Körper wieder.«

a *Gottesfürchtig*. La traduction banale est: »pieuse«. Mais Schreber, dans la lignée délirante des Flechsig, leur donne un prénom, Fürchtegott. Littéralement, la volupté devient une chose pieuse, « emplie de la crainte de Dieu ».

b Les italiques sont de Freud.

que cette maladie paranoïde serait le « cas négatif » si longtemps cherché, dans lequel la sexualité ne jouerait qu'un très petit rôle. Schreber lui-même s'exprime à de nombreuses reprises comme s'il était un adepte de nos préjugés. Il appelle sans cesse, « nervosité » et manque érotique, dans un même souffle, comme s'il ne fallait pas séparer les deux l'un de l'autre<sup>1</sup>.

Avant sa maladie, le président de chambre, Schreber, avait été un homme aux mœurs austères. (p. 281) : « Peu d'êtres humains ont été élevés » – prétend-il, et je ne vois pas à quel titre on en douterait – « dans des principes moraux aussi sévères que je le fus, et se sont imposés toute leur vie durant, au point où je puis affirmer l'avoir fait, en particulier dans la relation sexuelle, une retenue correspondant à ces principes ». Après le dur combat psychique qui se fit connaître à l'extérieur par les manifestations de la maladie, son rapport à l'érotisme s'était modifié. Il en était venu à comprendre que porter tous ses soins à la volupté était pour lui un devoir dont seul l'accomplissement pouvait mettre fin au grave conflit qui avait éclaté en lui, ou comme il le pensait, à cause de lui. La volupté était devenue, ainsi que les voix le lui assuraient, « chose pieuse<sup>a</sup> » (p. 285), et il déplorait seulement de ne pas être en mesure de se consacrer toute la journée aux soins portés à la volupté<sup>2</sup> (p. 285).

Le bilan de la modification due à la maladie, chez Schreber, selon les deux directions principales de son délire, était donc le suivant. Il avait été antérieurement enclin à l'ascèse sexuelle, et sceptique à l'égard de Dieu ; à la suite de sa maladie, il était

1. (p. 52) : « Si la *pourriture morale*<sup>b</sup> (»excès voluptueux«) de n'importe quel corps terrestre, ou peut-être aussi la *nervosité* avaient saisi de la sorte toute l'humanité » – alors, pense Schreber, s'appuyant sur les récits bibliques de Sodome et Gomorre, du déluge, etc., on pourrait en arriver à une catastrophe mondiale. – (p. 91) : « [...] aurait répandu la terreur et l'épouvante parmi les êtres humains, détruit les fondements de la religion et causé la propagation d'une *nervosité* et *immoralité générales*, à la suite de quoi des épidémies dévastatrices se seraient abattues sur l'humanité ». – (p. 163) : « C'est vraisemblablement pour cela que la puissance familièrement étrange, qui avait pu se développer en puissance hostile à Dieu à partir de la *décadence morale* de l'humanité ou de la *surexcitation générale des nerfs* due à un excès de culture, était considérée par les âmes comme »le prince de l'enfer«.

2. Dans la suite du délire il est dit que (p. 179) : « L'attraction perdait toutefois ce caractère effrayant pour les nerfs concernés, à partir du moment où, en pénétrant dans mon corps, ils rencontraient la sensation de la volupté d'âme, sensation à laquelle ils prenaient leur part. Ils retrouvaient ainsi dans mon corps, un substitut, absolu ou du moins approché, de la béatitude céleste perdue qui consistait elle aussi en un jouir voluptueux. »

der Wollust Beflissener. Aber wie sein wiedergewonnener Gottesglaube von absonderlicher Art war, so zeigte auch das Stück Sexualgenießen, das er sich erobert hatte, einen ganz ungewöhnlichen Charakter. Es war nicht mehr männliche Sexualfreiheit, sondern weibliches Sexualgefühl, er stellte sich feminin gegen Gott ein, fühlte sich als Gottes Weib<sup>1</sup>.

Kein anderes Stück seines Wahnes wird von dem Kranken so ausführlich, man könnte sagen so aufdringlich behandelt, wie die von ihm behauptete Verwandlung in ein Weib. Die von ihm aufgesogenen Nerven haben in seinem Körper den Charakter weiblicher Wollustnerven angenommen und demselben auch sonst ein mehr oder weniger weibliches Gepräge, insbesondere seiner Haut die dem weiblichen Geschlecht eigentümliche Weichheit verliehen (S. 87). Er fühlt diese Nerven, wenn er einen leisen Druck mit der Hand an einer beliebigen Körperstelle ausübt, als Gebilde von faden- oder strangartiger Beschaffenheit unter der Hautoberfläche, dieselben sind namentlich an der Brust, da wo beim Weibe der Busen ist, vorhanden (S. 277). »Durch einen auf diese Gebilde ausübenden Druck vermag ich mir, namentlich wenn ich an etwas Weibliches denke, eine der weiblichen entsprechende Wollustempfindung zu verschaffen.« Er weiß sicher, daß diese Gebilde nach ihrer Herkunft weiter nichts sind als ehemalige Gottesnerven, die doch durch ihren Übergang in seinen Körper ihre Eigenschaft als Nerven kaum eingebüßt haben können (S. 279). Er ist imstande, sich und den Strahlen durch »Zeichnen« (visuelles Vorstellen) den Eindruck zu verschaffen, daß sein Körper mit weiblichen Brüsten und weiblichem Geschlechtsteil ausgestattet sei. (S. 233): »Das Zeichnen eines weiblichen Hinteren an meinen Körper – honny soit qui mal y pense – ist mir so zur Gewohnheit geworden, daß ich dies beim Bücken jedesmal fast unwillkürlich tue.« Er will es »kühn behaupten, daß jeder, der mich mit entblößtem

1. Anmerkung zu S. 4 der Vorrede: »Etwas der Empfängnis Jesu Christi von Seiten einer unbefleckten Jungfrau – d. h. von einer solchen, die niemals Umgang mit einem Manne gepflogen hat – Ähnliches ist in meinem eigenen Leibe vorgegangen. Ich habe (und zwar zu der Zeit, als ich noch in der Flechsig'schen Anstalt war) zu zwei verschiedenen Malen bereits einen, wenn auch etwas mangelhaft entwickelten weiblichen Geschlechtsteil gehabt und in meinem Leibe hüpfende Bewegungen, wie sie den ersten Lebensregungen des menschlichen Embryo entsprechen, empfunden: Durch göttliches Wunder waren dem männlichen Samen entsprechende Gottesnerven in meinen Leib geworfen worden; es hatte also eine Befruchtung stattgefunden.«

croyant en Dieu, et zélé dans la pratique de la volupté. Mais, de même que la croyance en Dieu qu'il avait regagnée était de nature singulière, de même la part de jouissance sexuelle qu'il avait conquise présentait aussi un caractère tout à fait inhabituel. Ce n'était plus la liberté sexuelle de l'homme, mais une sensibilité sexuelle de femme, il se posait face à Dieu de façon féminine, il se prenait pour la femme de Dieu<sup>1</sup>.

Aucune autre partie de son délire n'est traitée par le malade de façon aussi détaillée – avec autant d'insistance, pourrait-on dire – que la métamorphose en femme affirmée par lui. Les nerfs qui se sont résorbés en lui ont pris dans son corps le caractère de nerfs de volupté féminins, et ont, du reste, imprimé aussi à celui-ci un caractère plus ou moins féminin, et en particulier, ont donné à sa peau la douceur caractéristique du sexe féminin (p. 87). Lorsqu'il exerce une légère pression de la main à un quelconque endroit de son corps, il sent ces nerfs sous la surface de la peau comme une trame de fils ou de cordons, présente notamment à la poitrine, là où chez la femme il y a les seins (p. 277). « En exerçant une pression sur cette trame, je pouvais me procurer une sensation de volupté correspondant à celle de la femme, surtout lorsque je pense à quelque chose de féminin. » Il sait avec certitude que, d'après son origine, cette trame n'est rien d'autre que les anciens nerfs de Dieu, qui peuvent n'avoir cependant quasiment rien perdu de leur propriété de nerfs en passant dans son corps (p. 279). Par ce qu'il appelle le « dessiner » (se représenter visuellement), il est en mesure de se procurer l'impression, à lui comme aux rayons, que son corps est pourvu de seins et de l'organe sexuel féminin. (p. 233) : « Ainsi, dessiner un derrière de femme à mon corps – honny soit qui mal y pense – m'est devenu une telle habitude que je le fais presque involontairement chaque fois que je me baisse. » Il est « assez hardi pour affirmer que quiconque me verrait le haut du tronc nu devant le miroir – surtout si l'illusion est appuyée par quelque

1. Note p. 4 de l'Introduction : « Quelque chose d'analogue à la conception de Jésus-Christ par une vierge immaculée – c'est-à-dire par une jeune femme qui n'a jamais connu de rapports avec un homme – s'est passé dans mon propre corps. A deux reprises différentes déjà (et ceci, à l'époque où j'étais encore dans la maison de santé de Flechsig) j'ai eu des organes génitaux féminins bien qu'imparfaitement développés, et j'ai ressenti dans mon corps des mouvements tressautants comme ceux correspondant aux premiers élans de vie de l'embryon humain : des nerfs de Dieu correspondant à la semence masculine avaient été projetés dans mon corps, par miracle divin ; une fécondation avait ainsi eu lieu. »

oberen Teile des Rumpfes vor dem Spiegel sehen würde – zumal wenn die Illusion durch etwas weiblichen Aufputz unterstützt wird –, den unzweifelhaften Eindruck eines *weiblichen Oberkörpers* empfangen würde« (S. 280). Er fordert die ärztliche Untersuchung heraus, um feststellen zu lassen, daß sein ganzer Körper vom Scheitel bis zur Sohle mit Wollustnerven durchsetzt ist, was nach seiner Meinung nur beim weiblichen Körper der Fall ist, während beim Manne, soviel ihm bekannt ist, Wollustnerven nur am Geschlechtsteile und in unmittelbarer Nähe desselben sich befinden (S. 274). Die Seelenwollust, die sich durch diese Anhäufung der Nerven in seinem Körper entwickelt hat, ist so stark, daß es namentlich beim Liegen im Bette nur eines geringen Aufwandes von Einbildungskraft bedarf, um sich ein sinnliches Behagen zu schaffen, das eine ziemlich deutliche Vorahnung von dem weiblichen Geschlechtsgenusse beim Beischlafe gewährt (S. 269).

Erinnern wir uns des Traumes, welcher in der Inkubationszeit der Erkrankung, noch vor der Übersiedlung nach Dresden, vorfiel, so wird es über jeden Zweifel evident, daß der Wahn der Verwandlung in ein Weib nichts anderes ist als die Realisierung jenes Traum Inhaltes. Gegen diesen Traum hatte er sich damals mit männlicher Empörung gestraußt und ebenso wehrte er sich anfänglich gegen dessen Erfüllung während der Krankheit, sah die Wandlung zum Weib als eine Schmach an, die in feindseliger Absicht über ihn verhängt werden sollte. Aber es kam ein Zeitpunkt (November 1895), in dem er sich mit dieser Wandlung zu versöhnen begann und sie mit höheren Absichten Gottes in Verbindung brachte. (S. 177 und 178): »Ich habe seitdem die Pflege der Weiblichkeit mit vollem Bewußtsein auf meine Fahne geschrieben.«

Er kam dann zur sicheren Überzeugung, daß Gott selbst zu seiner eigenen Befriedigung die Weiblichkeit von ihm verlange.

(S. 281). »Sobald ich aber – wenn ich mich so ausdrücken darf – mit Gott allein bin, ist es eine Notwendigkeit für mich, mit allen erdenklichen Mitteln sowie mit dem vollen Aufgebote meiner Verstandeskräfte, insbesondere meiner Einbildungskraft, dahin zu wirken, daß die göttlichen Strahlen von mir möglichst fortwährend – oder da dies der Mensch einfach nicht kann – wenigstens zu gewissen Tageszeiten den Eindruck eines in wollüstigen Empfindungen schwelgenden Weibes empfangen.«

ornement féminin –, éprouverait l'indubitable impression d'un *buste féminin* (p. 280). Il exige un examen médical, pour faire constater que l'ensemble de son corps est parcouru, de la tête aux pieds, par des nerfs de volupté, ce qui, selon lui, n'est le cas que dans le corps féminin, tandis que chez l'homme, pour autant qu'il sache, les nerfs de volupté ne se trouvent que dans les organes sexuels et dans leur voisinage immédiat (p. 274). La volupté d'âme, qui s'est développée par cette accumulation des nerfs dans son corps, est si forte que, notamment lorsqu'il est couché dans son lit, il n'a besoin que d'une dépense minime d'imagination pour se procurer un bien-être sensuel qui fait pressentir assez précisément ce que peut être la jouissance sexuelle féminine dans l'accouplement (p. 269).

Si nous nous souvenons du rêve qui eut lieu dans la période d'incubation de la maladie, avant que Schreber n'aille s'installer à Dresde, il devient évident, sans aucun doute possible, que le délire de métamorphose en une femme n'est rien d'autre que la réalisation du contenu de ce rêve. En ce temps, il s'était insurgé contre ce rêve avec une indignation toute virile ; de même commença-t-il par se défendre contre son accomplissement pendant la maladie, considérant la transformation en femme comme un outrage qui devait lui être infligé dans une intention hostile. Mais vint un moment précis (novembre 1895) où il commença à se réconcilier avec cette transformation, et la relia à de plus hautes intentions de Dieu. (p. 177 et 178) : « Depuis lors, en pleine conscience, j'ai inscrit sur mes étendards, les soins portés à la féminité. »

Il en arriva alors à la ferme conviction que c'était Dieu lui-même qui, pour sa propre satisfaction, exigeait de lui la féminité.

(p. 281) : « Mais, dès que je suis seul avec Dieu – si je puis m'exprimer ainsi –, c'est une nécessité pour moi, par tous les moyens imaginables et par toute la mise en action possible des forces de mon entendement, en particulier de la force de mon imagination, d'agir en sorte que les rayons divins reçoivent de moi, autant que possible de façon continue – ou, étant donné que ce n'est guère possible pour l'être humain, du moins à certains moments de la journée – l'impression d'une femme se plongeant dans des sensations voluptueuses. »

(S. 283): »Auf der andern Seite verlangt Gott ein den weltordnungsmäßigen Daseinsbedingungen der Seelen entsprechendes *beständiges Genießen*; es ist meine Aufgabe, ihm dasselbe, ... in der Form ausgiebigster Entwicklung der Seelenwollust zu bieten<sup>a</sup>, soweit dabei für mich etwas von sinnlichem Genusse abfällt, bin ich berechtigt, denselben als eine kleine Entschädigung für das Übermaß der Leiden und Entbehrungen, das mir seit Jahren auferlegt ist, mitzunehmen; ...«

(S. 284): »... ich glaube sogar nach den gewonnenen Eindrücken die Ansicht aussprechen zu dürfen, daß Gott niemals zu einer Rückzugsaktion vorschreiten würde, wodurch mein körperliches Wohlbefinden jedesmal zunächst erheblich verschlechtert wird, sondern ohne jedes Widerstreben und in dauernder Gleichmäßigkeit der Anziehung folgen würde, wenn es mir möglich wäre, *immer* das in geschlechtlicher Umarmung mit mir selbst daliegende Weib zu spielen. meinen Blick *immer* auf weiblichen Wesen ruhen zu lassen, *immer* weibliche Bilder zu besehen usw.«

Die beiden Hauptstücke des Schreberschen Wahnes, die Wandlung zum Weibe und die bevorzugte Beziehung zu Gott sind in seinem System durch die feminine<sup>b</sup> Einstellung gegen Gott verknüpft. Es wird eine unabweisbare Aufgabe für uns, eine wesentliche *genetische* Beziehung zwischen diesen beiden Stücken nachzuweisen, sonst waren wir mit unseren Erläuterungen zu Schrebers Wahn in die lächerliche Rolle geraten, die Kant in dem berühmten Gleichnis der *Kritik der reinen Vernunft* als die des Mannes beschreibt, der das Sieb unterhält, während ein anderer den Bock melkt.

## II. Deutungsversuche.

Von zwei Seiten her könnte man den Versuch machen, zum Verständnis dieser paranoischen Krankengeschichte vorzudringen, die bekannten Komplexe und Triebkräfte des Seelenlebens in ihr aufzudecken. Von den wahnhaften Äußerungen des Kranken selbst und von den Anlässen seiner Erkrankung.

Der erste Weg erschiene verlockend, seitdem C. G. Jung uns das glänzende Beispiel der Deutung eines ungleich schwereren Falles von *Dementia praecox*, mit vom Normalen ungleich weiter abliegenden

<sup>a</sup> Schreber dit *verschaffen*, procurer. Freud dit *bieten*, offrir.

<sup>b</sup> *Feminine*. Pour qualifier le fantasme, ou bien l'attitude de Schreber, Freud emploie *feminine*, et non *weiblich*.

(p. 283) : « D'autre part, Dieu exige un *jouir continu*, correspondant aux conditions, conformes à l'ordonnance du monde, de la présence des âmes ; ma tâche est de lui offrir<sup>a</sup> ce jouir, [...] sous la forme du plus large développement de la volupté d'âme ; et si, ce faisant, quelque chose m'échoit d'une jouissance sensuelle, je me sens justifié à l'accepter comme un petit dédommagement pour l'excès de souffrances et de privations qui a été mon lot depuis tant d'années ; [...] »

(p. 284) : « [...] je crois même, d'après les impressions que j'ai acquises, pouvoir exprimer l'opinion que Dieu n'entreprendrait jamais de se retirer, ce qui détériorerait aussitôt considérablement mon bien-être corporel, mais qu'il suivrait son attirance, sans aucune résistance et avec une régularité plus durable, s'il m'était possible de jouer *sans cesse* la femme, couchée avec moi-même dans l'étreinte sexuelle, de laisser *sans cesse* mon regard reposer sur des êtres féminins, de contempler *sans cesse* des images de femme, etc. »

Les deux points principaux du délire, la transformation en femme et la relation privilégiée avec Dieu sont noués, dans son système, par l'attitude féminine<sup>b</sup> à l'égard de Dieu. Nous devons absolument démontrer une relation *génétique* essentielle entre ces deux points, sinon, avec nos commentaires du délire de Schreber, nous nous trouverions dans le rôle ridicule que Kant décrit dans la célèbre métaphore de l'homme qui tient le tamis sous un bouc qu'un autre est en train de traire, dans la *Critique de la raison pure*.

## II. Tentatives d'interprétation.

On pourrait tenter d'avancer dans la compréhension de l'histoire de ce malade paranoïaque, en partant de deux points différents, et de découvrir en elle les complexes et les forces pulsionnelles connus de la vie psychique. A partir des manifestations délirantes du malade lui-même, et à partir des facteurs déclenchants de sa maladie.

La première voie semblerait séduisante, depuis que C. G. Jung nous a donné le brillant exemple de l'interprétation d'un cas infiniment plus grave de *Dementia praecox* ayant des manifestations symptomatiques infiniment plus éloignées de la nor-

Symptomäußerungen gegeben hat<sup>1</sup>. Auch die hohe Intelligenz und Mitteilbarkeit des Kranken scheint uns die Lösung der Aufgabe auf diesem Wege zu erleichtern. Gar nicht so selten drückt er uns den Schlüssel selbst in die Hand, indem er zu einem wahnhaften Satz eine Erläuterung, ein Zitat oder Beispiel, wie beiläufig, hinzufügt oder eine ihm selbst auftauchende Ähnlichkeit ausdrücklich bestreitet. Man braucht dann nur im letzten Falle die negative Einkleidung wegzulassen, wie man es in der psychoanalytischen Technik zu tun gewohnt ist, das Beispiel für das Eigentliche, das Zitat oder die Bestätigung für die Quelle zu nehmen und befindet sich im Besitze der gesuchten Übersetzung aus der paranoischen Ausdrucksweise ins Normale. Ein Beleg für diese Technik verdient vielleicht eine ausführlichere Darstellung. Schreber beklagt sich über die Belästigung durch die sogenannten »gewunderten Vögel« oder »sprechenden Vögel«, denen er eine Reihe recht auffälliger Eigenschaften zuschreibt (S. 208–214). Sie sind nach seiner Überzeugung aus Resten ehemaliger »Vorhöfe des Himmels«, also selig gewesener Menschen-seelen, gebildet und mit Leichengift beladen auf ihn gehetzt worden. Sie sind in den Stand versetzt, »sinnlos auswendig gelernte Redensarten« herzusagen, die ihnen »eingebläut« worden sind. Jedesmal, wenn sie das ihnen aufgepackte Leichengift bei ihm abgelagert, d. h. »die ihnen gewissermaßen eingebläuten Phrasen abgeleiert haben«, gehen sie mit den Worten »Verfluchter Kerl« oder »Ei verflucht«<sup>a</sup> einigermassen in seiner Seele auf, den einzigen Worten, deren sie im Ausdruck einer echten Empfindung überhaupt noch fähig sind. Den Sinn der von ihnen gesprochenen Worte verstehen sie nicht, haben aber eine natürliche Empfänglichkeit für den Gleichklang der Laute, der kein vollständiger zu sein braucht. Es schlägt daher für sie wenig, ob man sagt:

»Santiago« oder »Karthago«,  
 »Chinesentum« oder »Jesum Christum«,  
 »Abendrot« oder »Atemnot«,  
 »Ariman« oder »Ackermann« usw. (S. 210)<sup>b</sup>.

Während man diese Schilderung liest, kann man sich des Einfalles nicht erwehren, daß mit ihr junge Mädchen gemeint sein müssen, die man in kritischer Stimmung gerne mit Gänsen vergleicht, denen man ungalanterweise ein »Vogelgehirn« zuschreibt, von

male<sup>1</sup>. La grande intelligence et l'aspect communicatif du malade semblent nous faciliter aussi la tâche de la solution allant dans ce sens. Il nous donne lui-même assez souvent la clé en ajoutant, incidemment, à une proposition délirante, un commentaire, une citation ou un exemple, ou en contestant expressément une analogie ayant émergé en lui-même. Dans ce dernier cas, il suffit alors de négliger uniquement le revêtement négatif, comme on est habitué à le faire dans la pratique psychanalytique, de prendre l'exemple pour ce qui est véritablement dit, et la citation ou la confirmation, pour source, et on se trouve en possession de la traduction cherchée du mode d'expression paranoïaque dans le mode normal. Une preuve à l'appui de cette technique mérite peut-être une présentation plus détaillée. Schreber se plaint des tracasseries des dits « oiseaux miraculés » ou « oiseaux parleurs » auxquels il attribue une série de propriétés vraiment frappantes (p. 208-214). Ils sont constitués – telle est sa conviction – d'anciens reliquats des « vestibules du ciel », donc d'âmes d'êtres humains devenues bienheureuses, et, chargés de poison de cadavre, ils ont été lâchés contre lui. Ils ont été mis en état de réciter « des discours dénués de sens, appris par cœur », qui leur ont été « serinés ». Chaque fois qu'ils ont déposé en lui le poison de cadavre dont ils sont chargés, c'est-à-dire lorsqu'ils « ont débité les phrases qui leur ont été en quelque sorte serinées », ils se dissolvent quelque peu dans son âme avec les mots « Maudit gaillard » ou « va au diable<sup>a</sup> », les seuls mots dont ils soient encore capables pour exprimer une sensation véritable. Ils ne comprennent pas le sens des mots dits par eux, mais ils ont une susceptibilité naturelle à l'homophonie des sons, qui n'a nullement besoin d'être totale. Dès lors, il leur importe peu que l'on dise :

Santiago ou Karthago,  
 Chinesentum ou Jesum Christum,  
 Abendrot ou Atemnot,  
 Ariman ou Ackermann etc. (p. 210)<sup>b</sup>.

En lisant cette description, on ne peut se défendre contre cette idée qu'il doit s'agir là des jeunes filles, que l'on compare volontiers, lorsqu'on est d'humeur critique, à des oies, auxquelles, de façon peu galante, on attribue une « cervelle d'oiseau », dont

<sup>a</sup> La traduction fait disparaître la série des *flüchtig*. Les petits hommes sont torchés de façon *flüchtig*, c'est un maudit *verflucht* gaillard, « va au diable ! » *Ei verflucht* !, etc.

<sup>b</sup> Schreber fait fonctionner ces mots de façon hors sens. Certains n'en sont pas moins des mots courants de la langue : *Chin-sentum*, chinoiserie, *Abendrot*, crépuscule, *Atemnot*, suffocation, *Ackermann*, laboureur.

1. C. G. Jung, Über die Psychologie der *Dementia Praecox*, 1907.

1. C. G. Jung, Sur la psychologie de la *Dementia praecox*, 1907.

denen man behauptet, daß sie nichts zu reden wissen als eingelernte Phrasen, und die ihre Unbildung durch die Verwechslung ähnlich klingender Fremdwörter verraten. Das »Verfluchter Kerl«, mit dem es ihnen allein Ernst ist, wäre dann der Triumph des jungen Mannes, der ihnen zu imponieren verstanden hat. Und siehe da, einige Seiten später (S. 214) stößt man auf die Sätze Schrebers, welche eine solche Deutung sicherstellen. »Einer großen Anzahl der übrigen Vogel-seelen habe ich scherzweise zur Unterscheidung Mädchennamen beigelegt, da sie sich sämtlich nach ihrer Neugier, ihrem Hange zur Wollust usw. am ersten mit kleinen Mädchen vergleichen lassen. Diese Mädchennamen sind dann zum Teil auch von den Gottesstrahlen aufgegriffen und zur Bezeichnung der betreffenden Vogel-seelen beibehalten worden«. Aus dieser mühelosen Deutung der »gewunderten Vögel« entnimmt man dann einen Wink fürs Verständnis der rätselhaften »Vorhöfe des Himmels«.

Ich verkenne nicht, daß es eines guten Stückes Takt und Zurückhaltung jedesmal bedarf, wenn man die typischen Fälle der Deutung in der psychoanalytischen Arbeit verläßt, und daß der Hörer oder Leser nur so weit mitgeht, als die von ihm gewonnene Vertrautheit mit der analytischen Technik ihm gestattet. Man hat also allen Grund vorzusorgen, daß nicht dem gesteigerten Aufwand von Scharfsinn ein gemindertes Maß von Sicherheit und Glaubwürdigkeit parallel gehe. Es liegt dann in der Natur der Sache, daß der eine Arbeiter die Vorsicht, der andere die Kühnheit übertreiben wird. Die richtigen Grenzen der Berechtigung zur Deutung wird man erst nach vielerlei Versuchen und besserer Bekanntschaft mit dem Gegenstand abstecken können. Bei der Bearbeitung des Falles Schreber wird mir die Zurückhaltung durch den Umstand vorgeschrieben, daß die Widerstände gegen die Publikation der Denkwürdigkeiten doch den Erfolg gehabt haben, einen beträchtlichen Anteil des Materials und wahrscheinlich den für das Verständnis bedeutsamsten unserer Kenntnis zu entziehen<sup>1</sup>. So z. B. schließt das Kapitel III des Buches,

1. Gutachten des Dr. Weber (S. 402): »Überblickt man den Inhalt seiner Schrift, berücksichtigt man die Fülle der Indiskretionen, die in bezug auf ihn und andere in ihr enthalten sind, die ungenierte Ausmalung der bedenklichsten und ästhetisch geradezu unmöglichen Situationen und Vorgänge, die Verwendung der anstößigsten Kraftausdrücke usw., so würde man es ganz unverständlich finden, daß ein Mann, der sich sonst durch Takt und Feingefühl ausgezeichnet hat,

on prétend qu'elles ne savent rien dire d'autre que des phrases apprises par cœur, et qui trahissent leur inculture en confondant les mots étrangers ayant la même résonnance. Le « maudit gail-lard », mot par lequel, seulement, cela devient sérieux pour elles, serait alors le triomphe du jeune homme qui a su leur en imposer. Et du reste, quelques pages plus loin (p. 214), on trouve des phrases de Schreber qui confirment cette interprétation. « A un très grand nombre d'autres âmes d'oiseau, j'ai attribué, par plaisanterie, des noms de jeunes filles pour les différencier car, par leur curiosité et leur penchant à la volupté, etc., elles se prêtent toutes à être comparées en premier lieu à des petites filles. Ces noms de jeunes filles ont également été en partie repris ensuite par les rayons de Dieu, et conservés pour désigner les âmes d'oiseau en question. » De cette facile interprétation des « oiseaux miraculés », on tire alors une indication pour comprendre les énigmatiques « vestibules du ciel ».

Je ne méconnais pas qu'il faut une bonne part de tact et de retenue lorsqu'on abandonne les cas typiques d'interprétation faites au cours du travail analytique, et que l'auditeur ou le lecteur ne pourront suivre qu'aussi loin que leur familiarité avec la technique psychanalytique le leur permettra. On a, par conséquent, toutes raisons de veiller à ce qu'une dépense accrue de perspicacité n'aille pas de pair avec un moindre degré de certitude et de crédibilité. Il est de plus dans la nature des choses que, dans le travail, l'un exagère la prudence, et l'autre, la hardiesse. Les limites exactes où se trouve justifiée une interprétation, ne pourront être tracées qu'après un certain nombre de tentatives et une meilleure connaissance en la matière. Dans l'élaboration du cas Schreber, la retenue m'a été dictée par le fait que les résistances contre la publication des *Mémoires* ont tout à fait réussi à soustraire à notre connaissance une partie considérable du matériel, et vraisemblablement la plus importante pour notre compréhension<sup>1</sup>. Ainsi, par exemple, le chapi-

1. Expertise du Dr Weber (p. 402) : « Si l'on a une vue d'ensemble du contenu de son écrit, si l'on considère la quantité d'indiscrétions qu'il contient tant sur lui que sur d'autres, la peinture détaillée sans vergogne d'événements et de situations des plus douteuses et tout bonnement impossibles sur le plan esthétique, l'emploi des gros mots les plus choquants, etc., on trouvera tout à fait incompréhensible qu'un homme, qui s'est par ailleurs distingué par son tact et sa délicatesse de sentiments, puisse envisager une action si lourdement compromettante face à l'opinion publique, à moins que [...] , etc. » – On ne saurait précisément exiger qu'une histoire de malade, qui a pour but de dépeindre

das mit der vielversprechenden Ankündigung begonnen hat: »Ich behandle nun zunächst einige Vor-  
kommnisse an *anderen Mitgliedern meiner Familie*,  
die denkbarenweise in Beziehung zu dem vorausge-  
setzten Seelenmorde stehen könnten, und die jeden-  
falls alle ein mehr oder weniger rätselhaftes, nach  
sonstigen menschlichen Erfahrungen schwer zu erklä-  
rendes Gepräge an sich tragen« (S. 33) unmittelbar  
darauf mit dem Satze: Der weitere Inhalt des Kapitels  
kommt als zur Veröffentlichung ungeeignet für den  
Druck in Wegfall. Ich werde also zufrieden sein müs-  
sen, wenn es mir gelingt, gerade den Kern der Wahn-  
bildung mit einiger Sicherheit auf seine Herkunft aus  
bekannten menschlichen Motiven zurückzuführen.

Ich werde in dieser Absicht ein Stückchen der  
Krankengeschichte nachtragen, welches in den Gutach-  
ten nicht entsprechend gewürdigt wird, obwohl der  
Kranke selbst alles dazu getan hat, es in den Vorder-  
grund zu drängen. Ich meine das Verhältnis Schrebers  
zu seinem ersten Arzte, dem Geheimrate Prof. Flech-  
sig in Leipzig.

Wir wissen bereits, daß der Fall Schrebers zu An-  
fang das Gepräge des Verfolgungswahnes an sich  
trug, welches erst von dem Wendepunkte der Krank-  
heit an (der »Versöhnung«<sup>a</sup>) verwischt wurde. Die  
Verfolgungen werden dann immer erträglicher, der  
weltordnungsmäßige Zweck der angedrohten Entman-  
nung drängt das Schmachvolle derselben zurück. Der  
Urheber aller Verfolgungen aber ist Flechsig und er  
bleibt ihr Anstifter über den ganzen Verlauf der  
Krankheit<sup>1</sup>.

Was nun eigentlich die Untat Flechsigs und  
welches seine Motive dabei waren, das wird von dem  
Kranken mit jener charakteristischen Unbestimmtheit  
und Unfaßbarkeit erzählt, welche als Kennzeichen ei-  
ner besonders intensiven Wahnbildungsarbeit anse-

eine ihn vor der Öffentlichkeit so schwer kompromittierende Handlung  
beabsichtigen könne, wenn eben nicht usw.« – Von einer Krankenges-  
chichte, die die gestörte Menschlichkeit und deren Ringen nach Wie-  
derherstellung schildern soll, wird man eben nicht fordern dürfen, daß  
sie »diskret« und »ästhetisch« ansprechend sei.

I. Vorrede S. VIII: »Noch jetzt wird mir an jedem Tage Ihr Name  
von den mit mir redenden Stimmen in stets wiederkehrenden Zusam-  
menhängen insbesondere als Urheber jener Schädigungen zu Hunder-  
ten von Malen zugerufen, obwohl die persönlichen Beziehungen, die  
eine Zeitlang zwischen uns bestanden haben, für mich längst in den  
Hintergrund getreten sind und ich selbst daher schwerlich irgendwel-  
chen Anlaß hätte, mich Ihrer immer von neuem, insbesondere mit ir-  
gendwelcher grollenden Empfindung zu erinnern.«

<sup>a</sup> *Versöhnung*. Bien que Freud  
mette le terme entre guillemets,  
nous ne l'avons pas retrouvé dans  
les *Mémoires*. Schreber parle de se  
« familiariser » *befreunden* avec  
cette obligation de devenir une  
femme (p. 177) et finalement, il  
espère une grande et glorieuse ré-  
paration, *Genugtuung* (p. 292).

tre III du livre qui a commencé par cette annonce prometteuse :  
« Je traiterai maintenant, en premier lieu, de quelques événe-  
ments concernant *d'autres membres de ma famille*, événements qui  
pourraient bien être en relation avec le meurtre d'âmes postulé,  
et qui tous, en tout cas, portent une marque plus ou moins énig-  
matique, difficile à expliquer à la lumière de l'expérience hu-  
maine ordinaire » (p. 33), se termine immédiatement par cette  
phrase : La suite du contenu du chapitre, étant impropre à la  
publication, a été retranchée à l'impression. Je devrai, par consé-  
quent, être satisfait si je réussis justement à rapporter, avec quel-  
que certitude, ce qui est au fondement de la formation du délire,  
à une origine provenant de motifs humains connus.

A cette intention, j'ajouterai un petit fragment de l'histoire du  
malade, qui n'est pas mis en valeur comme il faut dans les exper-  
tises, bien que le malade lui-même ait tout fait pour le mettre au  
premier plan. Je veux parler du rapport de Schreber à son premier  
médecin, le conseiller privé Pr. Flechsig de Leipzig.

Nous savons déjà que le cas de Schreber portait en lui au  
début, l'empreinte du délire de persécution, qui ne s'estompa  
qu'avec le tournant de la maladie (la « réconciliation<sup>a</sup> »). Les  
persécutions deviennent alors de plus en plus supportables, l'ob-  
jectif de l'éviration dont il était menacé, devenant conforme à  
l'ordonnance du monde, repousse la honte de celle-ci à l'ar-  
rière-plan. Mais l'auteur de toutes les persécutions est Flechsig,  
et il restera leur instigateur tout au long de la maladie<sup>1</sup>.

Quel était, à proprement parler, le méfait de Flechsig et quels  
en étaient les motifs ? Cela est raconté par le malade avec cette  
imprécision et cette obscurité caractéristiques, pouvant être  
considérées comme le signe d'un travail particulièrement intense  
de formation du délire, si l'on peut se permettre de porter un  
jugement sur la paranoïa selon le modèle du rêve qui nous est

l'humanité malade et la lutte pour son rétablissement, le fasse en prenant le ton de la  
« discrétion » et de l'« esthétique ».

I. Préface, p. VIII : « Encore maintenant, chaque jour, par les voix qui me parlent,  
votre nom m'est crié des centaines de fois, dans des contextes qui reviennent sans cesse,  
en particulier en tant qu'auteur de tous les dommages, et cela, bien que les relations  
personnelles qui ont existé entre nous pendant un certain temps, soient pour moi depuis  
longtemps passées à l'arrière-plan, et que de ce fait, j'aurais moi-même difficilement la  
moindre raison de me souvenir de vous sans arrêt, et en particulier avec un quelconque  
sentiment de rancune. »

hen werden dürfen, wenn es gestattet ist, die Paranoia nach dem Vorbilde des um so viel besser bekannten Traumes zu beurteilen. Flechsig hat an dem Kranken einen »Seelenmord« begangen oder versucht, ein Akt, der etwa den Bemühungen des Teufels und der Dämonen, sich einer Seele zu bemächtigen, gleichzustellen ist, und der vielleicht in Vorgängen zwischen längst verstorbenen Mitgliedern der Familien Flechsig und Schreber vorgebildet war<sup>1</sup>. Gerne möchte man über den Sinn dieses Seelenmordes mehr erfahren, aber hier versagen wiederum in tendenziöser Weise die Quellen. (S. 28): »Worin das eigentliche Wesen des Seelenmordes und sozusagen die Technik desselben besteht, vermag ich außer dem im obigen Angedeuteten nicht zu sagen. Hinzufügen wäre nur noch etwa (folgt eine Stelle, die sich zur Veröffentlichung nicht eignet)«. Infolge dieser Auslassung bleibt es für uns undurchsichtig, was unter dem »Seelenmord« gemeint ist. Den einzigen Hinweis, welcher der Zensur entgangen ist, werden wir an anderer Stelle erwähnen.

Wie dem immer sei, es erfolgte bald eine weitere Entwicklung des Wahnes, welche das Verhältnis des Kranken zu Gott betraf, ohne das zu Flechsig zu ändern. Hatte er bisher seinen eigentlichen Feind nur in Flechsig (oder vielmehr in dessen Seele) erblickt und Gottes Allmacht als seine Bundesgenossin betrachtet, so konnte er dann den Gedanken nicht abweisen, daß Gott selbst der Mitwisser, wenn nicht gar Anstifter des gegen ihn gerichteten Planes sei (S. 59). Flechsig aber blieb der erste Verführer, dessen Einfluß Gott unterlegen war (S. 60). Er hatte es verstanden, sich mit seiner ganzen Seele oder einem Teile derselben zum Himmel aufzuschwingen und sich damit selbst – ohne Tod und vorgängige Reinigung – zum »Strahlenführer«<sup>a</sup> zu machen (S. 56)<sup>2</sup>. Diese Rolle behielt die Flechsigsche Seele bei, auch nachdem der Kranke die Leipziger Klinik mit der Piersonschen Anstalt vertauscht hatte. Der Einfluß der neuen Um-

1. S. 22 und ff.

2. Nach einer anderen bedeutungsvollen, aber bald abgewiesenen Version hatte sich Prof. Flechsig entweder zu Weißenburg im Elsaß oder im Polizeigefängnis zu Leipzig erschossen. Patient sah seinen Leichenzug, der sich aber nicht in der Richtung bewegte, die man nach der Lage der Universitätsklinik zum Friedhof erwarten sollte. Andere Male erschien ihm Flechsig in Begleitung eines Schutzmannes oder in der Unterhaltung mit seiner Frau, deren Zeuge er im Wege des Nervenanhanges wurde, und wobei sich Prof. Flechsig seiner Frau gegenüber »Gott Flechsig« nannte, so daß diese geneigt war, ihn für verrückt zu halten (S. 82).

<sup>a</sup> Führer. Cet anachronisme de traduction, proposé par Duquenne, permet d'attirer l'attention sur certains accents du délire de Schreber laissant transparaître le *Zeitgeist*, l'air du temps, par exemple qu'un Dieu préfère les blonds Ariens et l'autre les Sémites bruns, etc.

beaucoup mieux connu. Flechsig a commencé, ou tenté, sur le malade, un « meurtre d'âme », un acte qui est à mettre en parallèle avec, par exemple, les efforts du diable et des démons pour s'emparer d'une âme, et qui était peut-être préparé dans des affaires entre certains membres, décédés depuis longtemps, des familles Flechsig et Schreber<sup>1</sup>. On aimerait en apprendre davantage sur le sens de ce meurtre d'âme, mais ici, de nouveau, les sources se refusent de façon tendancieuse. (p. 28) : « En quoi consiste la nature propre du meurtre d'âme et, si l'on peut dire, sa technique, je ne peux rien dire de plus que ce qui a été indiqué plus haut. On pourrait peut-être encore ajouter seulement (suit un passage qui ne se prête pas à la publication). » Par suite de cette omission, ce dont il est question dans le « meurtre d'âme » nous reste inaccessible. Nous mentionnerons à un autre endroit la seule indication qui ait échappé à la censure.

Quoi qu'il en soit, il s'ensuivit bientôt un nouveau développement du délire, concernant le rapport du malade à Dieu, sans modifier le rapport à Flechsig. Si jusque-là, il n'avait envisagé que Flechsig (ou plutôt l'âme de celui-ci) comme son ennemi propre, et avait considéré la Toute-Puissance de Dieu comme son alliée, il ne pouvait plus, dès lors, écarter l'idée que Dieu lui-même était le complice, sinon l'instigateur, du plan dirigé contre lui (p. 59). Mais Flechsig restait le premier séducteur à l'influence duquel Dieu avait succombé (p. 60). Il avait compris comment s'élever jusqu'au ciel avec son âme entière ou une partie de celle-ci, et devenir ainsi – sans mort ni purification antérieure – le « führer<sup>a</sup> des rayons » (p. 56)<sup>2</sup>. L'âme de Flechsig conserva ce rôle, même après que le malade eut quitté la clinique de Leipzig pour la maison de santé de Pierson. L'influence

1. P. 22 et suivantes.

2. Selon une autre version très significative, mais bientôt rejetée, le Prof. Flechsig se serait tiré une balle dans la tête soit à Weissenburg en Alsace, soit dans le cachot du poste de police de Leipzig. Le patient vit son cortège funèbre, qui, cependant, n'allait pas dans la direction à laquelle on aurait dû s'attendre d'après la situation respective de la clinique de l'Université et du cimetière. D'autres fois, Flechsig lui apparut en compagnie d'un sergent de ville, ou s'entretenant avec sa femme, ce dont il fut témoin par la voie du raccordement des nerfs et où, devant sa femme, le Prof. Flechsig se nomma « Dieu Flechsig », de telle sorte que celle-ci fut tentée de le tenir pour fou (p. 82).

gebung zeigte sich dann darin, daß zu ihr die Seele des Oberwärters, in dem der Kranke einen ehemaligen Hausgenossen erkannte, als v. W.sche Seele hinzutrat<sup>1</sup>. Die Flechsig'sche Seele führte dann die »Seelenteilung« ein, die große Dimensionen annahm. Zu einer gewissen Zeit gab es 40 bis 60 solcher Abspaltungen der Flechsig'schen Seele; zwei größere Seelenteile wurden der »obere Flechsig« und der »mittlere Flechsig« genannt (S. 111). Ebenso verhielt sich die v. W.sche Seele (die des Oberwärters). Dabei wirkte es zuweilen sehr drollig, wie die beiden Seelen sich trotz ihrer Bundesgenossenschaft befehdeten, der Adelsstolz der einen und der Professorendünkel der anderen sich gegenseitig abstießen (S. 113). In den ersten Wochen seines endgültigen Aufenthaltes auf dem Sonnenstein (Sommer 1894) trat die Seele des neuen Arztes Dr. Weber in Aktion, und bald darauf kam jener Umschwung in der Entwicklung des Wahnes, den wir als die »Versöhnung« kennen gelernt haben.

Während des späteren Aufenthaltes auf dem Sonnenstein, als Gott den Kranken besser zu würdigen begann, kam eine Razzia unter den lästigerweise vervielfältigten Seelen zustande, infolge deren die Flechsig'sche Seele nur in ein oder zwei Gestalten, die v. W.sche in einziger Gestalt übrig blieb. Die letztere verschwand bald völlig; die Flechsig'schen Seelenteile, die langsam ihre Intelligenz wie ihre Macht einbüßten, wurden dann als der »hintere Flechsig« und als die »Je-nun-Partei« bezeichnet. Daß die Flechsig'sche Seele ihre Bedeutung bis zum Ende beibehielt, wissen wir aus der Vorrede, dem »offenen Brief an Herrn Geh. Rat Prof. Dr. Flechsig«.

Dieses merkwürdige Schriftstück drückt die sichere Überzeugung aus, daß der ihn beeinflussende Arzt auch selbst die gleichen Visionen gehabt und dieselben Aufschlüsse über übersinnliche Dinge erhalten habe wie der Kranke, und stellt die Verwahrung voran, daß dem Autor der Denkwürdigkeiten die Absicht eines Angriffes auf die Ehre des Arztes ferne liege. Dasselbe wird in den Eingaben des Kranken (S. 343, 445) mit Ernst und Nachdruck wiederholt; man sieht, er bemüht sich, die »Seele Flechsig« von

de ce nouvel entourage se manifesta alors dans le fait que s'adjoignit l'âme du surveillant, en lequel le malade avait reconnu quelqu'un ayant habité autre fois la même maison, en tant qu'âme de v.W<sup>1</sup>. L'âme de Flechsig introduisit donc le « fractionnement d'âme », qui prit une grande ampleur. A une certaine époque, il y eut de 40 à 60 de ces dissociations de l'âme de Flechsig ; deux fractions d'âme, les plus grandes, furent nommées « Flechsig inférieur » et « Flechsig moyen » (p. 111). L'âme de v.W. (celle du surveillant) se comporta de la même façon. Il était parfois très drôle de voir comment les deux âmes, malgré leur alliance, se faisaient la guerre, comment la morgue aristocratique de l'une et l'infatuation professorale de l'autre se heurtaient mutuellement (p. 113). Dans les premières semaines de son séjour final au Sonnenstein (l'été 1894), l'âme du nouveau médecin, le Dr Weber, entra en jeu, et bientôt après survint, dans le développement du délire, ce revirement que nous connaissons comme « réconciliation ».

Pendant le dernier séjour au Sonnenstein, alors que Dieu commençait à mieux apprécier le malade, une razzia eut lieu parmi les âmes démultipliées d'une façon encombrante, à la suite de quoi l'âme de Flechsig ne subsista que sous une ou deux formes, et celle de v.W sous une forme unique. Cette dernière disparut bientôt complètement ; les fractions de l'âme de Flechsig, qui peu à peu perdirent leur intelligence ainsi que leur pouvoir, furent ensuite qualifiées de « Flechsig postérieur » et de « Parti du eh bien ! ». Nous savons par la « Lettre ouverte à Monsieur le Professeur Dr Flechsig, conseiller privé », mise en avant-propos, que l'âme de Flechsig a conservé jusqu'à la fin son importance.

Cet étonnant document exprime la ferme conviction que le médecin qui l'a influencé a eu lui-même aussi des visions semblables aux siennes, et a essayé, comme lui, de se renseigner sur les choses surnaturelles ; il garantit qu'il n'est pas dans les intentions de l'auteur des *Mémoires* de porter atteinte à l'honneur du médecin. Il répète la même chose, avec sérieux et emphase, dans ses requêtes (p. 343, 445) ; on voit qu'il s'efforce de séparer

1. Von diesem v. W. sagten ihm die Stimmen, er habe bei einer Enquête vorsätzlich oder fahrlässigerweise unwahre Dinge über ihn ausgesagt, namentlich ihn der Onanie beschuldigt; zur Strafe sei ihm jetzt die Bedienung des Patienten auferlegt worden (S. 108).

1. Les voix lui dirent, à propos de ce v.W., que, lors d'une enquête, il aurait exprimé intentionnellement ou par négligence, des choses inexacts à son propos, à savoir qu'il l'aurait accusé d'onanisme ; en punition, il lui aurait été infligé d'être maintenant au service du patient (p. 108).

dem Lebenden dieses Namens, den wahnhaften von dem leibhaften Flechsig zu trennen<sup>1</sup>.

Aus dem Studium einer Reihe von Fällen des Verfolgungswahnes habe ich und haben andere den Eindruck empfangen, die Relation des Kranken zu seinem Verfolger sei durch eine einfache Formel aufzulösen<sup>2</sup>. Die Person, welcher der Wahn so große Macht und Einfluß zuschreibt, in deren Hand alle Fäden des Komplotts zusammenlaufen, sei, wenn sie bestimmt genannt wird, die nämliche, der vor der Erkrankung eine ähnlich große Bedeutung für das Gefühlsleben des Patienten zukam, oder eine leicht kenntliche Ersatzperson derselben. Die Gefühlsbedeutung wird als äußerliche Macht projiziert, der Gefühlston ins Gegenteil verkehrt; der jetzt wegen seiner Verfolgung Gehäßte und Gefürchtete sei ein einstiger Geliebter und Verehrter. Die vom Wahne statuierte Verfolgung diene vor allem dazu, die Gefühlsverwandlung im Kranken zu rechtfertigen.

Wenden wir uns mit diesem Gesichtspunkte zu den Beziehungen, die zwischen dem Patienten und seinem Ärzte und Verfolger Flechsig früher bestanden hatten. Wir wissen bereits, daß Schreber in den Jahren 1884 bis 1885 eine erste nervöse Erkrankung durchmachte, »die ohne jede an das Gebiet des Übersinnlichen anstreichenden Zwischenfälle« (S. 35) verlief. Während dieses als »Hypochondrie« bezeichneten Zustandes, der anscheinend die Grenzen einer Neurose einhielt, war Flechsig der Arzt des Kranken. Schreber brachte damals 6 Monate in der Leipziger Universitätsklinik zu. Man erfährt, daß der Wiederhergestellte seinen Arzt in guter Erinnerung behielt. »Die Hauptsache war, daß ich schließlich (nach einer längeren Rekonvaleszenzreise) geheilt wurde und ich konnte daher damals nur von Gefühlen lebhaften Dankes gegen Prof. Flechsig erfüllt sein, denen ich auch durch einen späteren Besuch und ein nach meinem Dafürhalten angemessenes Honorar noch besonderen Ausdruck

1. »Ich habe demnach auch als möglich anzuerkennen, daß alles, was in den ersten Abschnitten meiner Denkwürdigkeiten über Vorgänge berichtet worden ist, die mit dem Namen Flechsig in Verbindung stehen, nur auf die von dem lebenden Menschen zu unterscheidende Seele Flechsig sich bezieht, deren besondere Existenz zwar gewiß, auf natürlichem Wege aber nicht zu erklären ist« (S. 342<sup>a</sup>).

2. Vgl. K. Abraham, »Die psychosexuellen Differenzen der Hysterie und der Dementia praecox«, *Zentralblatt f. Nerven- u. Psychiatrie*. Juliheft 1908. – In dieser Arbeit räumt mir der gewissenhafte Autor einen aus unserem Briefverkehr stammenden Einfluß auf die Entwicklung seiner Ansichten ein.

« l'âme Flechsig » du vivant du même nom, le Flechsig de son délire du Flechsig incarné<sup>1</sup>.

A partir de l'étude d'une série de cas de délire de persécution, j'ai eu, ainsi que d'autres, l'impression que la relation du malade avec son persécuteur pouvait se résoudre en une formule simple<sup>2</sup>. La personne à laquelle le délire attribue un si grand pouvoir et une si grande influence, et qui tire toutes les ficelles du complot, est, quand elle est expressément nommée, celle qui, avant que la maladie ne survienne, avait une importance tout aussi grande pour la vie affective du patient, ou bien est une personne substituée à celle-ci, facilement reconnaissable. L'importance du sentiment est projetée sous forme de pouvoir extérieur, la tonalité du sentiment est retournée en son contraire; celui qui, maintenant, est haï et craint en raison de sa persécution, était jadis aimé et vénéré. La persécution établie par le délire sert, avant tout, à justifier la métamorphose du sentiment chez le malade.

Nantis de ce point de vue, tournons-nous vers les relations qui avaient auparavant existé entre le patient et son médecin et persécuteur, Flechsig. Nous savons déjà que, dans les années 1884 et 1885, Schreber avait eu un premier accès de maladie nerveuse qui se déroula » sans aucun de ces incidents touchant au domaine du surnaturel « (p. 35). Durant cet état qualifié » d'hypochondrie », qui se maintenait apparemment dans les limites d'une névrose, Flechsig était le médecin du malade. Schreber passa alors 6 mois dans la clinique de l'université de Leipzig. On apprend qu'après avoir recouvré la santé, il garda un bon souvenir de son médecin. » Le principal était que, finalement (après un voyage de convalescence assez long), je recouvrai la santé, et c'est pourquoi je ne pouvais, dès lors, qu'être rempli d'un sentiment de vive reconnaissance à l'égard du Prof. Flechsig, que j'ai exprimé tout particulièrement par une visite ultérieure et des honoraires que je tenais pour équitables ». Il est

1. » Par conséquent, je dois reconnaître aussi comme une chose possible, que tout ce qui a été rapporté dans les premiers chapitres de mes *Mémoires* à propos des événements qui sont en relation avec le nom de Flechsig, ne concerne que l'âme Flechsig, à différencier de l'être humain vivant; l'existence singulière de cette âme est en effet certaine, mais elle ne peut être expliquée par des voies naturelles « (p. 342<sup>a</sup>).

2. Cf. K. Abraham, »Die psychosexuellen Differenzen der Hysterie und der Dementia praecox«, (Les différences psychosexuelles entre l'hystérie et la Dementia praecox). *Zentralblatt f. Nerven- u. Psychiatrie*. Cahier de juillet 1908. – Dans ce travail, cet auteur scrupuleux m'attribue une influence, issue de notre échange de correspondance, sur le développement de ses idées.

<sup>a</sup> En fait, p. 343 des *Mémoires*.

gegeben habe.« Es ist richtig, daß Schreber in den »Denkwürdigkeiten« die Lobpreisung der ersten Behandlung Flechsig nicht ohne einige Verkläuterungen vorbringt, aber dies mag sich leicht aus der nun zum Gegensatz veränderten Einstellung verstehen lassen. Auf die ursprüngliche Wärme der Empfindung für den erfolgreichen Arzt läßt die Bemerkung schließen, welche die angeführte Äußerung Schrebers fortsetzt. »Fast noch inniger wurde der Dank von meiner Frau empfunden, die in Prof. Flechsig geradezu denjenigen verehrte, der ihr ihren Mann wiedergeschenkt habe und aus diesem Grunde sein Bildnis jahrelang auf ihrem Arbeitstische stehen hatte« (S. 36).

Da uns der Einblick in die Verursachung der ersten Erkrankung verwehrt ist, deren Verständnis für die Aufklärung der schwereren zweiten Krankheit gewiß unentbehrlich wäre, müssen wir jetzt aufs Geratewohl in einen uns unbekannten Zusammenhang hineingreifen. Wir wissen, in der Inkubationszeit der Krankheit (zwischen seiner Ernennung und seinem Amtsantritt, Juni bis Oktober 1893) fielen wiederholt Träume des Inhalts vor, daß die frühere Nervenkrankheit wiedergekehrt sei. Ferner trat einmal in einem Zustande von Halbschlaf die Empfindung<sup>a</sup> aus, es müsse doch schön sein, ein Weib zu sein, das dem Beischlaf unterliege. Bringen wir diese Träume und diese Phantasievorstellung, die bei Schreber in nächster Kontiguität mitgeteilt werden, auch in inhaltlichen Zusammenhang, so dürfen wir schließen, mit der Erinnerung an die Krankheit wurde auch die an den Arzt geweckt und die feminine Einstellung der Phantasie galt von Anfang an dem Arzte. Oder vielleicht hatte der Traum, die Krankheit sei wiedergekehrt, überhaupt den Sinn einer Sehnsucht: Ich möchte Flechsig wieder einmal sehen. Unsere Unwissenheit über den psychischen Gehalt der ersten Krankheit läßt uns da nicht weiter kommen. Vielleicht war von diesem Zustande eine zärtliche Anhänglichkeit an den Arzt übrig geblieben, die jetzt – aus unbekannten Gründen – eine Verstärkung zur Höhe einer erotischen Zuneigung gewann. Es stellte sich sofort eine entrüstete Abweisung der noch unpersönlich gehaltenen femininen Phantasie – ein richtiger »männlicher Protest« nach dem Ausdrucke, aber nicht im Sinne Alf. Adler's<sup>1</sup> – ein; aber

<sup>a</sup> *Empfindung*. Freud, dans sa première citation de ce passage décisif pour Schreber, avait repris le fait qu'il s'agissait d'une *Vorstellung*, représentation. Ici, il reprend le fait qu'il s'agit d'une *Empfindung*, sensation. Schreber dit les deux, indifféremment (p. 36).

vrai que Schreber, dans les *Mémoires*, ne fait pas les louanges du premier traitement de Flechsig sans quelques réserves, mais cela peut facilement se comprendre par son attitude actuelle, changée en son contraire. De cette chaleur initiale ressentie pour le médecin couronné de succès, on peut voir le témoignage dans la remarque citée juste après le passage précédent. « La reconnaissance éprouvée par ma femme, qui vénérât dans le Professeur Flechsig celui qui lui avait rendu son mari, était presque plus profonde encore, et c'est pourquoi son portrait se trouva sur sa table à ouvrages durant des années » (p. 36).

Etant donné qu'il est fait obstacle à ce que nous puissions avoir un aperçu sur la causation du premier accès de la maladie, dont la compréhension serait indispensable pour l'élucidation de la deuxième et plus grave maladie, nous devons maintenant partir à l'aventure dans l'inconnu. Nous savons que, dans le temps d'incubation de la maladie (entre la nomination et l'entrée en fonction, de juin à octobre 1893) eurent lieu des rêves à répétition ayant pour contenu le retour de sa précédente maladie nerveuse. De plus, un jour, dans un état de demi-sommeil, survint cette sensation<sup>a</sup>, qu'il pourrait être beau, tout de même, d'être une femme subissant l'accouplement. Si nous aussi, nous mettons en rapport, du point de vue du contenu, ces rêves et la représentation de fantasme, lesquels sont communiqués par Schreber dans la plus étroite contiguité, nous sommes alors autorisés à conclure qu'avec le souvenir de la maladie fut également éveillé celui du médecin et que, dès le début, l'attitude féminine du fantasme s'adressait au médecin. Ou bien, peut-être, le rêve du retour de la maladie avait-il le sens d'un ardent désir : j'aimerais tant revoir Flechsig un jour. Notre ignorance de la valeur psychique de la première maladie ne nous permet pas d'aller plus loin. Peut-être avait-il persisté de cet état un tendre attachement au médecin, qui, dès lors – pour des raisons inconnues –, se renforça jusqu'à devenir une inclination érotique. Aussitôt, survint un rejet indigné de ce fantasme féminin, non soutenu encore personnellement – une véritable « protestation virile », comme le dit Alf. Adler<sup>1</sup>, mais pas dans le sens qu'il

1. Adler, »Der psychische Hermaphroditismus im Leben und in der Neurose«. *Fortschritte der Medizin* 1910, Nr. 10. – Nach Adler ist der männliche Protest an der Entstehung des Symptoms beteiligt, im hier besprochenen Falle protestiert die Person gegen das fertige Symptom.

1. Adler, »Der psychische Hermaphroditismus im Leben und in der Neurose« (L'hermaphroditisme psychique dans la vie et la névrose). *Fortschritte der Medizin* 1910, n° 10. – D'après Adler, la protestation virile participe à la naissance du symptôme ; dans le cas présent, la personne proteste contre le symptôme achevé.

in der nun bald ausbrechenden schweren Psychose setzte sich die feminine Phantasie unaufhaltsam durch, und man braucht die paranoische Unbestimmtheit der Schreberschen Ausdrucksweise nur um Weniges zu korrigieren, um zu erraten, daß der Kranke einen sexuellen Mißbrauch von seiten des Arztes selbst befürchtete. Ein Vorstoß homosexueller Libido war also die Veranlassung dieser Erkrankung, das Objekt derselben war wahrscheinlich von Anfang an der Arzt Flehsig, und das Sträuben gegen diese libidinöse Regung erzeugte den Konflikt, aus dem die Krankheitserscheinungen entsprangen.

Ich mache vor einer Flut von Anwürfen und Einwendungen einen Augenblick Halt. Wer die heutige Psychiatrie kennt, darf sich auf Arges gefaßt machen.

Ist es nicht eine unverantwortliche Leichtfertigkeit, Indiskretion und Verleumdung, einen ethisch so hochstehenden Mann wie den Senatspräsidenten a. D. Schreber der Homosexualität zu bezichtigen? Nein, der Kranke hat seine Phantasie der Verwandlung in ein Weib selbst der Mitwelt kundgegeben und sich aus Interessen höherer Einsicht über persönliche Empfindlichkeiten hinweggesetzt. Er hat uns also selbst das Recht gegeben, uns mit dieser Phantasie zu beschäftigen, und unsere Übersetzung in die medizinischen Kunstworte hat dem Inhalte derselben nicht das Mindeste hinzugefügt. – Ja, aber das tat er als Kranker; sein Wahn, in ein Weib verwandelt zu werden, war eine krankhafte Idee. – Das haben wir nicht vergessen. Wir haben es auch nur mit der Bedeutung und der Herkunft dieser krankhaften Idee zu tun. Wir berufen uns auf seine eigene Unterscheidung zwischen dem Menschen Flehsig und der »Flehsig-Seele«. Wir werfen ihm überhaupt nichts vor, weder daß er homosexuelle Regungen hatte, noch daß er sich bestrebt, sie zu verdrängen. Die Psychiater sollten endlich von diesem Kranken lernen, wenn er sich in all seinem Wahn bemüht, die Welt des Unbewußten nicht mit der Welt der Realität zu verwechseln.

Aber es wird an keiner Stelle ausdrücklich gesagt, daß die gefürchtete Verwandlung in ein Weib zum Vorteile Flehsigs erfolgen solle! – Das ist richtig, und es ist nicht schwer zu verstehen, daß in den für die Öffentlichkeit bestimmten Denkwürdigkeiten, die den Menschen »Flehsig« nicht beleidigen wollten, eine so grelle Beschuldigung vermieden wird. Die durch solche Rücksicht hervorgerufene Milderung des Ausdrucks reicht aber nicht so weit, daß sie den

donne à cette expression – ; cependant, dans la psychose grave faisant bientôt irruption, le fantasme féminin s'imposa irrésistiblement, et il nous faut seulement corriger quelque peu l'indétermination paranoïaque du mode d'expression de Schreber pour deviner que le malade craignait un mésusage sexuel de la part du médecin lui-même. Une brusque attaque de libido homosexuelle fut donc le facteur déclenchant de la maladie, l'objet de cette libido étant vraisemblablement, depuis le début, le docteur Flehsig ; le hérissément contre cette sollicitation libidinale produisit alors le conflit d'où résultèrent les phénomènes morbides.

Je m'arrête un instant devant un flot de reproches et d'objections. Quiconque connaît la psychiatrie actuelle doit s'attendre au pire.

N'est-ce pas légèreté, indiscrétion et calomnie impardonnables que d'accuser d'homosexualité un homme d'une aussi grande éthique que le président de chambre D. Schreber ? Non, car le malade a lui-même fait connaître à ses contemporains son fantasme de métamorphose en une femme et, au nom des intérêts d'une compréhension supérieure, s'est mis au-dessus des susceptibilités personnelles. Il nous a donc lui-même autorisé à nous occuper de ce fantasme, et notre traduction en des termes techniques médicaux n'a pas ajouté la moindre chose au contenu de celui-ci. – Certes, mais il l'a fait alors qu'il était malade ; son délire, être métamorphosé en une femme, était une idée de malade. – Cela, nous ne l'avons pas oublié. Aussi ne nous sommes-nous occupés que de la signification et de l'origine de cette idée morbide. Nous en appelons à la différenciation faite par Schreber lui-même entre l'être humain Flehsig et « l'âme de Flehsig ». Somme toute, nous ne lui reprochons rien, ni d'avoir eu des sollicitations homosexuelles, ni de s'être efforcé de les refouler. Les psychiatres devraient, en définitive, tirer leçon de ce malade, lorsqu'il s'efforce, dans tout son délire, de ne pas confondre le monde de l'inconscient avec le monde de la réalité.

Mais il n'est dit explicitement à aucun endroit que la métamorphose en une femme, crainte par lui, devait avoir lieu au profit de Flehsig ! – C'est exact, et il n'est pas difficile de comprendre que, dans les *Mémoires* destinés à la publication, ne voulant pas porter atteinte à l'être humain « Flehsig », il ait été évité une accusation aussi violente. La modération de l'expression, due à ces égards, n'est pas cependant telle, qu'elle arrive

eigentlichen Sinn der Anklage verdecken könnte. Man darf behaupten, es ist doch auch ausdrücklich gesagt, z. B. in folgender Stelle (S. 56): »Auf diese Weise wurde ein gegen mich gerichtetes Komplott fertig (etwa im März oder April 1894), welches dahin ging, nach einmal erkannter oder angenommener Unheilbarkeit meiner Nervenkrankheit mich einem Menschen in der Weise auszuliefern, daß meine Seele demselben überlassen, mein Körper aber, .... in einen weiblichen Körper verwandelt, als solcher dem betreffenden Menschen zum geschlechtlichen Mißbrauch überlassen.... werden sollte«<sup>1</sup>. Es ist überflüssig zu bemerken, daß keine andere Einzelperson je genannt wird, die man an die Stelle Flechsigs treten lassen könnte. Zu Ende des Aufenthaltes in der Leipziger Klinik taucht die Befürchtung auf, daß er zum Zwecke geschlechtlichen Mißbrauches »den Wärtern vorgeworfen werden sollte« (S. 98). Die in der weiteren Entwicklung des Wahnes ohne Scheu bekannte feminine Einstellung gegen Gott löscht dann wohl den letzten Zweifel an der ursprünglich dem Arzte zugedachten Rolle aus. Der andere der gegen Flechsig erhobenen Vorwürfe hallt überlaut durch das Buch. Er habe Seelenmord an ihm versucht. Wir wissen bereits, daß der Tatbestand dieses Verbrechens dem Kranken selbst unklar ist, daß er aber mit diskreten Dingen in Beziehung steht, die man von der Veröffentlichung ausschließen muß. (Kapitel III.) Ein einziger Faden führt hier weiter. Der Seelenmord wird durch die Anlehnung an den Sageninhalt von Goethes »Faust«, Lord Byrons »Manfred«, Webers »Freischütz« usw. erläutert (S. 22) und unter diesen Beispielen wird eines auch an anderer Stelle hervorgehoben. Bei der Besprechung der Spaltung Gottes in zwei Personen werden der »niedere« und der »obere« Gott von Schreber mit Ariman und Ormuzd identifiziert (S. 19) und etwas später steht die beiläufige Bemerkung: »Der Name Ariman kommt übrigens auch z. B. in Lord Byrons »Manfred« im Zusammenhang mit einem Seelenmord vor« (S. 20). In der so ausgezeichneten Dichtung findet sich kaum etwas, was man dem Seelenpakt im »Faust« an die Seite stellen könnte, auch den Ausdruck »Seelenmord« suchte ich dort vergeblich, wohl aber ist der Kern und das Geheimnis des

à masquer le véritable sens des accusations. On peut prétendre que c'est néanmoins expressément dit, par exemple dans le passage suivant (p. 56) : « Ainsi fut ourdi un complot dirigé contre moi (à peu près en mars ou avril 1894) qui, une fois reconnue et admise l'incurabilité de ma maladie nerveuse, aurait réussi à me livrer à un être humain de telle sorte que mon âme lui soit abandonnée, cependant que mon corps, [...] métamorphosé en un corps féminin, devait être abandonné sous cette forme à l'être humain en question pour mésusage sexuel [...] »<sup>1</sup>. Il est superflu de faire observer que jamais aucune autre personne particulière n'est nommée, que l'on pourrait mettre à la place de Flechsig. A la fin du séjour dans la clinique de Leipzig surgit la crainte « qu'il pourrait être jeté aux gardiens » aux fins de mésusages sexuels (p. 98). L'attitude féminine envers Dieu, reconnue sans peur dans le développement ultérieur du délire, enlève les derniers doutes concernant le rôle originel attribué au médecin. Le deuxième des reproches élevés contre Flechsig retentit bruyamment dans tout le livre. Il a tenté sur lui le meurtre d'âme. Nous savons déjà que la nature de ce crime n'est pas claire pour le malade lui-même, mais qu'elle est en relation avec des choses sur lesquelles il fallait être discret, et qui durent être exclues de la publication. (Chapitre III). Un seul fil nous conduit plus loin. L'appui pris sur le contenu légendaire du *Faust* de Goethe, du *Manfred* de Lord Byron, du *Freischütz* de Weber, etc., vient commenter ce que pourrait être le meurtre d'âme (p. 22), et parmi ces exemples, l'un d'eux est mis en évidence dans un autre passage. Au cours de l'exposé discutant de la division de Dieu en deux personnes, le Dieu « inférieur » et le Dieu « supérieur » sont identifiés à Ariman et à Ormuzd (p. 19), et, un peu plus loin, il y a cette remarque faite en passant : « Le nom d'Ariman apparaît d'ailleurs également, par exemple dans le *Manfred* de Lord Byron, en relation avec un meurtre d'âme » (p. 20). Dans l'œuvre poétique mise ici en avant, il n'y a pas grand chose que l'on puisse mettre en parallèle avec le pacte d'âme dans *Faust*, et j'y ai également cherché en vain l'expression « meurtre d'âme » ; mais il est vrai que l'essence et le secret de ce

1. Diese Hervorhebungen habe ich angebracht.

1. Ces passages ont été soulignés par moi.

Gedichtes ein – Geschwisterinzeß. Hier reißt der kurze Faden wieder ab<sup>1</sup>.

Indem wir uns vorbehalten, auf weitere Einwendungen im Verlaufe dieser Arbeit zurückzukommen, wollen wir uns nun für berechtigt erklären, an einem Ausbruch einer homosexuellen Regung als Grundlage der Erkrankung Schrebers festzuhalten. Zu dieser Annahme stimmt ein beachtenswertes, sonst nicht zu erklärendes Detail der Krankengeschichte. Ein weiterer und für den Verlauf entscheidender »Nervenzusturz« trat bei dem Kranken ein, während seine Frau einen kurzen Urlaub zu ihrer eigenen Erholung nahm. Sie hatte bis dahin täglich mehrere Stunden bei ihm verbracht und die Mittagsmahlzeiten mit ihm eingenommen. Als sie nach viertägiger Abwesenheit zurückkam, traf sie ihn aufs Traurigste verändert, so daß er selbst sie nicht mehr zu sehen wünschte. »Entscheidend für meinen geistigen Zusammenbruch war namentlich eine Nacht, in welcher ich eine ganz ungewöhnliche Anzahl von Pollutionen (wohl ein halbes Dutzend) in dieser einen Nacht hatte« (S. 44). Wir verstehen es wohl, daß bloß von der Anwesenheit der Frau schützende Einflüsse gegen die Anziehung der ihn umgebenden Männer ausgingen, und wenn wir zugeben, daß ein Pollutionsvorgang bei einem Erwachsenen nicht ohne seelische Mitbeteiligung erfolgen kann, werden wir zu den Pollutionen jener Nacht unbewußt gebliebene homosexuelle Phantasien ergänzen.

Warum dieser Ausbruch homosexueller Libido den Patienten gerade zu jener Zeit, in der Situation zwischen der Ernennung und der Übersiedlung traf, das können wir ohne genauere Kenntnis seiner Lebensgeschichte nicht erraten. Im allgemeinen schwankt der Mensch sein Leben lang zwischen hetero-

1. Zur Erhärtung der obenstehenden Behauptung: Manfred sagt dem Dämon, der ihn aus dem Leben holen will (Schlußszene):

»... my past power

was purchased by no compact with thy crew.«

Es wird also dem Seelenpakte direkt widersprochen. Dieser Irrtum Schrebers ist wahrscheinlich nicht tendenzlos. – Es lag übrigens nahe, diesen Inhalt des Manfred mit der wiederholt behaupteten inzestuösen Beziehung des Dichters zu seiner Halbschwester in Zusammenhang zu bringen, und es bleibt auffällig, daß das andere Drama Byrons, der großartige *Cain*, in der Urfamilie spielt, in welcher der Inzest unter Geschwistern vorwurfsfrei bleiben muß. – Auch wollen wir das Thema des Seelenmordes nicht verlassen, ohne noch folgender Stelle zu gedenken (S. 23): »wobei in früherer Zeit Flehsig als Urheber des Seelenmordes genannt wurde, während man jetzt schon seit längerer Zeit in beabsichtigter Umkehr des Verhältnisses mich selbst als denjenigen, der Seelenmord getrieben habe, "darstellen" will, ....«

poème est un inceste entre frère et sœur. Ici, le fil ténu se rompt<sup>1</sup>.

Nous réservant de revenir au cours de ce travail sur d'autres objections, nous nous considérons dès à présent autorisé à soutenir que la base du déclenchement de la maladie de Schreber est l'éruption d'une sollicitation homosexuelle. Un détail de l'histoire du malade, digne d'attention, et qui sans cela, n'aurait pas d'explication, concorde avec cette hypothèse. Un nouvel « effondrement nerveux », décisif pour l'évolution, apparut chez le malade, alors que sa femme avait pris de courtes vacances pour son propre rétablissement. Elle avait jusque-là passé quotidiennement plusieurs heures avec lui et déjeuné le midi en sa compagnie. Lorsqu'elle revint de quatre jours d'absence, elle le trouva tragiquement modifié, au point que lui-même ne souhaitait plus la voir. « Une nuit décisive pour mon effondrement mental fut celle où, en une nuit, j'eus un nombre tout à fait inhabituel de pollutions (bien une demi-douzaine). » Il nous est facile de comprendre que la seule présence de sa femme exerçait des influences protectrices contre l'attraction des hommes étant dans son entourage, et si nous admettons qu'un processus de pollution ne peut avoir lieu chez un adulte sans une contribution psychique, nous ajouterons aux pollutions de cette nuit des fantasmes homosexuels demeurés inconscients.

Nous ne pouvons pas deviner, sans une connaissance plus précise de l'histoire de sa vie, pourquoi cette éruption de libido homosexuelle eut lieu chez le patient, justement à cette époque se situant entre sa nomination et son changement de domicile. En général, l'être humain oscille tout au long de sa vie entre des sensations hétérosexuelles et homosexuelles, et le refus ou

1. Pour corroborer cette affirmation : Manfred dit au démon qui vient le soustraire à la vie (scène finale) :

« mon pouvoir passé

ne fut pas acheté par un pacte quelconque avec tes pareils »

Ceci est donc en contradiction flagrante avec le pacte d'âme. Cette erreur de Schreber n'est vraisemblablement pas dénuée d'une certaine tendance. – On serait tenté d'ailleurs de rapprocher le contenu du drame de Manfred avec la relation incestueuse affirmée à diverses reprises entre le poète et sa demi-sœur, et il est frappant de voir que l'autre drame de Byron, le sublime *Cain*, se passe dans la famille primitive, dans laquelle l'inceste entre frère et sœur reste sans reproche. – Aussi, ne voulons-nous pas abandonner le thème du meurtre d'âme sans évoquer encore le passage suivant (p. 23) : « [...] Or, si Flehsig était antérieurement désigné comme l'auteur du meurtre d'âme, on veut maintenant, et cela depuis quelque temps déjà, me "faire passer" à mes yeux, en retournant intentionnellement ce rapport, pour celui qui a commis le meurtre d'âme, [...] »

sexuellem und homosexuellem Fühlen, und Versagung oder Enttäuschung von der einen Seite pflegt ihn zur anderen hinüberzudrängen. Von diesen Momenten ist uns bei Schreber nichts bekannt; wir wollen aber nicht versäumen, auf einen somatischen Faktor aufmerksam zu machen, der sehr wohl in Betracht kommen könnte. Dr. Schreber war zur Zeit dieser Erkrankung 51 Jahre alt, er befand sich in jener für das Sexualleben kritischen Lebenszeit, in welcher nach vorheriger Steigerung die sexuelle Funktion des Weibes eine eingreifende Rückbildung erfährt, von deren Bedeutsamkeit aber auch der Mann nicht ausgenommen zu sein scheint; es gibt auch für den Mann ein »Klimakterium« mit den abfolgenden Krankheitsdispositionen<sup>1</sup>.

Ich kann es mir denken, wie mißlich die Annahme erscheinen muß, daß eine Empfindung von Sympathie für einen Arzt bei einem Manne acht Jahre später<sup>2</sup> plötzlich verstärkt hervorbrechen und zum Anlaß einer so schweren Seelenstörung werden kann. Ich meine aber, wir haben nicht das Recht, eine solche Annahme, wenn sie uns sonst empfohlen wird, ihrer inneren Unwahrscheinlichkeit wegen fallen zu lassen, anstatt zu versuchen, wie weit man mit ihrer Durchführung kommt. Diese Unwahrscheinlichkeit mag eine vorläufige sein und daher rühren, daß die fragile Annahme noch in keinen Zusammenhang eingereiht ist, daß sie die erste Annahme ist, mit welcher wir an das Problem herantreten. Wer sein Urteil nicht in der Schwebe zu halten versteht und unsere Annahme durchaus unerträglich findet, dem können wir leicht eine Möglichkeit zeigen, durch welche dieselbe ihren befremdenden Charakter verliert. Die Sympathieempfindung für den Arzt kann leicht einem »Übertragungsvorgang« entstammen, durch welchen eine Gefühlsbesetzung beim Kranken von einer für ihn bedeutsamen Person auf die eigentlich indifferente des Arztes verlegt wird, so daß der Arzt zum Ersatzmann, zum Surrogat, für einen dem Kranken weit näher Stehenden erwählt erscheint. Konkreter gesprochen, der Kranke ist durch den Arzt an das

la désillusion de l'un des côtés a coutume de le pousser vers l'autre. Aucun de ces motifs ne nous est connu chez Schreber ; mais nous ne voulons pas manquer d'attirer l'attention sur un facteur somatique qui pourrait très bien entrer en ligne de compte. Le D<sup>r</sup> Schreber avait 51 ans au moment du déclenchement de sa maladie, il se trouvait dans cette époque critique de la vie, pour la vie sexuelle, où après une élévation préalable, la fonction sexuelle de la femme connaît une involution d'une importance notable dont l'homme ne semble pas non plus être exempt ; il y a aussi pour l'homme une ménopause avec les dispositions à la maladie qui s'ensuivent<sup>1</sup>.

Je peux m'imaginer à quel point il peut sembler scabreux de faire l'hypothèse que la sympathie ressentie pour un médecin puisse chez un homme, du fait d'un renforcement, surgir soudainement, huit ans plus tard<sup>2</sup>, et devenir le facteur déclenchant d'un trouble psychique aussi grave. Mais je pense que nous n'avons pas le droit, si par ailleurs, elle s'impose à nous, de laisser tomber cette hypothèse du fait de son invraisemblance interne au lieu de chercher à voir jusqu'où elle peut nous mener. Cette invraisemblance pourrait bien n'être que provisoire, et ne tenir qu'au fait que l'hypothèse en question n'est encore insérée dans aucun contexte, c'est-à-dire qu'elle est la première hypothèse par laquelle nous abordons le problème. A celui qui ne sait pas mettre en suspens son jugement et trouve notre hypothèse absolument insoutenable, nous pouvons facilement montrer une possibilité par laquelle cette hypothèse perd son caractère surprenant. La sympathie ressentie pour le médecin peut facilement provenir d'un « processus de transfert » par lequel, chez un malade, un investissement de sentiment est transposé d'une personne importante pour lui sur la personne, à proprement parler indifférente, du médecin, de telle sorte que le médecin semble choisi comme homme de substitut, comme succédané de quelqu'un plus proche du malade. Pour parler concrètement, au travers du médecin, quelque chose a fait se rappeler au malade la nature de son frère ou de son père, il a

1. Ich verdanke die Kenntnis des Alters Schrebers bei seiner Erkrankung einer freundlichen Mitteilung von seiten seiner Verwandten, die Herr Dr. Stegmann in Dresden für mich eingeholt hat. In dieser Abhandlung ist aber sonst nichts anderes verwertet, als was aus dem Text der »Denkwürdigkeiten« selbst hervorgeht.

2. Das Intervall zwischen der ersten und der zweiten Erkrankung Schrebers.

1. Je dois la connaissance de l'âge de Schreber lors de la survenue de sa maladie à un renseignement amical d'un de ses parents, qui me fut fourni par Monsieur le D<sup>r</sup> Stegmann, de Dresde. A part cela, dans cet essai, rien d'autre n'est utilisé qui ne vienne du texte des *Mémoires* lui-même.

2. Intervalle entre la première maladie de Schreber et la deuxième.

Wesen seines Bruders oder seines Vaters erinnert worden, hat seinen Bruder oder Vater in ihm wiedergefunden, und dann hat es unter gewissen Bedingungen nichts Befremdendes mehr, wenn die Sehnsucht nach dieser Ersatzperson bei ihm wieder auftritt und mit einer Heftigkeit wirkt, die sich nur aus ihrer Herkunft und ursprünglichen Bedeutung verstehen läßt.

Im Interesse dieses Erklärungsversuches mußte es mir wissenswert erscheinen, ob der Vater des Patienten zur Zeit seiner Erkrankung noch am Leben war, ob er einen Bruder gehabt, und ob dieser zur gleichen Zeit ein Lebender oder ein »Seliger« war. Ich war also befriedigt, als ich nach langem Suchen in den Denkwürdigkeiten endlich auf eine Stelle stieß, in welcher der Kranke diese Unsicherheit durch die Worte behebt (S. 442): »Das Andenken meines Vaters und meines Bruders .... ist mir so heilig wie usw.« Beide waren also zur Zeit der zweiten Erkrankung (vielleicht auch der ersten?) schon verstorben<sup>a</sup>.

Ich denke, wir sträuben uns nicht weiter gegen die Annahme, daß der Anlaß der Erkrankung das Auftreten einer femininen (passiv homosexuellen) Wunschphantasie war, welche die Person des Arztes zu ihrem Objekte genommen hatte. Gegen dieselbe erhob sich von seiten der Persönlichkeit Schrebers ein intensiver Widerstand, und der Abwehrkampf, der vielleicht ebensowohl in anderen Formen sich hätte vollziehen können, wählte aus uns unbekannten Gründen die Form des Verfolgungswahnes. Der Ersehnte wurde jetzt zum Verfolger, der Inhalt der Wunschphantasie zum Inhalte der Verfolgung. Wir vermuten, daß diese schematische Auffassung sich auch bei anderen Fällen von Verfolgungswahn als durchführbar erweisen wird. Was aber den Fall Schreber vor anderen auszeichnet, das ist die Entwicklung, die er nimmt, und die Verwandlung, der er im Laufe dieser Entwicklung unterliegt.

Die eine dieser Wandlungen besteht in der Ersetzung Flechsig's durch die höhere Person Gottes; sie scheint zunächst eine Verschärfung des Konfliktes, eine Steigerung der unerträglichen Verfolgung zu bedeuten, aber es zeigt sich bald, daß sie die zweite Wandlung und mit ihr die Lösung des Konfliktes vorbereitet. Wenn es unmöglich war, sich mit der Rolle der weiblichen Dirne gegen den Arzt zu befreunden, so stößt die Aufgabe, Gott selbst die Wollust zu bieten, die er sucht, nicht auf den gleichen Widerstand des Ichs. Die Entmannung ist kein Schimpf mehr, sie

retrouvé en lui son frère ou son père, et alors il n'y a plus rien de surprenant à ce que, dans certaines conditions, le désir ardent envers cette personne de substitut réapparaisse en lui et agisse avec une violence qui ne se laisse comprendre que par son origine et son importance primitive.

Dans l'intérêt de cet essai d'explication, il m'apparaissait valoir la peine de savoir si le père du patient était encore en vie à l'époque du déclenchement de la maladie, si ce dernier avait eu un frère, et si celui-ci était à cette époque-là un vivant ou un « bienheureux ». Je fus donc satisfait lorsque je tombai enfin, après de longues recherches dans les *Mémoires*, sur un passage où le malade lève cette incertitude dans les termes suivants : « La mémoire de mon père et de mon frère [...] m'est aussi sacrée que [...], etc. » Tous les deux étaient donc déjà morts à l'époque du deuxième déclenchement de la maladie (peut-être aussi lors du premier<sup>a</sup> ?).

Je pense qu'on ne s'élèvera plus contre l'hypothèse selon laquelle la maladie a été déclenchée par l'apparition d'un fantasme féminin (passivement homosexuel) de désir qui avait pris pour objet la personne du médecin. Contre ce fantasme, la personnalité de Schreber éleva une vive résistance, et le combat de défense qui aurait pu, peut-être, tout aussi bien prendre d'autres formes, choisit, pour des raisons qui nous sont inconnues, la forme d'un délire de persécution. Celui qui était désiré avec ardeur devint alors le persécuteur, et le contenu du fantasme de désir devint le contenu de la persécution. Nous présumons que cette conception schématique se montrera utilisable également dans d'autres cas de délire de persécution. Mais ce qui distingue le cas Schreber des autres, c'est le développement qu'il prit et la métamorphose qu'il subit au cours de ce développement.

L'une de ces transformations consiste dans le remplacement de Flechsig par la personne supérieure de Dieu ; cela semble vouloir dire tout d'abord une aggravation du conflit, une augmentation de l'insupportable persécution, mais il s'avère bientôt qu'elle prépare la deuxième transformation et, avec celle-ci, la solution du conflit. S'il était impossible de se familiariser avec le rôle d'être une prostituée femme pour le médecin, la tâche d'offrir à Dieu lui-même la volupté qu'il cherche, ne se heurtait pas, quant à elle, à la même résistance du moi. L'éviration n'est

<sup>a</sup> Le père de Schreber, Moritz, est décédé le 10 novembre 1861. Schreber avait 19 ans. Gustav s'est suicidé le 7 mai 1877, quelques mois avant le mariage de Daniel Paul, le 5 février 1878.

wird »weltordnungsgemäß«<sup>a</sup>, tritt in einen großen kosmischen Zusammenhang ein, dient den Zwecken einer Neuschöpfung der untergegangenen Menschenwelt. »Neue Menschen aus Schreberschem Geist« werden in dem sich verfolgt Wahnenden ihren Ahnen verehren<sup>b</sup>. Somit ist ein Ausweg gefunden, der beide streitenden Teile befriedigt. Das Ich ist durch den Größenwahn entschädigt, die feminine Wunschphantasie aber ist durchgedrungen, akzeptabel geworden. Kampf und Krankheit können aufhören. Nur daß die unterdes erstarkte Rücksicht auf die Wirklichkeit dazu nötigt, diese Lösung aus der Gegenwart in die fernere Zukunft zu verschieben, sich mit einer sogenannten asymptotischen Wunscherfüllung zu begnügen<sup>c</sup>. Die Verwandlung in ein Weib wird voraussichtlich irgend einmal eintreten; bis dahin wird die Person des Dr. Schreber unzerstörbar bleiben<sup>d</sup>.

In den Lehrbüchern der Psychiatrie ist häufig die Rede von einer Entwicklung des Größenwahnes aus dem Verfolgungswahn, die auf folgende Art vor sich gehen soll: Der Kranke, der primär vom Wahne befallen worden ist, Gegenstand der Verfolgung von seiten der stärksten Mächte zu sein, fühlt das Bedürfnis, sich diese Verfolgung zu erklären, und gerät so auf die Annahme, er sei selbst eine großartige Persönlichkeit, einer solchen Verfolgung würdig. Die Auslösung des Größenwahnes wird somit einem Vorgange zugeschrieben, den wir nach einem guten Wort von E. Jones »Rationalisierung« heißen. Wir halten es aber für ein ganz und gar unpsychologisches Vorgehen, einer Rationalisierung so stark affektive Konsequenzen zuzutrauen, und wollen unsere Meinung daher scharf sondern von der aus den Lehrbüchern zitierten. Wir behaupten zunächst nicht, die Quelle des Größenwahnes zu kennen.

Wenn wir nun zum Falle Schreber zurückkehren, müssen wir gestehen, daß die Durchleuchtung der Wandlung in seinem Wahn ganz außerordentliche Schwierigkeiten bietet. Auf welchen Wegen und mit welchen Mitteln vollzieht sich der Aufstieg von Flechsig zu Gott? Woher bezieht er den Größenwahn, der in so glücklicher Weise eine Versöhnung mit der Verfolgung ermöglicht, analytisch ausgedrückt, die

1. »Nur als Möglichkeiten, die hierbei in Betracht kämen, erwähne ich eine doch noch etwa zu vollziehende Entmannung mit der Wirkung, daß im Wege göttlicher Befruchtung eine Nachkommenschaft aus meinem Schoß hervorginge« heißt es gegen Ende des Buches, S. 290<sup>c</sup>.

a P. 177 des *Mémoires*.

b P. 293 des *Mémoires*.

c En fait, p. 293.

d P. 290 des *Mémoires*. Schreber envisage cependant les mesures qui devraient être prises dans le cas, improbable, de sa mort.

plus un outrage, elle devient »conforme à l'ordonnance du monde«<sup>a</sup>, elle intervient dans une grande cohérence cosmique et a pour fin de servir à une nouvelle création du monde disparu des êtres humains. »De nouveaux êtres humains venant de l'esprit de Schreber« vénéreront leur ancêtre dans le délirant persécuté<sup>b</sup>. Une issue, ainsi, est trouvée qui satisfait les deux parties en lutte. Le moi est dédommagé par le délire de grandeur, mais le fantasme féminin de désir, devenu acceptable, a fait irruption. Combat et maladie peuvent alors prendre fin. Seuls les égards à la réalité, renforcés dans l'intervalle, obligent à déplacer cette solution, du présent vers un avenir lointain, à se satisfaire par un accomplissement de désir pour ainsi dire asymptotique<sup>1</sup>. La métamorphose en une femme se produira assurément un jour; jusque-là, la personne du Dr Schreber restera indestructible<sup>d</sup>.

Dans les traités de psychiatrie, il est fréquemment dit qu'un délire de grandeur se développe à partir d'un délire de persécution, de la façon suivante: le malade qui a été primitivement envahi par le délire d'être objet de la persécution des puissances les plus fortes, éprouve le besoin de s'expliquer cette persécution, et en vient alors à l'hypothèse qu'il serait lui-même une personnalité importante, une personnalité digne d'une telle persécution. Le déclenchement du délire de grandeur peut alors être attribué à un processus que nous appelons »rationalisation«, selon l'excellent terme de E. Jones. Mais nous tenons pour absolument non-psychologique le fait d'attribuer de si fortes conséquences affectives à une rationalisation, et c'est pourquoi nous voulons séparer nettement notre point de vue de celui des manuels en question. Nous ne prétendons pas pour le moment connaître la source du délire de grandeur.

Si nous revenons donc au cas Schreber, il nous faut convenir que mettre en lumière la transformation de son délire, offre d'extraordinaires difficultés. Par quelles voies et par quels moyens s'effectue l'ascension de Flechsig à Dieu? D'où tire-t-il le délire de grandeur qui rend possible de façon si heureuse une réconciliation avec la persécution, ou pour l'exprimer de façon analytique, qui permet l'acceptation du fantasme de désir

1. »Ce n'est qu'au titre d'une possibilité à prendre en compte que je mentionne une éviration qui pourrait cependant encore avoir lieu, ayant pour effet que sorte de mon sein une nouvelle lignée par fécondation divine« écrit-il vers la fin de son livre (p. 290<sup>c</sup>).

Annahme der zu verdrängenden Wunschphantasie gestattet? Die Denkwürdigkeiten geben uns hier zunächst einen Anhaltspunkt, indem sie uns zeigen, daß für den Kranken »Flehsig« und »Gott« in einer Reihe liegen. Eine Phantasie läßt ihn ein Gespräch Flechsigs mit seiner Frau belauschen, in dem dieser sich als »Gott Flehsig« vorstellt und darob von ihr für verrückt gehalten wird (S. 82), ferner aber werden wir auf folgenden Zug der Schreberschen Wahnbildung aufmerksam. Wie der Verfolger sich, wenn wir das Ganze des Wahnes überblicken, in Flehsig und Gott zerlegt, so spaltet sich Flehsig selbst später in zwei Persönlichkeiten, in den »oberen« und den »mittleren« Flehsig und Gott in den »niederen« und den »oberen« Gott. Bei Flehsig geht die Zerlegung in späten Stadien der Krankheit noch weiter (S. 193). Eine solche Zerlegung ist für die Paranoia recht charakteristisch. Die Paranoia zerlegt sowie die Hysterie verdichtet. Oder vielmehr die Paranoia bringt die in der unbewußten Phantasie vorgenommenen Verdichtungen und Identifizierungen wieder zur Auflösung. Daß diese Zerlegung bei Schreber mehrmals wiederholt wird, ist nach C. G. Jung<sup>1</sup> Ausdruck der Bedeutsamkeit der betreffenden Person. Alle diese Spaltungen Flechsigs und Gottes in mehrere Personen bedeuten also das nämliche wie die Zerteilung des Verfolgers in Flehsig und Gott. Es sind Doublierungen desselben bedeutsamen Verhältnisses, wie sie O. Rank in den Mythenbildungen erkannt hat<sup>2</sup>. Für die Deutung all dieser Einzelzüge erübrigt uns aber der Hinweis auf die Zerlegung des Verfolgers in Flehsig und Gott und die Auffassung dieser Zerlegung als paranoide Reaktion auf eine vorhanden gewesene Identifizierung der beiden oder ihre Zugehörigkeit zur nämlichen Reihe. Wenn der Verfolger Flehsig einstmals eine geliebte Person war, so ist Gott auch nur die

à refouler ? Les *Mémoires* nous donnent ici un point d'appui, en nous montrant que, pour le malade, « Flehsig » et « Dieu » se situent dans une série. Dans un de ses fantasmes, il écoute une conversation de Flehsig avec sa femme, où ce dernier se présente comme « Dieu-Flehsig », et du coup est considéré par elle comme fou (p. 82) ; mais il nous faut être attentif après aux traits suivants de la formation du délire de Schreber. Si nous envisageons l'ensemble du délire, de la même manière que le persécuteur se décompose en Flehsig et en Dieu, Flehsig lui-même se divise ultérieurement en deux personnalités, le Flehsig « supérieur » et le Flehsig du « milieu », ainsi que Dieu se divise en Dieu « inférieur » et Dieu « supérieur ». Dans les stades ultérieurs de la maladie, cette décomposition, pour Flehsig, va plus loin encore (p. 193). Une telle décomposition est tout à fait caractéristique de la paranoïa. La paranoïa décompose comme l'hystérie condense. Ou plutôt la paranoïa désagrège les identifications et les condensations produites dans le fantasme inconscient. Le fait que cette décomposition soit répétée plusieurs fois chez Schreber est, selon C. G. Jung<sup>1</sup>, l'expression de l'importance de la personne en question. Toutes ces divisions de Flehsig et de Dieu en plusieurs personnes veulent donc dire la même chose que le partage du persécuteur en Flehsig et en Dieu. Ce sont des redoublements du même rapport significatif, comme O. Rank a pu le reconnaître dans les formations de mythes<sup>2</sup>. Mais, pour l'interprétation de chacun de ces traits, nous sommes de plus renvoyés à la décomposition du persécuteur en Flehsig et en Dieu, et à la conception de cette décomposition comme étant une réaction paranoïde à une identification auparavant établie entre les deux, ou à l'appartenance des deux à la même série. Si autrefois, le persécuteur Flehsig était une personne aimée, alors Dieu, lui aussi, n'est que le retour d'une

1. C. G. Jung, »Ein Beitrag zur Psychologie des Gerüchtes«, *Zentralblatt für Psychoanalyse* Nr. 3, 1910. Es ist wahrscheinlich richtig, wenn Jung fortfährt, daß diese Zerlegung, der allgemeinen Tendenz der Schizophrenie entsprechend, eine analytisch depotenzierende ist, welche das Zustandekommen zu starker Eindrücke verhindern soll. Die Rede einer seiner Patientinnen: »Ah, sind Sie auch ein Dr. J., heute morgen war schon einer bei mir, der sich für Dr. J. ausgab.« ist aber zu übersetzen durch ein Geständnis: Jetzt erinnern Sie mich wieder an einen anderen aus der Reihe meiner Übertragungen als bei Ihrem vorigen Besuch.

2. O. Rank, »Der Mythos von der Geburt des Helden«, *Schriften zur angewandten Seelenkunde* Nr. V, 1909.

1. C. G. Jung, »Ein Beitrag zur Psychologie des Gerüchtes« (Contribution à la psychologie de la rumeur), *Zentralblatt für Psychoanalyse* n° 3, 1910. Jung a vraisemblablement raison lorsqu'il avance que cette décomposition, correspondant à la tendance générale de la schizophrénie, est une tendance à enlever de la puissance en décomposant analytiquement, ce qui devrait empêcher la production d'impressions trop fortes. Mais le propos d'une de ses patientes : « Ah ! Êtes-vous aussi un Dr. Jung ? Ce matin, il y en a déjà un qui est venu me voir qui se faisait passer pour le Dr. Jung », doit être traduit comme un aveu : vous me rappelez en ce moment un autre de la série de mes transferts, celui en question lors de votre précédente visite.

2. O. Rank, »Der Mythos von der Geburt des Helden« (Le mythe de la naissance du héros). *Schriften zur angewandten Seelenkunde*, n° V, 1909.

Wiederkehr einer anderen ähnlich geliebten, aber wahrscheinlich bedeutsameren.

Setzen wir diesen berechtigt scheinenden Gedankengang fort, so müssen wir uns sagen, diese andere Person kann niemand anderer als der Vater sein, womit ja Flechsig um so deutlicher in die Rolle des (hoffentlich älteren)<sup>1</sup> Bruders gedrängt wird. Die Wurzel jener femininen Phantasie, die so viel Widerstreben beim Kranken entfesselte, wäre also die zu erotischer Verstärkung gelangte Sehnsucht nach Vater und Bruder gewesen, von denen die letztere durch Übertragung auf den Arzt Flechsig übergang, während mit ihrer Zurückführung auf die erstere ein Ausgleich des Kampfes erzielt wurde.

Soll uns die Einführung des Vaters in den Schreberschen<sup>a</sup> Wahn gerechtfertigt erscheinen, so muß sie unserem Verständnis Nutzen bringen, uns noch unbegreifliche Einzelheiten des Wahnes aufklären helfen. Wir erinnern uns ja, welche sonderbaren Züge wir an dem Schreberschen Gott und an Schrebers Verhältnis zu seinem Gott fanden. Es war die merkwürdigste Vermengung von blasphemischer Kritik und rebellischer Auflehnung mit verehrungsvoller Ergebenheit. Gott, der dem verführenden Einfluß Flechsigs unterlag, war nicht fähig, etwas aus der Erfahrung zu lernen, kannte den lebenden Menschen nicht, weil er nur mit Leichen umzugehen verstand, und äußerte seine Macht in einer Reihe von Wundern, die auffällig genug, dabei aber insipid und läppisch waren.

Nun war der Vater des Senatspräsidenten Dr. Schreber kein unbedeutender Mensch gewesen. Es war der Dr. Daniel Gottlieb Moritz Schreber, dessen Andenken heute noch von den besonders in Sachsen zahlreichen Schreber-Vereinen festgehalten wird, ein – Arzt, dessen Bemühungen um die harmonische Ausbildung der Jugend, um das Zusammenwirken von Familien- und Schülererziehung, um die Verwendung der Körperpflege und Körperarbeit zur Hebung der Gesundheit nachhaltige Wirkung auf die Zeitgenossen geübt haben<sup>2</sup>. Von

autre, aimée de façon analogue, mais vraisemblablement plus importante.

Si nous poursuivons le cours de notre pensée, ce que nous semblons être en droit de faire, nous devons nous dire que cette autre personne ne peut être nulle autre que le père, en conséquence de quoi Flechsig, donc, est poussé encore plus nettement vers le rôle du frère (aîné ; espérons-le<sup>1</sup>). La racine de ce fantasme féminin qui déchaîna tant d'opposition chez le malade, serait alors le désir ardent envers le père et le frère, ayant subi un renforcement érotique ; celui pour le frère se transmet au médecin Flechsig par le transfert ; le combat trouva à se résoudre dès que le désir fut ramené sur le premier.

Pour que l'introduction du père dans le délire de Schreber<sup>a</sup> nous apparaisse justifiée, il faut que notre compréhension en tire profit et que cela nous aide à élucider des détails encore insaisissables du délire. Nous nous rappelons en effet quels traits étranges nous avons trouvés au Dieu de Schreber et au rapport de Schreber à son Dieu. C'était le plus curieux mélange de critique blasphématoire et de soulèvement rebelle avec un dévouement plein de vénération. Dieu, qui succomba à l'influence séductrice de Flechsig, n'était pas capable d'apprendre quelque chose par l'expérience, ne connaissait pas les êtres humains vivants parce qu'il ne savait s'y prendre qu'avec les cadavres, et manifestait sa puissance par une série de miracles qui, bien qu'assez frappants, étaient cependant insipides et ineptes.

Or, le père du président de chambre Dr Schreber n'avait pas été un homme insignifiant. C'était le Dr Daniel Gottlieb Moritz Schreber, dont la mémoire, aujourd'hui encore, reste attachée aux nombreuses Associations Schreber, particulièrement en Saxe – un médecin dont les efforts pour la formation harmonieuse de la jeunesse, l'action combinée de l'éducation familiale et scolaire, l'utilisation des soins du corps et du travail du corps aux fins d'augmenter le niveau de santé, ont exercé une action durable sur ses contemporains<sup>2</sup>. Les

1. Es ist hierüber aus den Denkwürdigkeiten kein Aufschluß zu gewinnen.

2. Ich verdanke der gütigen Zusendung meines Kollegen Dr. Stegmann in Dresden die Einsicht in eine Nummer einer Zeitschrift, die sich »Der Freund der Schreber-Vereine« betitelt. Es sind in ihr (II. Jahrgang, Heft X) zur einhundertjährigen Wiederkehr des Geburtstages Dr. Schrebers biographische Daten über das Leben des gefeierten Mannes gegeben. Dr. Schreber sen. wurde 1808 geboren und starb 1861, nur 53 Jahre alt. Ich weiß aus der früher erwähnten Quelle, daß unser Patient damals 19 Jahre alt war.

<sup>a</sup> L'usage inhabituellement fréquent, chez Freud, du génitif saxon, est probablement un effet du manuscrit de Schreber où cette tournure amène une véritable pullulation de la syllabe *sche*.

1. On ne peut obtenir aucun éclaircissement à ce sujet dans les *Mémoires*.  
2. Je remercie le discernement qu'a montré mon collègue, le Dr Stegmann de Dresde, dans l'aimable envoi d'un numéro d'une revue qui s'intitule : *Der Freund der Schreber-Vereine* (*L'ami des Associations Schreber*). Dans ce numéro (2<sup>e</sup> année, fasc. 10) publié à l'occasion du centenaire de la naissance du Dr Schreber, se trouvent des données biographiques sur la vie de l'homme commémoré. Dr Schreber senior naquit en 1808 et mourut en 1861, âgé seulement de 53 ans. Je sais, par la source précédemment mentionnée, que notre patient avait alors 19 ans.

seinem Ruf als Begründer der Heilgymnastik in Deutschland zeugen noch die zahlreichen Auflagen, in denen seine »Ärztliche Zimmergymnastik« in unseren Kreisen verbreitet ist.

Ein solcher Vater war gewiß nicht ungeeignet dazu, in der zärtlichen Erinnerung des Sohnes, dem er so früh durch den Tod entzogen wurde, zum Gotte verklärt zu werden. Für unser Gefühl besteht zwar eine unausfüllbare Kluft zwischen der Persönlichkeit Gottes und der irgend eines, auch des hervorragendsten Menschen. Aber wir müssen daran denken, daß dies nicht immer so war. Den alten Völkern standen ihre Götter menschlich näher. Bei den Römern wurde der verstorbene Imperator regelrecht deifiziert. Der nüchterne und tüchtige Vespasianus sagte bei seinem ersten Krankheitsanfall: Weh mir, ich glaube, ich werde ein Gott<sup>1</sup>.

Die infantile Einstellung des Knaben zu seinem Vater ist uns genau bekannt; sie enthält die nämliche Vereinigung von verehrungsvoller Unterwerfung und rebellischer Auflehnung, die wir im Verhältnisse Schrebers zu seinem Gott gefunden haben, sie ist das unverkennbare, getreulich kopierte Vorbild dieses letzteren. Daß aber der Vater Schrebers ein Arzt und zwar ein hochangesehener und gewiß von seinen Patienten verehrter Arzt war, erklärt uns die auffälligsten Charakterzüge, die Schreber an seinem Gotte kritisch hervorhebt. Kann es einen stärkeren Ausdruck des Hohnes auf einen solchen Arzt geben, als wenn man von ihm behauptet, daß er vom lebenden Menschen nichts versteht und nur mit Leichen umzugehen weiß? Es gehört gewiß zum Wesen Gottes, daß er Wunder tut, aber auch ein Arzt tut Wunder, wie ihm seine enthusiastischen Klienten nachsagen, er vollbringt wunderbare Heilungen. Wenn dann gerade diese Wunder, zu denen die Hypochondrie des Kranken das Material geliefert hat, so unglaublich, absurd und teilweise läppisch ausfallen, so werden wir an die Behauptung der »Traumdeutung« gemahnt, daß die Absurdität im Traume Spott und Hohn ausdrücke<sup>2</sup>. Sie dient also denselben Darstellungszwecken bei der Paranoia. Für andere Vorwürfe, z. B. den, daß Gott aus Erfahrung nichts lerne, liegt die Auffassung nahe, daß wir es mit dem Mechanismus der

nombreuses éditions de sa « Gymnastique médicale de chambre » qui s'est répandue dans notre cercle, témoignent encore de son renom en tant que fondateur de la gymnastique thérapeutique en Allemagne.

Dans le tendre souvenir de son fils auquel il fut si tôt ravi par la mort, un tel père n'était certes pas impropre à être transfiguré en Dieu. A mon sens, il existe à vrai dire un abîme impossible à combler entre la personnalité de Dieu et celle de n'importe quel être humain, même le plus éminent. Mais nous devons penser au fait que ce ne fut pas toujours le cas. Pour les peuples anciens, les dieux étaient humainement plus proches. Chez les Romains, l'empereur défunt était normalement déifié. Vespasien, homme réaliste et solide, dit lors de la première attaque de sa maladie : « Malheur à moi, je crois que je deviens un Dieu<sup>1</sup> ! »

Nous connaissons de façon précise, l'attitude infantile du garçon envers son père ; elle contient le même mélange de soumission pleine de vénération et de soulèvement rebelle que nous avons trouvé dans le rapport de Schreber à son Dieu, et elle en est le modèle évident, fidèlement copié. Mais le fait que le père de Schreber ait été un médecin et qui plus est, un médecin fort considéré et assurément vénéré par ses patients, nous explique les traits de caractère les plus marquants que Schreber fait ressortir sous un jour critique dans son Dieu. Peut-on donner expression plus forte de la dérision qu'en affirmant à son propos qu'il ne comprend rien aux êtres humains vivants et qu'il ne sait s'y prendre qu'avec des cadavres ? Il appartient à coup sûr à la nature de Dieu de faire des miracles, mais un médecin aussi fait des miracles ; comme ses clients enthousiastes le proclament, il accomplit des guérisons miraculeuses. Et lorsque, justement, ces miracles auxquels l'hypochondrie du malade a fourni le matériel, s'avèrent incroyables, absurdes et en partie ineptes, nous nous trouvons ramenés à cette affirmation de *L'interprétation des rêves* que l'absurdité dans le rêve exprime moquerie et dérision<sup>2</sup>. Elle sert donc les mêmes buts de présentation dans la paranoïa. En ce qui concerne d'autres reproches, par exemple celui que Dieu n'apprendrait rien de l'expérience, il est facile de

1. Suetonius Kaiserbiographien, Kap. 23. Diese Vergottung nahm mit C. Julius Caesar ihren Anfang. Augustus nannte sich in seinen Inschriften »Divi filius«.

2. Traumdeutung, 2. Auflage, S. 267.

1. *Vie des Césars* de Suétone, chap. 23. Cette déification commença avec C. Julius César. Auguste, dans ses épigraphes, se nommait *Divi filius*.

2. Traumdeutung, 2<sup>e</sup> édition, p. 267.

infantilen »Retourkutsche« zu tun haben<sup>1</sup>, der einen empfangenen Vorwurf unverändert<sup>a</sup> auf den Absender zurückwendet, ähnlich wie die S. 23 erwähnten Stimmen vermuten lassen, daß die gegen Flechsig erhobene Anschuldigung des »Seelenmordes« ursprünglich eine Selbstanklage war<sup>2</sup>.

Durch diese Brauchbarkeit des väterlichen Berufes zur Aufklärung, der besonderen Eigenschaften des Schreibers Gottes kühn gemacht, können wir es nun wagen, die merkwürdige Gliederung des göttlichen Wesens durch eine Deutung zu erläutern. Die Gotteswelt besteht bekanntlich aus den »Vorderen Gottesreichen«, die auch »Verhöfe des Himmels« genannt werden und die abgeschiedenen Menschenseelen enthalten, und aus dem »niederen« und »oberen« Gott, die zusammen »hintere Gottesreiche« heißen (S. 19). Wenn wir auch darauf gefaßt sind, eine hier vorliegende Verdichtung nicht auflösen zu können, so wollen wir doch den früher gewonnenen Fingerzeig, daß die »gewunderten«, als Mädchen entlarvten Vögel von den Vorhöfen des Himmels abgeleitet werden, dazu verwenden, um die *vorderen* Gottesreiche und *Vorhöfe* des Himmels als Symbolik für die Weiblichkeit, die *hinteren* Gottesreiche als eine solche für die Männlichkeit in Anspruch zu nehmen. Würde man sicher, daß der verstorbene Bruder Schrebers ein älterer war, so dürfte man die Zerlegung Gottes in den niederen und oberen Gott als den Ausdruck der Erinnerung ansehen, daß nach dem frühen Tode des Vaters der ältere Bruder die Stellung des Vaters übernahm<sup>b</sup>.

Endlich will ich in diesem Zusammenhange der Sonne gedenken, die ja durch ihre »Strahlen« zu so großer Bedeutung für den Ausdruck des Wahnes geworden ist. Schreber hat zur Sonne ein ganz besonderes Verhältnis. Sie spricht mit ihm in menschlichen Worten und gibt sich ihm damit als belebtes Wesen oder als Organ eines noch hinter ihr stehenden höheren Wesens zu erkennen (S. 9). Aus einem ärztlichen Gutachten erfahren wir, daß er sie »geradezu brüllend mit Droh- und Schimpfworten anschreit« (S. 382)<sup>3</sup>, daß er ihr zuruft,

1. Einer solchen Revanche sieht es außerordentlich ähnlich, wenn der Kranke sich eines Tages den Satz aufzeichnet: »Jeder Versuch einer erzieherischen Wirkung nach außen muß als aussichtslos aufgegeben werden« (S. 188). Der Unerziehbare ist Gott.

2. »Während man jetzt schon seit längerer Zeit in beabsichtigter Umkehr des Verhältnisses mich selbst als denjenigen, der Seelenmord getrieben habe, "darstellen" will,« usw.

3. »Die Sonne ist eine Hure« (S. 384).

<sup>a</sup> Ceci est textuellement repris du cas Dora, G.W., v, p. 194.

<sup>b</sup> Schreber avait 19 ans à la mort de son père, et Gustav effectivement était son aîné.

concevoir que nous avons à faire au mécanisme de la réplique infantile<sup>1</sup> qui retourne tel quel<sup>a</sup> à l'envoyeur le reproche reçu, tout comme les voix mentionnées p. 23 laissent supposer qu'incriminer Flechsig de « meurtre d'âme » était originairement une accusation de soi-même<sup>2</sup>.

Rendu audacieux par le parti qu'on peut tirer de la profession du père dans l'élucidation des propriétés particulières du Dieu de Schreber, nous pouvons maintenant nous risquer à interpréter la remarquable division en série de l'Être divin. Le monde de Dieu, comme on le sait, se compose des « empires divins antérieurs », qui sont également appelés « vestibules du ciel », et qui contiennent les âmes trépassées des êtres humains, et du Dieu « inférieur » et du Dieu « supérieur », qui, rassemblés, portent le nom de « empires postérieurs de Dieu » (p. 19). Tout en sachant que nous ne pouvons pas résoudre cette condensation, nous voulons cependant utiliser l'indication acquise précédemment, à savoir que les oiseaux « miraculés », démasqués comme étant des jeunes filles, sont dérivés des vestibules du ciel, pour considérer les empires *antérieurs* de Dieu et les *vestibules* du ciel comme une symbolique de la féminité, et les empires *postérieurs*, comme celle de la masculinité. Si l'on savait de façon certaine que le frère mort de Schreber était son aîné, on serait alors en droit d'envisager la décomposition de Dieu, en inférieur et supérieur, comme l'expression du souvenir qu'après la mort prématurée du père, le frère aîné a assumé la position de celui-ci<sup>b</sup>.

Enfin, je veux évoquer dans ce contexte le *soleil* qui, par ses « rayons », a pris une si grande importance dans l'expression du délire. Schreber a un rapport tout à fait particulier au soleil. Celui-ci lui parle avec des mots humains, et se fait ainsi reconnaître de lui comme un être animé ou comme un organe d'un être supérieur se trouvant au-delà (p. 9). Nous apprenons d'une expertise médicale qu'il « vocifère contre lui en hurlant des mots de menace et d'insulte » (p. 382)<sup>3</sup>, qu'il lui crie qu'il devrait se

1. Une telle revanche ressemble extraordinairement à celle contenue dans la phrase que le malade note par écrit : « Toute tentative d'exercer de l'extérieur une action éducative doit être abandonnée comme vouée à l'échec » (p. 188). Celui qui est inéducable, c'est Dieu.

2. « [...] tandis que maintenant, depuis quelque temps déjà, on veut me "faire passer" à mes yeux, en retournant intentionnellement ce rapport, pour celui qui a commis ce meurtre d'âme, etc. [...] ».

3. « Le soleil est une putain » (p. 384)

sie müsse sich vor ihm verkriechen. Er teilt selbst mit, daß die Sonne vor ihm erbleicht<sup>1</sup>. Der Anteil, den sie an seinem Schicksale hat, gibt sich dadurch kund, daß sie wichtige Veränderungen ihres Aussehens zeigt, sobald bei ihm Änderungen im Gange sind, z. B. in den ersten Wochen seines Aufenthaltes auf dem Sonnenstein (S. 135). Die Deutung dieses Sonnenmythus macht uns Schreber leicht. Er identifiziert die Sonne geradezu mit Gott, bald mit dem niederen Gott (Ariman)<sup>2</sup>, bald mit dem oberen (S. 137). »An dem darauffolgenden Tage .... sah ich den oberen Gott (Ormuzd) diesmal nicht mit meinem geistigen Auge, sondern mit meinem leiblichen Auge. Es war die Sonne, aber nicht die Sonne in ihrer gewöhnlichen, allen Menschen bekannten Erscheinung, sondern usw.« Es ist also nur folgerichtig, wenn er sie nicht anders als Gott selbst behandelt.

Ich bin für die Eintönigkeit der psychoanalytischen Lösungen nicht verantwortlich, wenn ich geltend mache, daß die Sonne nichts anderes ist als wiederum ein sublimiertes Symbol des Vaters. Die Symbolik setzt sich hier über das grammatikalische Geschlecht hinaus; wenigstens im Deutschen, denn in den meisten anderen Sprachen ist die Sonne ein Maskulinum. Ihr Widerpart in dieser Spiegelung des Elternpaares ist die allgemein so bezeichnete »Mutter Erde«. In der psychoanalytischen Auflösung pathogener Phantasien bei Neurotikern findet man oft genug die Bestätigung für diesen Satz. Auf die Beziehung zu kosmischen Mythen will ich nur mit diesem einen Wort verweisen. Einer meiner Patienten, der seinen Vater früh verloren hatte und ihn in allen Großen und Erhabenen der Natur wiederzufinden suchte, machte es mir wahrscheinlich, daß der Hymnus Nietzsches »Vor Sonnenaufgang« der gleichen Sehnsucht Ausdruck gebe<sup>3</sup>. Ein anderer<sup>a</sup>, der in seiner Neurose nach dem Tode des Vaters den ersten Angst- und Schwin-

1. (S. 139, Anmerkung): »Übrigens gewährt mir auch jetzt noch die Sonne zum Teil ein anderes Bild, als ich in den Zeiten vor meiner Krankheit von ihr hatte. Ihre Strahlen erbleichen vor mir, wenn ich gegen dieselbe gewendet laut spreche. Ich kann ruhig in die Sonne sehen und werde davon nur in sehr bescheidenem Maße geblendet, während in gesunden Tagen bei mir, wie wohl bei anderen Menschen, ein minutenlanges Hineinsehen in die Sonne gar nicht möglich gewesen wäre.«

2. (S. 88): »Dieser wird jetzt (seit Juli 1894) von den zu mir redenden Stimmen mit der Sonne geradezu identifiziert.«

3. Also sprach Zarathustra. Dritter Teil. – Auch Nietzsche hatte seinen Vater nur als Kind gekannt.

<sup>a</sup> Freud cite ce cas à la séance du 16 mars 1910 de la Société psychanalytique de Vienne.

cacher devant lui. Il dit lui-même que le soleil pâlit devant lui<sup>1</sup>. La part que le soleil prend à son destin se révèle dans le fait qu'il présente des modifications importantes dans son aspect dès que des changements ont lieu chez Schreber, par exemple dans les premières semaines de son séjour au Sonnenstein (p. 135). Schreber nous facilite l'interprétation de ce mythe du soleil. Il identifie le soleil directement à Dieu, tantôt au Dieu inférieur (Ariman<sup>2</sup>), tantôt au Dieu supérieur (p. 137). « Le jour suivant [...] je vis le Dieu supérieur (Ormuzd), cette fois non pas avec les yeux de l'esprit, mais avec les yeux de mon corps. C'était le soleil, non pas le soleil dans son aspect habituel que tous les êtres humains connaissent, mais, etc. » Il n'y a donc là que logique à ce qu'il ne le traite pas autrement que Dieu lui-même.

Je ne suis pas responsable de la monotonie des solutions psychanalytiques en faisant valoir que le soleil n'est à nouveau rien d'autre qu'un symbole sublimé du père. La symbolique se moque ici du genre grammatical; du moins en allemand, car dans la majorité des autres langues le soleil est masculin. Son partenaire, dans ce qui est le reflet du couple parental, est généralement désigné par la « terre-mère ». Dans la résolution psychanalytique des fantasmes pathogènes chez les névrosés, on trouve assez souvent la confirmation de cette proposition. Je renverrai à cette relation avec les mythes cosmiques par ces quelques mots. Un de mes patients, qui avait très tôt perdu son père et cherchait à le retrouver à travers tout ce qui est grand et sublime dans la nature, m'amena à trouver vraisemblable que l'hymne de Nietzsche « Avant le lever du soleil » soit une expression de ce même ardent désir<sup>3</sup>. Un autre<sup>a</sup>, qui eut son premier accès d'angoisse et de vertige après la mort de son père alors qu'il travaillait le jardin avec une bêche, en plein soleil, interpréta de lui-même le fait qu'il avait éprouvé de l'angoisse parce que son père le regardait en train de travailler la mère avec un instrument tran-

1. P. 139, note : « D'ailleurs, aujourd'hui encore, le soleil s'offre à moi en partie sous un aspect autre que celui que j'avais de lui à l'époque d'avant ma maladie. Ses rayons pâlisent devant moi lorsque, tourné vers lui, je parle à voix haute. Je peux regarder tranquillement le soleil en face et n'en suis aveuglé que dans une très faible mesure, alors qu'à l'époque où j'étais en bonne santé, il ne m'aurait pas été possible, de même que les autres êtres humains, de fixer le soleil durant une minute. »

2. P. 88 : « [...] celui-ci est maintenant (depuis juillet 1894) directement identifié au soleil par les voix qui me parlent. »

3. Ainsi parlait Zarathoustra, III<sup>e</sup> partie. – Nietzsche aussi n'a connu son père que tout jeune enfant.

delanfall bekam, als ihn die Sonne während der Gartenarbeit mit dem Spaten beschien, vertrat selbständig die Deutung, er habe sich geängstigt, weil ihm der Vater zugeschaut, wie er mit einem scharfen Instrument die Mutter bearbeitete. Als ich nüchternen Einspruch wagte, machte er seine Auffassung durch die Mitteilung plausibler, er habe den Vater schon bei Lebzeiten mit der Sonne verglichen, allerdings damals in parodierender Absicht. So oft er gefragt worden sei, wohin sein Vater in diesem Sommer gehe, habe er die Antwort mit den tönenden Worten des »Prologs im Himmel« gegeben:

»Und seine vorgeschriebene Reise,  
Vollendet er mit Donnergang«.

Der Vater pflegte jedes Jahr auf ärztlichen Rat den Kurort Marienbad zu besuchen. Bei diesem Kranken hatte sich die infantile Einstellung gegen den Vater zweizeitig durchgesetzt. Solange der Vater lebte, volle Auflehnung und offenes Zerwürfnis; unmittelbar nach seinem Tode eine Neurose, die sich auf sklavische Unterwerfung und nachträglichen Gehorsam gegen den Vater gründete.

Wir befinden uns also auch im Falle Schreber auf dem wohlvertrauten Boden des Vaterkomplexes<sup>1</sup>. Wenn sich dem Kranken der Kampf mit Flechsig als ein Konflikt mit Gott enthüllt, so müssen wir diesen in einen infantilen Konflikt mit dem geliebten Vater übersetzen, dessen uns unbekannte Einzelheiten den Inhalt des Wahnes bestimmt haben. Es fehlt nichts von dem Material, das sonst durch die Analyse in solchen Fällen aufgedeckt wird, alles ist durch irgendwelche Andeutungen vertreten. Der Vater erscheint in diesen Kindererlebnissen als der Störer der vom Kinde gesuchten, meist autoerotischen Befriedigung, die in der Phantasie später oft durch eine minder ruhmlose ersetzt wird<sup>2</sup>. Im Ausgang des Schreberschen Wahnes feiert die infantile Sexualstrebung einen großartigen Triumph; die Wollust wird gottesfürchtig<sup>3</sup>, Gott selbst (der Vater) läßt nicht ab, sie von dem Kranken zu fordern. Die gefürchtetste Drohung des Vaters, die der Kastration, hat der zuerst bekämpften und dann akzeptierten Wunschphantasie der Verwandlung in ein Weib geradezu den Stoff

chant. Alors que je risquais une contradiction prosaïque, il rendit sa conception plus plausible en me disant qu'il avait comparé son père au soleil déjà de son vivant, à l'époque, certes, aux fins de le parodier. Chaque fois qu'on lui demandait où son père irait cet été, il répondait avec les mots sonores du « Prologue dans le ciel » :

« Et dans un sillage de tonnerre  
Il accomplit son voyage prescrit »

Chaque année, sur l'avis du médecin, le père avait l'habitude d'aller à la station thermale de Marienbad. L'attitude infantile envers le père s'était imposée en deux temps chez ce malade. Tant que le père était vivant, rébellion totale et discorde ouverte ; immédiatement après sa mort, une névrose qui se fonda sur une soumission d'esclave et une obéissance après-coup à l'endroit du père.

Nous nous trouvons donc également, dans le cas Schreber, sur le terrain familial du complexe du père<sup>1</sup>. Si le combat avec Flechsig se révèle au malade comme un conflit avec Dieu, il nous faut alors traduire ce conflit en un conflit infantile avec le père aimé dont les détails, inconnus de nous, ont déterminé le contenu du délire. Rien ne manque du matériel qui d'ordinaire est découvert par l'analyse dans de tels cas, tout est représenté par une allusion ou une autre. Dans ces événements de l'enfance, le père apparaît comme le trouble-fête de la satisfaction généralement autoérotique, recherchée par l'enfant, laquelle plus tard, est souvent remplacée dans le fantasme par une satisfaction moins glorieuse<sup>2</sup>. A l'issue du délire de Schreber, la tendance sexuelle infantile célèbre un grand triomphe ; la volupté devient chose pieuse<sup>3</sup>, Dieu lui-même (le père) ne cesse pas de l'exiger du malade. La menace du père la plus redoutée, celle de la castration, a directement fourni le tissu du fantasme de désir, tout d'abord combattu et puis accepté, de la métamorphose en une

1. Wie auch die »feminine Wunschphantasie« Schrebers nur eine der typischen Gestaltungen des infantilen Kernkomplexes ist.

2. Vgl. die Bemerkungen zur Analyse des »Rattenmannes«. Dieses *Jahrbuch* I., 1909, S. 393.

<sup>3</sup> Littéralement, emplie de la crainte de Dieu.

1. De même, « le fantasme de désir féminin » de Schreber n'est qu'une des configurations typiques de ce complexe infantile fondamental.

2. Cf. les remarques dans l'analyse de « L'homme aux rats ». Dans ce même *Jahrbuch* I., 1909, p. 393.

geliehen. Der Hinweis auf eine Verschuldung, die durch die Ersatzbildung »Seelenmord« gedeckt wird, ist überdeutlich. Der Oberwärter wird mit jenem Hausgenossen v. W. identisch gefunden, der ihn nach Angabe der Stimmen fälschlich der Onanie beschuldigt hat (S. 108). Die Stimmen sagen, gleichsam in der Begründung der Kastrationsdrohung (S. 127): »Sie sollen nämlich als wollüstigen Ausschweifungen ergeben dargestellt<sup>a</sup> werden«<sup>1</sup>. Endlich ist der Denkwang (S. 47), dem sich der Kranke unterwirft, weil er annimmt, Gott werde glauben, er sei blödsinnig geworden und sich von ihm zurückziehen, wenn er einen Moment zu denken aussetze, die uns auch anderswoher bekannte Reaktion gegen die Drohung oder Befürchtung, man werde durch sexuelle Betätigung, speziell durch Onanie, den Verstand verlieren<sup>2</sup>. Bei der Unsumme hypochondrischer Wahnideen<sup>3</sup>, die der Kranke entwickelt, ist vielleicht kein großer Wert darauf zu legen, daß sich einige derselben mit den hypochondrischen Befürchtungen der Onanisten wörtlich berühren<sup>4</sup>.

Wer in der Deutung dreister wäre als ich oder durch Beziehungen zur Familie Schrebers mehr von Personen, Milieu und kleinen Vorfällen wußte, dem müßte es ein leichtes sein, ungezählte Einzelheiten des Schreberschen Wahnes auf ihre Quellen zurückzuführen und somit in ihrer Bedeutung zu erkennen, und dies trotz der Zensur, der die »Denkwürdigkeiten« unterlegen sind. Wir müssen uns notgedrungen mit einer so schattenhaften Skizzierung des infantilen

1. Die Systeme des »Darstellens und Aufschreibens«<sup>b</sup> (S. 126) deuten in Verbindung mit den »geprüften Seelen« auf Schülerlebnisse hin.

2. (S. 206): »Daß dies das erstrebte Ziel sei, wurde früher ganz offen in der vom oberen Gott ausgehenden, unzählige Male von mir gehörten Phrase "Wir wollen Ihnen den Verstand zerstören" eingestanden.«

3. Ich will es nicht unterlassen hier zu bemerken, daß ich eine Theorie der Paranoia erst dann für vertrauenswürdig halten werde, wenn es ihr gelungen ist, die fast regelmäßigen hypochondrischen Begleitsymptome in ihren Zusammenhang einzufügen. Es scheint mir, daß der Hypochondrie dieselbe Stellung zur Paranoia zukommt wie der Angstneurose zur Hysterie.

4. (S. 154): »Man versuchte mir daher das Rückenmark auszupumpen, was durch sogenannte "kleine Männer", die man mir in die Füße setzte, geschah. Über diese "kleinen Männer", die mit der bereits in Kap. VI besprochenen Erscheinung einige Verwandtschaft zeigten, werde ich später noch Weiteres mitteilen; in der Regel waren es je zwei, ein "kleiner Flechsig" und ein "kleiner v.W.", deren Stimme ich auch in meinen Füßen vernahm.« – v.W. ist der nämliche, von dem die Onaniebeschuldigung ausging. Die »kleinen Männer« bezeichnet Schreber selbst als eine der merkwürdigsten und in gewisser Beziehung rätselhaftesten Erscheinungen (S. 157). Es scheint, daß sie einer Verdichtung von Kindern und Spermatozoen entsprungen sind.

<sup>a</sup> *Darstellen* est un des mots de la langue fondamentale. Schreber s'en explique p. 127, note 66: « le concept de "*darstellen*", "faire passer pour", à savoir donner à une chose ou à une personne une apparence différente de celle qu'elle a de par sa nature véritable (ce qu'on désigne communément par "falsification") jouait et joue toujours de façon générale un grand rôle dans la conception des âmes. »

<sup>b</sup> Freud semble condenser dans la note, trois des systèmes de Schreber, le « passer pour » *das Darstellen* (p. 227), la prise de note (p. 126), *das Aufschreiben*, tout ce que fait Schreber est pris en notes, et le système du « dessiner » *das Zeichnen*, (p. 233), se représenter visuellement, « dessiner un derrière de femme à mon corps ».

femme. Le renvoi à une faute, recouverte par la formation de substitut du « meurtre d'âmes », est transparent. L'infirmier en chef s'avère identique au colocataire v.W. qui habitait la même maison et qui, aux dires des voix, l'a accusé à tort d'onanisme (p. 108). Les voix disent, comme pour fonder la menace de castration (p. 127): « C'est-à-dire que vous devez *passer*<sup>a</sup> pour vous livrer à des débordements voluptueux<sup>1</sup>. » Il y a enfin la contrainte à penser (p. 47) à laquelle le malade se soumet parce qu'il suppose que Dieu croirait qu'il est devenu idiot et se retirerait de lui s'il cessait de penser un moment, réaction, par ailleurs connue, à la menace ou à la crainte de perdre la raison en se livrant à des pratiques sexuelles, spécialement à l'onanisme<sup>2</sup>. Dans la somme énorme des idées délirantes hypochondriaques<sup>3</sup> que le malade développe, il n'y a peut-être pas lieu d'attacher grande valeur au fait que quelques-unes de celles-ci coïncident mot à mot avec les craintes hypochondriaques des onanistes<sup>4</sup>.

A celui qui serait plus hardi que moi dans l'interprétation ou qui, du fait de ses relations avec la famille de Schreber, en saurait plus sur les personnes, le milieu ou les petits événements qui s'y sont produits, il devrait être facile de rapporter d'innombrables détails du délire de Schreber à leurs sources et de reconnaître de ce fait en eux une signification, et cela, malgré la censure à laquelle les *Mémoires* ont été soumis. Nous nous voyons contraint de nous contenter de cette esquisse bien vague du matériel infantile, avec lequel le déclenchement de la maladie paranoïaque a présenté le conflit actuel.

1. Les systèmes du « faire passer pour et de la prise de note<sup>b</sup> » (p. 126), en liaison avec les « âmes examinées », font penser à des expériences d'écolier.

2. P. 206: « Que ce soit le but visé, était garanti antérieurement de façon tout à fait manifeste par la phrase du Dieu supérieur que j'ai entendue d'innombrables fois, "Nous voulons détruire votre raison". »

3. Je ne veux pas laisser passer l'occasion de faire remarquer, que je ne tiendrai une théorie de la paranoïa pour digne de confiance que si elle réussit à y insérer les symptômes hypochondriaques qui accompagnent presque régulièrement cette maladie. Il me semble que l'hypocondrie tient la même place pour la paranoïa que la névrose d'angoisse pour l'hystérie.

4. P. 154: « On tenta donc de me pomper la moelle épinière, ce qui eut lieu par l'intermédiaire des dits "petits hommes", que l'on me mettait dans les pieds. A propos de ces "petits hommes" qui présentaient une certaine parenté avec les manifestations déjà décrites dans le chap. VI, je communiquerai d'autres choses plus tard; en règle générale, il y en avait toujours deux, un "petit Flechsig" et un "petit v.W.", dont je percevais également les voix dans mes pieds. » – v.W. est celui-là même d'où provenait l'accusation d'onanisme. Les « petits hommes », Schreber les indique lui-même comme une des manifestations les plus remarquables et, sous certains aspects, les plus énigmatiques (p. 157). Il semble qu'ils proviennent d'une condensation entre enfants et spermatozoïdes.

Materiales begnügen, in welchem die paranoische Erkrankung den aktuellen Konflikt dargestellt hat.

Zur Begründung jenes um die feminine Wunschphantasie ausgebrochenen Konfliktes darf ich vielleicht noch ein Wort hinzufügen. Wir wissen, daß wir die Aufgabe haben, das Hervortreten einer Wunschphantasie mit einer *Versagung*, einer Entbehrung im realen Leben in Zusammenhang zu bringen. Nun gesteht uns Schreber eine solche Entbehrung ein. Seine sonst als glücklich geschilderte Ehe brachte ihm nicht den Kindersegen, vor allem nicht den Sohn, der ihn für den Verlust von Vater und Bruder getröstet hätte, auf den die unbefriedigte homosexuelle Zärtlichkeit hätte abströmen können<sup>1</sup>. Sein Geschlecht drohte auszusterben und es scheint, daß er stolz genug war auf seine Abstammung und Familie (S. 24). »Die Flechsig und die Schrebers gehörten nämlich beide, wie der Ausdruck lautete, »dem höchsten himmlischen Adel« an. Die Schrebers führten insbesondere den Titel »Markgrafen von Tuscie<sup>a</sup> und Tasmanien<sup>b</sup>«, entsprechend einer Gewohnheit der Seelen, sich, einer Art persönlicher Eitelkeit folgend, mit etwas hochtrabenden irdischen Titeln zu schmücken«<sup>2</sup>. Der große Napoleon ließ sich, wiewohl erst nach schweren inneren Kämpfen, von seiner Josefine scheiden, weil sie die Dynastie nicht fortsetzen konnte<sup>3</sup>; Dr. Schreber mochte die Phantasie gebildet haben, wenn er ein Weib wäre, würde er das Kinderbekommen besser treffen, und fand so den Weg, sich in die feminine Einstellung zum Vater in den ersten Kinderjahren zurück zu versetzen. Der später immer weiter in die Zukunft geschobene Wahn, daß die Welt durch seine Entmannung mit »neuen Menschen aus Schreber-

1. (S. 36): »Nach der Genesung von meiner ersten Krankheit habe ich acht, im ganzen recht glückliche, auch an äußeren Ehren reiche und nur durch die mehrmalige Vereitelung der Hoffnung auf Kindersegen zeitweilig getrübt Jahre mit meiner Frau verlebt.«

2. Im Anschluß an diese Äußerung, die den lebenswürdigen Spott gesunder Tage im Wahne bewahrt hat, verfolgt er die Beziehungen zwischen den Familien Flechsig und Schreber in frühere Jahrhunderte zurück, wie ein Bräutigam der nicht begreifen kann, wie er so lange Jahre ohne Beziehung zur Geliebten leben konnte, ihre Bekanntschaft durchaus schon in früheren Zeiten gemacht haben will.

3. In dieser Hinsicht ist eine Verwahrung des Patienten gegen Angaben des ärztlichen Gutachtens erwähnenswert: (S. 486). »Ich habe niemals mit dem Gedanken einer *Scheidung* gespielt oder Gleichgültigkeit gegen das Fortbestehen des ehelichen Bandes zu erkennen gegeben, wie man nach der Ausdrucksweise des Gutachtens, "ich sei alsbald mit der Andeutung bei der Hand, daß meine Frau sich scheiden lassen könne", annehmen möchte«.

<sup>a</sup> La Tuscie historique, dont la capitale est Florence, a eu très souvent la même célébrité qu'à l'époque biblique Sodome et Gomorre, Ninive, etc. capitales du péché, du conflit, de l'inceste et de l'homosexualité (*Niederland*).

<sup>b</sup> L'île de Tasmanie était une colonie pénitentiaire anglaise, « le bagne de l'Empire » (*Niederland*).

<sup>c</sup> Freud retranscrit le texte de Schreber, envoyé à la cour de Dresde (exposé des faits) en mettant la 1<sup>re</sup> personne, Je, là où Schreber parle de lui à la 3<sup>e</sup> personne. *Er*, etc.

Je devrais peut-être ajouter encore un mot à propos des raisons du conflit qui a éclaté autour de ce fantasme féminin de désir. Nous savons que nous avons pour tâche de mettre en relation l'apparition d'un fantasme de désir avec un *refus*, une privation dans la vie réelle. Or, Schreber nous confesse une telle privation. Son mariage décrit par ailleurs comme heureux ne connut pas la bénédiction d'avoir des enfants, avant tout le fils, qui l'aurait consolé de la perte de son père et de son frère, sur lequel eut pu s'épancher la tendresse homosexuelle insatisfaite<sup>1</sup>. Sa lignée était menacée d'extinction et il semble qu'il était assez fier de ses origines et de sa famille (p. 24). « Il est vrai que les Flechsig et les Schreber appartenaient tous les deux, selon les termes mêmes de l'expression, "à la plus haute noblesse céleste". Les Schreber, en particulier, portaient le titre de "Margraves de Tuscie<sup>a</sup> et de Tasmanie<sup>b</sup>", correspondant à une habitude des âmes, par une sorte de vanité personnelle, de se parer de titres terrestres quelque peu ampoulés<sup>2</sup> ». Le grand Napoléon, bien qu'après un dur combat intérieur, divorça de sa Joséphine parce qu'elle ne pouvait pas prolonger la dynastie<sup>3</sup>; Le Dr Schreber peut très bien avoir formé le fantasme que s'il était une femme, il aurait mieux su s'y prendre pour avoir des enfants, trouvant ainsi la voie pour se remettre dans la position féminine des premières années de l'enfance à l'égard de son père. Son délire ultérieur, poussé toujours plus loin dans l'avenir, à savoir que par son éviration, le monde serait peuplé « d'êtres humains nouveaux provenant de l'esprit de Schreber » (p. 288) était donc également destiné à remédier à son manque d'enfants. Si les

1. (p. 36) : « Après la guérison de ma première maladie, j'ai vécu avec ma femme huit années de grand bonheur à tous égards, comblées en outre d'honneurs, assombrées, seulement, à plusieurs reprises, par l'espoir déçu temporairement d'avoir des enfants. »

2. A propos de cette expression, qui a conservé dans le délire la vivante ironie du temps de la santé, il pourchasse dans les siècles passés, les relations entre les familles Flechsig et Schreber, comme un fiancé qui, ne pouvant pas concevoir comment il a pu vivre tant d'années sans relation avec sa bien-aimée, veut absolument avoir fait sa connaissance dans des temps antérieurs.

3. A cet égard, il y a lieu de mentionner une protestation du patient contre des données de l'expertise médicale : (p. 486) : « Je n'ai jamais joué avec l'idée d'une *séparation*, ni n'ai montré de l'indifférence à l'égard du maintien du lien conjugal, comme on pourrait le supposer d'après la façon dont s'exprime l'expertise : "que j'étais toujours prêt à indiquer à ma femme qu'elle pouvait divorcer". »

schem Geist« (S. 288) bevölkert würde, war also auch zur Abhilfe seiner Kinderlosigkeit bestimmt. Wenn die »kleinen Männer«, die Schreber selbst so rätselhaft findet, Kinder sind, so finden wir es durchaus verständlich, daß sie auf seinem Kopfe in großer Anzahl versammelt stehen (S. 158); es sind ja wirklich die »Kinder seines Geistes«. (Vgl. die Bemerkung über die Darstellung der Abstammung vom Vater und über die Geburt der Athene in der Krankengeschichte des »Rattenmannes«. Dieses Jahrbuch I., S. 410.<sup>a</sup>)

### III. Über den paranoischen Mechanismus.

Wir haben bisher den den Fall Schreber beherrschenden Vaterkomplex und die zentrale Wunschphantasie der Erkrankung behandelt. An alledem ist nichts für die Krankheitsform der Paranoia Charakteristisches, nichts was wir nicht bei anderen Fällen von Neurose finden könnten und auch wirklich gefunden haben. Die Eigenart der Paranoia (oder der paranoiden Demenz) müssen wir in etwas anderes verlegen, in die besondere Erscheinungsform der Symptome, und für diese wird unsere Erwartung nicht die Komplexe, sondern den Mechanismus der Symptombildung oder den der Verdrängung verantwortlich machen. Wir würden sagen, der paranoische Charakter liegt darin, daß zur Abwehr einer homosexuellen Wunschphantasie gerade mit einem Verfolgungswahn von solcher Art reagiert wird.

Um so bedeutungsvoller ist es, wenn wir durch die Erfahrung gemahnt werden, gerade der homosexuellen Wunschphantasie eine innigere, vielleicht eine konstante, Beziehung zur Krankheitsform zuzusprechen. Meiner eigenen Erfahrung hierüber mißtrauend, habe ich in den letzten Jahren mit meinen Freunden C. G. Jung in Zürich und S. Ferenczi in Budapest eine Anzahl von Fällen paranoider Erkrankung aus deren Beobachtung auf diesen einen Punkt hin untersucht. Es waren Männer wie Frauen, deren Krankengeschichten uns als Untersuchungsmaterial vorlagen, verschieden durch Rasse, Beruf und sozialen Rang, und wir sahen mit Überraschung, wie deutlich in all diesen Fällen die Abwehr des homosexuellen Wunsches im Mittelpunkt des Krankheitskonfliktes zu erkennen war, wie sie alle an der Bewältigung ihrer

<sup>a</sup> Intégré dans les notes dans les G.W.

« petits hommes » que Schreber trouve lui-même si énigmatiques, sont des enfants, il devient alors tout à fait compréhensible qu'ils soient rassemblés sur sa tête en si grand nombre (p. 158) ; ils sont bel et bien, effectivement, les « enfants de son esprit ». (Cf. la remarque concernant la présentation de la descendance du père et de la naissance d'Athéna dans l'histoire de malade de « l'homme aux rats ». *Jahrbuch* I, p. 140<sup>a</sup>.)

### III. Du mécanisme paranoïaque.

Nous avons jusqu'ici traité du complexe du père dominant le cas de Schreber, et du fantasme central de désir dans la survenue de la maladie. Il n'y a dans tout cela rien de caractéristique de la forme morbide de la paranoïa, rien que nous ne puissions trouver dans d'autres cas de névroses et que nous n'ayons même effectivement trouvé. Nous devons situer la singularité de la paranoïa (ou de la démence paranoïde) dans quelque chose d'autre, dans la forme spécifique sous laquelle les symptômes se manifestent, et concernant celle-ci, nous supposons que ce n'est pas le complexe, mais le mécanisme de la formation de symptôme ou celui du refoulement, qui va en porter la responsabilité. Nous dirions que le caractère paranoïaque réside dans le fait que la défense contre un fantasme homosexuel de désir a précisément pour réaction un délire de persécution de cette sorte.

Lorsque l'expérience nous y exhorte, il serait d'autant plus important d'attribuer justement au fantasme homosexuel de désir une relation plus intime, peut-être même constante, à la forme morbide. Me méfiant à ce sujet de ma propre expérience, j'ai étudié ces dernières années, avec mes amis C. G. Jung de Zurich et S. Ferenczi de Budapest, un grand nombre de cas d'épisodes paranoïdes à partir de leurs observations de ce seul point. Les hommes comme les femmes dont l'histoire de malade nous fournit le matériel de recherche, étaient différents par la race, la profession et la classe sociale, et nous vîmes avec surprise la netteté avec laquelle, dans tous ces cas, on pouvait reconnaître au centre du conflit de la maladie, la défense contre le désir homosexuel, et à quel point ils avaient tous échoué à dominer

unbewußt verstärkten Homosexualität gescheitert waren<sup>1</sup>. Es entsprach gewiß nicht unserer Erwartung. Gerade bei der Paranoia ist die sexuelle Aetiologie keineswegs evident, dagegen drängen sich soziale Kränkungen und Zurücksetzungen, besonders für den Mann, in der Verursachung der Paranoia auffällig hervor. Es wird nun aber nur geringe Vertiefung erfordert, um an diesen sozialen Schädigungen die Beteiligung der homosexuellen Komponente des Gefühlslebens als das eigentlich Wirksame zu erkennen. So lange die normale Betätigung den Einblick in die Tiefen des Seelenlebens verwehrt, darf man es ja bezweifeln, daß die Gefühlsbeziehungen eines Individuums zu seinen Nebenmenschen im sozialen Leben faktisch oder genetisch mit der Erotik etwas zu schaffen haben. Der Wahn deckt diese Beziehungen regelmäßig auf und führt das soziale Gefühl bis auf seine Wurzel im grobsinnlichen erotischen Wunsch zurück. Auch Dr. Schreber, dessen Wahn in einer unmöglich zu verkennenden homosexuellen Wunschphantasie gipfelt, hatte in den Zeiten der Gesundheit – allen Berichten zufolge – kein Anzeichen von Homosexualität im vulgären Sinne geboten.

Ich meine, es ist weder überflüssig noch unberechtigt, wenn ich zu zeigen versuche, daß unser heutiges, durch Psychoanalyse gewonnenes Verständnis der Seelenvorgänge uns bereits das Verständnis für die Rolle des homosexuellen Wunsches bei der Erkrankung an Paranoia vermitteln kann. Untersuchungen der letzten Zeit<sup>2</sup> haben uns auf ein Stadium in der Entwicklungsgeschichte der Libido aufmerksam gemacht, welches auf dem Wege vom Autoerotismus zur Objektliebe durchschritten wird<sup>3</sup>. Man hat es als *Narzissismus* bezeichnet; ich ziehe den vielleicht minder korrekten, aber kürzeren und weniger übelklingenden Namen *Narzißmus*<sup>a</sup> vor. Es besteht darin, daß das in der Entwicklung begriffene Individuum, welches seine autoerotisch arbeitenden Sexualtriebe zu einer Einheit zusammenfaßt, um ein Liebesobjekt

leur homosexualité qui avait été renforcée inconsciemment<sup>1</sup>. Cela ne correspondait certes pas à notre attente. C'est que justement dans la paranoïa, l'étiologie sexuelle n'est aucunement évidente; par contre, dans la causation de la paranoïa, les offenses et les humiliations sociales sont mises en avant de façon frappante, particulièrement pour l'homme. Mais nous n'avons pas besoin de creuser beaucoup plus pour reconnaître que c'est la participation des composantes homosexuelles dans les sentiments qui est à proprement parler active dans ces préjugés sociaux. Tant que l'activité normale nous empêche de prendre connaissance des profondeurs de la vie psychique, on est certes en droit de mettre en doute le fait que les sentiments dans les relations d'un individu à son prochain dans la vie sociale aient quelque chose à voir, sur un plan actuel ou génétique, avec l'érotisme. Le délire met à découvert régulièrement ces relations et ramène le sentiment social jusqu'à sa racine, dans le désir érotique grossièrement sensuel. Le Dr Schreber, dont le délire atteint son apogée dans un fantasme de désir homosexuel impossible à méconnaître, n'avait lui non plus, au temps où il était bien-portant – selon tous les témoignages – présenté aucun signe d'homosexualité au sens vulgaire.

Je pense qu'il n'est ni superflu ni injustifié que je tente de montrer que notre compréhension actuelle des processus psychiques, acquise par la psychanalyse, peut déjà nous permettre de comprendre, pour la paranoïa, le rôle tenu par le désir homosexuel dans la survenue de la maladie. Des investigations récentes<sup>2</sup> ont attiré notre attention sur un stade de l'histoire du développement de la libido, stade qui est parcouru en allant de l'autoérotisme à l'amour d'objet<sup>3</sup>. On l'a appelé *narcissisme*; je préfère le nom peut-être moins correct, mais plus court et sonnant moins mal à l'oreille, de *narçisme*<sup>a</sup>. Il consiste en ceci, qu'au cours de son développement, l'individu qui rassemble en une unité ses pulsions homosexuelles à l'œuvre autoérotiquement

1. Eine weitere Bestätigung findet sich in der »Analyse des Paranoïden J. B.« von A. Maeder (»Psychologische Untersuchungen an Dementia praecox-Kranken«. Dieses Jahrbuch II. B. 1910). Ich bedauere, daß ich diese Arbeit zur Zeit der Abfassung der meinigen noch nicht lesen konnte.

2. J. Sadger, »Ein Fall von multipler Perversion mit hysterischen Absenzen«. Dieses Jahrbuch II. B. 1910. – Freud, »Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci«. *Schriften zur angewandten Seelenkunde*, Heft VII, 1910.

3. *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*. 2. Auflage, 1910.

<sup>a</sup> Malgré cette tentative de nomination, par Freud, de »Narcisme«, nous continuerons à traduire par »Narcissisme«.

1. Une autre confirmation se trouve dans l'»Analyse du paranoïde J. B.«, de A. Maeder (»Psychologische Untersuchungen an Dementia praecox-Kranken«, Recherches psychologiques sur des déments précoces, *Jahrbuch*, vol. II, 1910). Je déplore de ne pas avoir encore pu lire ce travail au moment de la rédaction du mien.

2. J. Sadger, »Ein Fall von multipler Perversion mit hysterischen Absenzen« (Un cas de perversion multiple avec absences hystériques), *Jahrbuch*, vol. II, 1910. – Freud, »Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci« (Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci), *Schriften zur angewandten Seelenkunde*, fasc. VII, 1910.

3. *Trois essais sur la théorie du sexual*. Deuxième édition, 1910.

zu gewinnen, zunächst sich selbst, seinen eigenen Körper zum Liebesobjekt nimmt, ehe es von diesem zur Objektwahl einer fremden Person übergeht. Eine solche zwischen Autoerotismus und Objektwahl vermittelnde Phase ist vielleicht normalerweise unerlässlich; es scheint, daß viele Personen ungewöhnlich lange in ihr aufgehalten werden, und daß von diesem Zustande viel für spätere Entwicklungsstufen erbringt. An diesem zum Liebesobjekt genommenen Selbst können bereits die Genitalien die Hauptsache sein. Der weitere Weg führt zur Wahl eines Objektes mit ähnlichen Genitalien, also über die homosexuelle Objektwahl, zur Heterosexualität. Wir nehmen an, daß die später manifest Homosexuellen sich von der Anforderung der den eigenen gleichen Genitalien beim Objekt nie frei gemacht haben, wobei den kindlichen Sexualtheorien, die beiden Geschlechtern zunächst die gleichen Genitalien zuschreiben, ein erheblicher Einfluß zukommt.

Nach der Erreichung der heterosexuellen Objektwahl werden die homosexuellen Strebungen nicht etwa aufgehoben oder eingestellt, sondern bloß vom Sexualziel abgedrängt und neuen Verwendungen zugeführt. Sie treten nun mit Anteilen der Ichtriebe zusammen, um mit ihnen als »angelehnte« Komponenten die sozialen Triebe zu konstituieren und stellen so den Beitrag der Erotik zur Freundschaft, Kameradschaft, zum Gemeinsinn und zur allgemeinen Menschenliebe dar. Wie groß diese Beiträge aus erotischer Quelle mit Hemmung des Sexualzieles eigentlich sind, würde man aus den normalen sozialen Beziehungen der Menschen kaum erraten. Es gehört aber in den gleichen Zusammenhang, daß gerade manifest Homosexuelle und unter ihnen wieder solche, die der sinnlichen Betätigung widerstreben, sich durch besonders intensive Beteiligung an den allgemeinen, an den durch Sublimierung der Erotik hervorgegangenen Interessen der Menschheit auszeichnen.

Ich habe in den »Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie« die Ansicht ausgesprochen, daß jede Entwicklungsstufe der Psychosexualität eine Möglichkeit der »Fixierung« und somit eine Dispositionsstelle ergibt. Personen, welche nicht völlig vom Stadium des Narzißmus losgekommen sind, also dort eine Fixierung besitzen, die als Krankheitsdisposition wirken kann, sind der Gefahr ausgesetzt, daß eine Hochflut von Libido, die keinen anderen Ablauf findet, ihre sozialen Triebe der Sexualisierung unter-

pour acquérir un objet d'amour, prend tout d'abord soi-même, son propre corps, comme objet d'amour, avant de passer de celui-ci au choix d'objet d'une personne étrangère. Cette phase médiatrice entre autoérotisme et choix d'objet est peut-être indispensable dans les conditions normales; il semble que beaucoup de personnes se trouvent arrêtées là durant un temps étrangement long, et que, de cet état, beaucoup persiste dans les étapes ultérieures de leur développement. Dans ce soi-même pris comme objet d'amour, les organes génitaux peuvent déjà tenir la place principale. La voie ultérieure conduit au choix d'un objet ayant les mêmes organes génitaux, et ainsi, au-delà du choix homosexuel d'objet, à l'hétérosexualité. Nous supposons que ceux qui, plus tard, sont manifestement homosexuels, ne se sont jamais libérés de cette exigence que l'objet ait des organes génitaux identiques aux leurs propres, due à l'influence considérable des théories sexuelles infantiles qui attribuent tout d'abord aux deux sexes des organes génitaux identiques.

Après l'accession au choix d'objet hétérosexuel, les tendances homosexuelles n'en sont pas pour autant levées ou suspendues, mais seulement poussées à l'écart du but sexuel et conduites vers d'autres utilisations. Elles s'unissent alors à des parts de pulsions du moi pour constituer avec elles, comme composantes « d'appui », les pulsions sociales et figurent ainsi l'apport de l'érotisme à l'amitié, la camaraderie, le sens de la communauté et à l'amour des êtres humains en général. On ne devinerait guère d'après les relations sociales normales des êtres humains, l'importance réelle de ces apports venant de source érotique avec inhibition du but sexuel. Mais à ce propos, il faut noter que justement, les homosexuels patents, et parmi eux, ceux qui résistent à la mise en acte sensuelle, se distinguent par une participation particulièrement forte aux intérêts généraux pour l'humanité, résultant de la sublimation de l'érotisme.

Dans les *Trois essais sur la théorie du sexuel*, j'ai exprimé le point de vue que chaque étape de développement de la psychosexualité fournit la possibilité d'une « fixation » et de ce fait un point de disposition. Les personnes qui ne sont pas parvenues à se dégager complètement du stade du narcissisme, c'est-à-dire qui ont là une fixation pouvant agir comme disposition à la maladie, sont exposées au danger qu'un raz de marée de libido, qui ne trouve pas d'autre issue pour s'écouler, soumette leurs pulsions

zieht und somit ihre in der Entwicklung gewonnenen Sublimierungen rückgängig macht. Zu einem solchen Erfolg kann alles führen, was eine rückläufige Strömung der Libido («Regression») hervorruft, sowohl auf der einen Seite eine kollaterale Verstärkung durch Enttäuschung beim Weibe, eine direkte Rückstauung durch Mißglücken in den sozialen Beziehungen zum Manne – beides Fälle der »Versagung« –, als auch eine allgemeine Libidosteigerung, die zu gewaltig ist, als daß sie auf den bereits eröffneten Wegen Erledigung finden könnte, und die darum an der schwachen Stelle des Baues den Damm durchbricht. Da wir in unseren Analysen finden, daß die Paranoiker *sich einer solchen Sexualisierung ihrer sozialen Triebbesetzungen zu erwehren suchen*, werden wir zur Annahme gedrängt, daß die schwache Stelle ihrer Entwicklung in dem Stück zwischen Autoerotismus, Narzißmus und Homosexualität zu suchen ist, daß dort ihre, vielleicht noch genauer zu bestimmende, Krankheitsdisposition liegt. Eine ähnliche Disposition müßten wir der *Dementia praecox* Kraepelins oder *Schizophrenie* (nach Bleuler) zuschreiben, und hoffen im weiteren Anhaltspunkte zu gewinnen, um die Unterschiede in Form und Ausgang der beiden Affektionen durch entsprechende Verschiedenheiten der disponierenden Fixierung zu begründen.

Wenn wir so die Zumutung der homosexuellen Wunschphantasie, *den Mann zu lieben*, für den Kern des Konfliktes bei der Paranoia des Mannes halten, so werden wir doch gewiß nicht daran vergessen, daß die Sicherung einer so wichtigen Annahme die Untersuchung einer großen Anzahl aller Formen von paranoischer Erkrankung zur Voraussetzung haben müßte. Wir müssen also darauf vorbereitet sein, unsere Behauptung eventuell auf einen einzigen Typus der Paranoia einzuschränken. Immerhin bleibt es merkwürdig, daß die bekannten Hauptformen der Paranoia alle als Widersprüche<sup>a</sup> gegen den einen Satz: *Ich (ein Mann) liebe ihn (einen Mann)* dargestellt werden können, ja daß sie alle möglichen Formulierungen dieses Widerspruches erschöpfen.

Dem Satze: *Ich liebe ihn (den Mann)* widerspricht a) der Verfolgungswahn, indem er laut proklamiert:

*Ich liebe ihn nicht – ich hasse ihn ja*<sup>b</sup>. Dieser Widerspruch, der im Unbewußten<sup>1</sup> nicht anders lauten könnte, kann aber beim Paranoiker nicht in dieser

sozialen à la sexualisation et revienne ainsi sur les sublimations acquises dans le développement. Peut conduire à un tel résultat tout ce qui provoque un courant rétrograde de la libido («régression»), que ce soit un renforcement collatéral du fait d'avoir connu une désillusion avec une femme, un reflux direct à la suite d'insuccès dans les relations sociales avec l'homme – deux cas de «refus» – ou bien, une augmentation générale de libido, trop forte pour pouvoir se décharger par les voies déjà ouvertes et qui brise de ce fait la digue au point faible de l'édifice. Étant donné que nous trouvons dans nos analyses que les paranoïaques *cherchent à se défendre d'une telle sexualisation de leurs investissements sociaux pulsionnels*, nous sommes poussés à faire l'hypothèse que le point faible de leur développement est à chercher quelque part entre autoérotisme, narcissisme et homosexualité, que leur disposition à la maladie, déterminable peut-être de façon plus précise encore, réside là. Il faudrait attribuer une disposition analogue à la *Dementia praecox* de Kraepelin ou *schizophrénie* (selon Bleuler), et nous espérons trouver d'autres points d'appui pour donner un fondement aux différences de forme et d'issue de ces deux affections dans des diversités correspondantes de la fixation prédisposante.

Si nous osons soutenir que le fantasme homosexuel de désir, *aimer l'homme*, est au principe du conflit dans la paranoïa de l'homme, néanmoins nous ne devons certes pas oublier que garantir une hypothèse aussi importante présupposerait l'investigation d'un grand nombre de toutes les formes de maladie paranoïaque. Il nous faut donc nous apprêter à restreindre éventuellement notre affirmation à un seul type de paranoïa. Il est néanmoins remarquable que les principales formes connues de la paranoïa puissent toutes être présentées comme des contredits<sup>a</sup> à l'endroit d'une phrase unique : *je (un homme) aime lui (un homme)*, et même qu'elles épuisent toutes les formulations possibles de ce contredit.

La phrase : *je l'aime (l'homme)*, est contredite dans

a) le délire de persécution, qui proclame très haut :

Je ne *l'aime* pas – et même<sup>b</sup>, je le *hais*. Ce contredit, qui dans l'inconscient<sup>1</sup> ne pourrait pas s'énoncer autrement, ne peut cependant devenir conscient sous cette forme pour le paranoïaque.

<sup>a</sup> Bien qu'en français, « contredit » ne s'emploie qu'en locution adverbiale, son usage en tant que substantif est le seul qui permette de maintenir la particularité de cette opération spécifique d'un « dire contre » qui n'est ni une négation ni une opposition.

<sup>b</sup> Freud parsème les formules de « ja », venant diversement ponctuer l'énonciation.

1. In seiner »grundsprachlichen« Fassung nach Schreber.

1. Selon la conception de la « langue fondamentale » de Schreber.

Form bewußt werden. Der Mechanismus der Symptombildung bei der Paranoia fordert, daß die innere Wahrnehmung, das Gefühl, durch eine Wahrnehmung von außen ersetzt werde. Somit verwandelt sich der Satz: Ich hasse ihn ja, durch *Projektion* in den anderen: Er *haßt* (verfolgt) mich, was mich dann berechtigen wird, ihn zu hassen. Das treibende unbewußte Gefühl erscheint so als Folgerung aus einer äußeren Wahrnehmung:

Ich *liebe* ihn ja nicht – ich *hasse* ihn ja – weil er mich *verfolgt*.

Die Beobachtung läßt keinen Zweifel darüber, daß der Verfolger kein anderer ist als der einst Geliebte.

b) Einen anderen Angriffspunkt für den Widerspruch nimmt die *Erotomanie* auf, die ohne diese Auffassung ganz unverständlich bliebe.

Ich *liebe* nicht *ihn* – ich *liebe* ja *sie*.

Und der nämliche Zwang zur Projektion nötigt dem Satz die Verwandlung auf: Ich merke, daß *sie* mich *liebt*.

Ich *liebe* nicht *ihn* – ich *liebe* ja *sie* – weil *sie* mich *liebt*.

Viele Fälle von Erotomanie könnten den Eindruck von übertriebenen oder verzerrten heterosexuellen Fixierungen ohne andersartige Begründung machen, wenn man nicht aufmerksam würde, daß alle diese Verliebtheiten nicht mit der internen Wahrnehmung des Liebenden, sondern der von außen kommenden des Geliebten einsetzen. Bei dieser Form der Paranoia kann aber auch der Mittelsatz: Ich *liebe* sie, bewußt werden, weil sein Widerspruch zum ersten Satz kein kontradiktorischer, kein so unverträglicher<sup>a</sup> ist wie der zwischen Lieben und Hassen. Es bleibt ja immerhin möglich, neben *ihm* auch *sie* zu lieben. Auf diese Art kann es geschehen, daß der Projektionssatz *sie liebt mich* wieder gegen das »grundsprachliche« *ich liebe ja sie* zurücktritt.

c) Die dritte noch mögliche Art des Widerspruches wäre jetzt der Eifersuchtswahn, den wir in charakteristischen Formen bei Mann und Weib studieren können.

α) Der Eifersuchtswahn des Alkoholikers, Die Rolle des Alkohols bei dieser Affektion ist uns nach allen Richtungen verständlich. Wir wissen, daß dies Genußmittel Hemmungen aufhebt und Sublimierungen rückgängig macht. Der Mann wird nicht selten durch die Enttäuschung beim Weibe zum Alkohol getrieben, das heißt aber in der Regel, er begibt sich

<sup>a</sup> Unverträglich. L'usage de ce mot est réglé, chez Freud, depuis les *Études sur l'hystérie*.

Le mécanisme de la formation de symptôme dans la paranoïa exige que la perception interne, le sentiment, soit remplacé par une perception venant de l'extérieur. C'est ainsi que la phrase : et même, je le hais, se transforme par *projection* en cette autre : il *me hait* (persécute), ce qui dès lors me donne le droit de le haïr. Le sentiment inconscient, agissant, apparaît alors comme déduit d'une perception venant de l'extérieur :

Ça, non, je ne l'*aime* pas – et même, je le *hais* – parce qu'il me *persécute*.

L'observation ne laisse aucun doute sur le fait que le persécuteur n'est personne d'autre que celui autrefois aimé.

b) L'*érotomanie*, qui resterait tout à fait incompréhensible sans cette conception, s'attaque à un autre point pour contredire.

*Lui*, je ne l'*aime* pas – mais, *elle*, oui, je l'*aime*.

Et la même contrainte à la projection impose la transformation de la phrase : je vois bien qu'*elle* m'*aime*.

*Lui* je ne l'*aime* pas – mais, *elle*, oui, je l'*aime* – parce qu'*elle* m'*aime*.

Bien des cas d'érotomanie pourraient faire l'effet de fixations hétérosexuelles démesurées ou distordues, sans qu'il soit nécessaire de le justifier plus avant, si l'on ne prêtait pas attention au fait que toutes ces énamorations ne s'engagent pas par la perception intérieure d'aimer, mais par celle, venant de l'extérieur, d'être aimé. Mais dans cette forme de paranoïa, la phrase intermédiaire : je l'*aime*, *elle*, peut également devenir consciente, parce qu'elle n'est pas un contredit contradictoire avec la première phrase, elle n'est pas une phrase aussi inconciliable<sup>a</sup> que celle entre l'amour et la haine. En effet, il est possible, après tout, de l'aimer *lui* et de l'aimer *elle* aussi. C'est ainsi qu'il peut se produire que ce qui a été substitué par projection, *elle m'aime*, refasse place à la phrase de la « langue fondamentale », *elle*, oui, je l'*aime*.

c) La troisième manière possible de contredire serait à présent le délire de jalousie que nous pouvons étudier dans les formes caractéristiques chez l'homme et la femme.

α) Le délire de jalousie de l'alcoolique. Le rôle de l'alcool dans cette affection nous est compréhensible à tous points de vue. Nous savons que ce moyen de jouissance lève les inhibitions et fait tomber les sublimations. Il n'est pas rare que l'homme soit poussé vers l'alcool par une désillusion concernant une

ins Wirtshaus und in die Gesellschaft der Männer, die ihm die in seinem Heim beim Weibe vermißte Gefühlsbefriedigung gewährt. Werden nun diese Männer Objekte einer stärkeren libidinösen Besetzung in seinem Unbewußten, so erwehrt er sich derselben durch die dritte Art des Widerspruches:

Nicht *ich* liebe den Mann – *sie* *liebt ihn ja*, und verdächtigt die Frau mit all den Männern, die er zu lieben versucht ist.

Die Projektionsentstellung muß hier entfallen, weil mit dem Wechsel des liebenden Subjekts der Vorgang, ohnedies aus dem Ich<sup>a</sup> herausgeworfen ist. Daß die Frau die Männer liebt, bleibt eine Angelegenheit der äußeren Wahrnehmung; daß man selbst nicht liebt, sondern haßt, daß man nicht diese, sondern jene Person liebt, das sind allerdings Tatsachen der inneren Wahrnehmung.

β) Ganz analog stellt sich die eifersüchtige Paranoia der Frauen her.

Nicht *ich* liebe die Frauen – sondern *er* *liebt sie*. Die Eifersüchtige verdächtigt den Mann mit all den Frauen, die ihr selbst gefallen infolge ihres überstark gewordenen, disponierenden Narzißmus und ihrer Homosexualität. In der Auswahl der dem Manne zugeschobenen Liebesobjekte offenbart sich unverkennbar der Einfluß der Lebenszeit, in welcher die Fixierung erfolgte; es sind häufig alte, zur realen Liebe ungeeignete Personen, Auffrischungen der Pflegerinnen, Dienerinnen, Freundinnen ihrer Kindheit oder direkt ihrer konkurrierenden Schwestern.

Man sollte nun glauben, ein aus drei Gliedern bestehender Satz, wie: *Ich liebe ihn*, ließe nur drei Arten des Widerspruches zu. Der Eifersuchtswahn widerspricht dem Subjekt, der Verfolgungswahn dem Verbum, die Erotomanie dem Objekt. Allein, es ist wirklich noch eine vierte Art des Widerspruches möglich, die Gesamtablehnung des ganzen Satzes:

*Ich liebe überhaupt nicht und niemand*, und dieser Satz scheint psychologisch äquivalent, da man doch mit seiner Libido irgendwohin muß, mit dem Satze: *Ich liebe nur mich*. Diese Art des Widerspruches ergäbe uns also den Größenwahn, den wir als eine *Sexualüberschätzung des eigenen Ichs* auffassen und so der bekannten Überschätzung des Liebesobjektes an die Seite stellen können<sup>1</sup>.

<sup>a</sup> Il faudrait pouvoir traduire *Pas-je aime lui*, mais en français, la négation porte sur le verbe, alors qu'en ce cas, en allemand, *nicht* porte sur *Ich*.

1. *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*. 2. Auflage, 1910, S. 18. – Dieselbe Auffassung und Formel bei Abraham (l. c.) und Maeder (l. c.)

femme, mais cela veut dire, en règle générale, qu'il se rend au café et dans la société d'hommes qui lui offre la satisfaction de sentiment qu'il ne retrouve pas chez lui auprès de sa femme. Si ces hommes deviennent alors les objets d'un investissement libidinal plus fort dans son inconscient, il s'en défendra alors par la troisième manière de contredire :

Ce n'est pas *moi* qui aime l'homme – c'est *elle* qui l'aime lui, et il suspecte la femme d'aimer tous les hommes qu'il est tenté d'aimer.

Ici, la distorsion de la projection peut être absente parce que, avec l'échange du sujet qui aime, le processus est rejeté hors du je<sup>a</sup>. Que la femme aime les hommes reste une affaire de perception extérieure ; que soi-même on n'aime pas, mais qu'on haisse, qu'on n'aime pas telle personne, mais telle autre, sont par contre des faits de la perception intérieure.

β) La paranoïa jalouse des femmes se fabrique de façon tout à fait analogue.

Ce n'est pas *moi* qui aime les femmes – c'est *lui* qui les aime. La jalouse suspecte l'homme de relations avec toutes les femmes qui lui plaisent à elle-même du fait de son narcissisme exacerbé et prédisposant, et de son homosexualité. Dans le choix des objets d'amour attribués à l'homme se manifeste indubitablement l'influence de l'époque de la vie d'où résulte la fixation ; il s'agit souvent de personnes âgées, impropres à l'amour réel, mais qui ravivent nurses, servantes, amies d'enfance, ou bien sœurs en concurrence directe avec elle.

On pourrait croire qu'une phrase composée de trois termes tels que : *je aime lui*, ne permet que trois manières de contredire. Le délire de jalousie contredit le sujet, le délire de persécution contredit le verbe, et l'érotomanie, l'objet. Cependant, une quatrième manière de contredire est encore effectivement possible, la récusation dans son ensemble de toute la phrase :

*Je n'aime absolument pas, et personne*, et cette phrase, étant donné qu'on doit bien porter sa libido quelque part, semble psychologiquement équivalente à celle-ci : j'aime seulement *moi*. Cette manière de contredire nous donnerait alors le délire de grandeur que nous concevons comme une *surestimation sexuelle du propre moi* et que nous pouvons ainsi mettre en parallèle avec la surestimation, que nous connaissons déjà, de l'objet d'amour<sup>1</sup>.

1. *Trois essais sur la théorie du sexual*. Deuxième édition, 1910, p. 18. – Même conception et formules chez Abraham (*op. cit.*) et Maeder (*op. cit.*).

Es wird nicht ohne Bedeutung für andere Stücke der Paranoialehre bleiben, daß ein Zusatz von Größenwahn bei den meisten anderen Formen paranoischer Erkrankung zu konstatieren ist. Wir haben ja das Recht anzunehmen, daß der Größenwahn überhaupt infantil ist, und daß er in der späteren Entwicklung der Gesellschaft zum Opfer gebracht wird, so wie er durch keinen anderen Einfluß so intensiv unterdrückt wird wie durch eine das Individuum mächtig ergreifende Verliebtheit.

»Denn wo die Lieb' erwachet, stirbt  
das Ich, der finstere Despot.«

(Dschelaledin Rumi, übersetzt von Rückert;  
zitiert nach Kühlenbecks Einleitung  
zum V. Band der Werke von Giordano Bruno.)

Nach diesen Erörterungen über die unerwartete Bedeutung der homosexuellen Wunschphantasie für die Paranoia kehren wir zu jenen beiden Momenten zurück, in welche wir das Charakteristische dieser Erkrankungsform von vornherein verlegen wollten: zum Mechanismus der *Symptombildung* und zu dem der *Verdrängung*.

Wir haben zunächst gewiß kein Recht anzunehmen, daß diese beiden Mechanismen identisch seien, daß die Symptombildung auf demselben Wege vor sich gehe wie die Verdrängung, etwa indem der nämliche Weg dabei in entgegengesetzter Richtung beschritten werde. Eine solche Identität ist auch keineswegs sehr wahrscheinlich; doch wollen wir uns jeder Aussage hierüber vor der Untersuchung enthalten.

An der Symptombildung bei Paranoia ist vor allem jener Zug auffällig, der die Benennung *Projektion* verdient. Eine innere Wahrnehmung wird unterdrückt und zum Ersatz für sie kommt ihr Inhalt, nachdem er eine gewisse Entstellung erfahren hat, als Wahrnehmung von außen zum Bewußtsein. Die Entstellung besteht beim Verfolgungswahn in einer Affektverwandlung; was als Liebe innen hätte verspürt werden sollen, wird als Haß von außen wahrgenommen. Man wäre versucht, diesen merkwürdigen Vorgang als das Bedeutsamste der Paranoia und als absolut pathognomonisch für dieselbe hinzustellen, wenn man nicht rechtzeitig daran erinnert würde, daß 1. die Projektion nicht bei allen Formen von Paranoia die gleiche Rolle spielt, und 2. daß sie nicht nur bei Paranoia, sondern auch unter anderen Verhältnissen

Que l'on puisse constater une adjonction de délire de grandeur dans la plupart des autres formes de la maladie paranoïaque, ne sera pas sans importance pour d'autres parties de la théorie de la paranoïa. Nous sommes en effet en droit d'émettre l'hypothèse que le délire de grandeur est en tout état de cause infantile, qu'il est, dans le développement ultérieur, sacrifié à la société, et n'est jamais aussi intensément réduit au silence par aucune autre influence que par celle venant d'une énamoration saisissant violemment l'individu.

« Car, là où l'amour s'éveille, meurt  
Le moi, ce sombre despote. »

(Dschelaledin Rumi, traduit par Rückert;  
citation reprise de l'introduction de Kühlenbeck  
au volume V des *Œuvres* de Giordano Bruno.)

Après ces discussions sur l'importance inattendue du fantasme homosexuel de désir pour la paranoïa, revenons aux deux facteurs dans lesquels nous voulions situer tout d'abord la caractéristique de cette forme de maladie : au mécanisme de la *formation de symptôme* et à celui du *refoulement*.

Nous n'avons pour l'instant aucun droit de supposer que ces deux mécanismes soient identiques, c'est-à-dire que la formation de symptôme passerait par le même chemin que le refoulement, chemin qui serait peut-être parcouru alors dans la direction opposée. Une telle identité n'est cependant guère vraisemblable ; toutefois nous voulons nous abstenir de toute déclaration à ce propos avant plus ample investigation.

Ce qui frappe avant tout dans la formation de symptôme dans la paranoïa, c'est ce trait qui mérite l'appellation de *projection*. Une perception intérieure est réduite au silence et se substituant à elle, son contenu, après avoir subi une certaine distorsion, parvient à la conscience en tant que perception venant de l'extérieur. Dans le délire de persécution, la distorsion consiste en une transformation de l'affect ; ce qui devrait être ressenti intérieurement comme de l'amour est perçu comme de la haine venant de l'extérieur. On serait tenté de donner ce curieux processus comme ce qui est le plus significatif de la paranoïa et absolument pathognomonique de celle-ci si l'on ne se souvenait pas à temps que 1. la projection ne joue pas le même rôle dans toutes les formes de paranoïa, et 2. qu'elle ne se produit pas seulement dans la paranoïa, mais également dans d'autres cir-

im Seelenleben vorkommt, ja daß ihr ein regelmäßiger Anteil an unserer Einstellung zur Außenwelt zugewiesen ist. Wenn wir die Ursachen gewisser Sinnesempfindungen nicht wie die anderer in uns selbst suchen, sondern sie nach außen verlegen, so verdient auch dieser normale Vorgang den Namen einer Projektion. So aufmerksam geworden, daß es sich beim Verständnis der Projektion um allgemeinere psychologische Probleme handelt, entschließen wir uns, das Studium der Projektion und damit des Mechanismus der paranoischen Symptombildung überhaupt, für einen anderen Zusammenhang aufzusparen, und wenden uns der Frage zu, welche Vorstellungen wir uns über den Mechanismus der Verdrängung bei der Paranoia zu bilden vermögen. Ich schicke voraus, daß wir zur Rechtfertigung unseres vorläufigen Verzichtes finden werden, die Art des Verdrängungsvorganges hänge weit inniger mit der Entwicklungsgeschichte der Libido und der in ihr gegebenen Disposition zusammen als die Art der Symptombildung.

Wir haben in der Psychoanalytik die pathologischen Phänomene ganz allgemein aus der Verdrängung hervorgehen lassen. Fassen wir das Verdrängung Benannte schärfer ins Auge, so finden wir Anlaß, den Vorgang in drei Phasen zu zerlegen, die eine gute begriffliche Sonderung gestatten.

1. Die erste Phase besteht in der *Fixierung*, dem Vorläufer und der Bedingung einer jeden »Verdrängung«. Die Tatsache der Fixierung kann dahin ausgesprochen werden, daß ein Trieb oder Triebanteil die als normal vorhergesehene Entwicklung nicht mitmacht und infolge dieser Entwicklungshemmung in einem infantileren Stadium verbleibt. Die betreffende libidinöse Strömung verhält sich zu den späteren psychischen Bildungen wie eine dem System des Unbewußten angehörige, wie eine verdrängte. Wir sagten schon, daß in solchen Fixierungen der Triebe die Disposition für die spätere Erkrankung liege und können hinzufügen, die Determinierung vor allem für den Ausfall der dritten Phase der Verdrängung.

2. Die zweite Phase der Verdrängung ist die eigentliche Verdrängung, die wir bisher vorzugsweise im Auge gehabt haben. Sie geht von den höher entwickelten bewußtseinsfähigen Systemen des Ichs aus und kann eigentlich als ein »Nachdrängen«<sup>a</sup> beschrieben

<sup>a</sup> *Nachdrängen*. Le terme sera conservé par Freud en 1915, aussi bien dans *Le refoulement* que dans *L'inconscient*.

constances de la vie psychique, et qu'une quote-part doit bel et bien lui être d'ordinaire attribuée dans le réglage qui est le nôtre à l'endroit du monde extérieur. Lorsque nous ne cherchons pas les causes originaires de certaines sensations en nous-mêmes, comme nous le faisons pour d'autres, mais lorsque nous cherchons à les situer à l'extérieur, ce processus normal mérite également le nom de projection. Ainsi, devenus attentifs au fait que, dans la compréhension de la projection, il s'agit de problèmes psychologiques plus généraux, nous nous décidons à garder pour un autre propos l'étude de la projection, et de ce fait, du mécanisme de la formation paranoïaque de symptôme en général, et nous nous tournons vers la question suivante : quelles représentations pouvons-nous nous forger du mécanisme du refoulement dans la paranoïa ? Je fais remarquer dès maintenant que notre renoncement provisoire se trouve justifié par le mode du processus de refoulement qui est bien plus intimement lié à l'histoire du développement de la libido et à la disposition qu'elle donne, que ne l'est le mode de formation de symptôme.

Dans le psychanalytique, nous avons fait résulter du refoulement les phénomènes pathologiques en général. Si nous envisageons plus rigoureusement ce qui est nommé refoulement, nous serons amenés à décomposer le processus en trois phases qui permettent une bonne séparation conceptuelle.

1. La première phase consiste dans la *fixation*, préalable, et condition de tout « refoulement ». Le fait de la fixation peut être présenté en ce sens qu'une pulsion ou une partie d'une pulsion ne suit pas le développement comme prévu normalement et, du fait de cette inhibition de son développement, reste à un stade plus infantile. Le courant libidinal en question se comporte à l'égard des formations psychiques ultérieures comme un courant appartenant au système de l'inconscient, comme un courant refoulé. Nous avons déjà dit que c'est dans de telles fixations des pulsions que gisait la disposition à la maladie ultérieure et nous pouvons ajouter à cela : surtout la détermination de l'issue de la troisième phase du refoulement.

2. La deuxième phase du refoulement est le refoulement à proprement parler, celui que nous avons jusqu'alors envisagé de préférence. Il vient des systèmes plus hautement développés du moi, capables de conscience, et peut, à vrai dire, être décrit comme un « repousser après-coup<sup>a</sup> ». Il donne l'impression d'un

ben werden. Sie macht den Eindruck eines wesentlich aktiven Vorganges, während sich die Fixierung als ein eigentlich passives Zurückbleiben darstellt. Der Verdrängung unterliegen entweder die psychischen Abkömmlinge jener primär zurückgebliebenen Triebe, wenn es durch deren Erstarkung zum Konflikt zwischen ihnen und dem Ich (oder den ichgerechten Trieben) gekommen ist, oder solche psychische Strebungen, gegen welche sich aus anderen Gründen eine starke Abneigung erhebt. Diese Abneigung würde aber nicht die Verdrängung zur Folge haben, wenn sich nicht zwischen den unliebsamen, zu verdrängenden Strebungen und den bereits verdrängten eine Verknüpfung herstellen würde. Wo dies der Fall ist, wirken die Abstoßung der bewußten und die Anziehung der unbewußten Systeme gleichsinnig für das Gelingen der Verdrängung. Die beiden hier gesonderten Fälle mögen in Wirklichkeit weniger scharf geschieden sein und sich nur durch ein Mehr oder Minder an Beitrag von seiten der primär verdrängten Triebe unterscheiden.

3. Als dritte, für die pathologischen Phänomene bedeutsamste Phase ist die des Mißlingens der Verdrängung, des *Durchbruches*, der *Wiederkehr des Verdrängten* anzuführen. Dieser Durchbruch erfolgt von der Stelle der Fixierung her und hat eine Regression der Libidoentwicklung bis zu dieser Stelle zum Inhalte.

Die Mannigfaltigkeiten der Fixierung haben wir bereits erwähnt; es sind ihrer sovieler als Stufen in der Entwicklung der Libido. Wir müssen auf andere Mannigfaltigkeiten in den Mechanismen der eigentlichen Verdrängung und in denen des Durchbruches (oder der Symptombildung) vorbereitet sein und dürfen wohl bereits jetzt vermuten, daß wir nicht alle diese Mannigfaltigkeiten allein auf die Entwicklungsgeschichte der Libido werden zurückführen können.

Es ist leicht zu erraten, daß wir mit diesen Erörterungen das Problem der Neurosenwahl streifen, welches indes nicht ohne Vorarbeiten anderer Art in Angriff genommen werden kann. Erinnern wir uns jetzt, daß wir die Fixierung bereits behandelt, die Symptombildung zurück gestellt haben, und beschränken wir uns auf die Frage, ob sich aus der Analyse des Falles Schreber ein Hinweis auf den bei der Paranoia vorwaltenden Mechanismus der (eigentlichen) Verdrängung gewinnen läßt.

Auf der Höhe der Krankheit bildete sich bei Schreber unter dem Einfluß von Visionen von »zum Teil

processus essentiellement actif alors que la fixation se présente comme un rester en arrière proprement passif. Ce qui succombe alors au refoulement, ce sont soit les rejets psychiques de ces pulsions restées primitivement en arrière lorsqu'advient par leur renforcement un conflit entre eux et le moi (ou les pulsions conformes au moi), soit les tendances psychiques envers lesquelles s'élève, pour d'autres raisons, une vive aversion. Mais cette aversion n'aurait pas eu pour conséquence le refoulement si les tendances indésirables, à refouler, ne s'étaient pas nouées à celles déjà refoulées. Là où c'est le cas, la répulsion du système conscient et l'attraction du système inconscient concourent à la réussite du refoulement. Les deux cas que nous avons séparés ici sont peut-être moins nettement tranchés en réalité et ne se différencient peut-être que par un apport plus ou moins important des pulsions primitivement refoulées.

3. Il faut donner comme troisième phase, la plus importante pour les phénomènes pathologiques, celle de l'insuccès du refoulement, celle de l'*irruption*, du *retour du refoulé*. Cette irruption se fait à partir du lieu de la fixation et a pour contenu une régression du développement de la libido jusqu'à ce lieu.

Nous avons déjà mentionné les diversités de la fixation ; il y en a autant que de degrés dans le développement de la libido. Nous devons être prêts à d'autres diversités dans les mécanismes du refoulement lui-même et dans ceux de l'irruption (ou de la formation de symptôme), et nous pouvons d'ores et déjà présumer que nous ne pourrions pas imputer toutes ces diversités seulement à l'histoire du développement de la libido.

Il est facile de deviner qu'avec ces discussions, nous effleurons le problème du choix de la névrose auquel on ne peut toutefois s'attaquer sans travaux préliminaires d'une autre sorte. Souvenons-nous maintenant que nous avons déjà traité de la fixation et que nous avons mis de côté la formation de symptôme, et limitons-nous à la question de savoir si, de l'analyse du cas Schreber, on peut obtenir une indication sur le mécanisme du refoulement (proprement dit) qui prévaut dans la paranoïa.

Au point culminant de la maladie, il se forgea chez Schreber, sous l'influence de visions « en partie de nature horrible, mais en partie, aussi, d'une indescriptible grandeur » (p. 73), la conviction d'une grande catastrophe, d'une fin du monde. Des

grausiger Natur, zum Teil aber wiederum von unbeschreiblicher Großartigkeit« (S. 73) die Überzeugung einer großen Katastrophe, eines Weltunterganges. Stimmen sagten ihm, jetzt sei das Werk einer 14.000 jährigen Vergangenheit verloren (S. 71)<sup>a</sup>, der Erde sei nur noch die Dauer von 212 Jahren beschieden; in der letzten Zeit seines Aufenthaltes in der Flechsig'schen Anstalt hielt er diesen Zeitraum für bereits abgelaufen. Er selbst war der »einzige noch übrig gebliebene wirkliche Mensch«, und die wenigen menschlichen Gestalten, die er noch sah, den Arzt, die Wärter und Patienten, erklärte er als »hingewunderte flüchtig hingemachte Männer«. Zeitweilig brach sich auch die reziproke Strömung Bahn; es wurde ihm ein Zeitungsblatt vorgelegt, in dem seine eigene Todesnachricht zu lesen war (S. 81), er war selbst in einer zweiten, minderwertigen Gestalt vorhanden und in dieser eines Tages sanft verschieden (S. 73). Aber die Gestaltung des Wahnes, die das Ich festhielt und die Welt opferte, erwies sich als die bei weitem stärkere. Über die Verursachung dieser Katastrophe machte er sich verschiedene Vorstellungen; er dachte bald an eine Vereisung durch Zurückziehen der Sonne, bald an eine Zerstörung durch Erdbeben, wobei er als »Geisterseher« zu einer ähnlichen Urheberrolle gelangte wie ein anderer Geisterseher angeblich beim Erdbeben von Lissabon im Jahre 1755 (S. 91). Oder aber Flechsig war der Schuldige, indem er durch seine Zauberkünste Furcht und Schrecken unter den Menschen verbreitet, die Grundlagen der Religion zerstört und das Umsichgreifen einer allgemeinen Nervosität und Unsittlichkeit verursacht hatte, in deren Folge dann verheerende Seuchen über die Menschen hereingebrochen seien (S. 91). Jedenfalls war der Weltuntergang die Folge des zwischen ihm und Flechsig ausgebrochenen Konfliktes, oder wie sich die Ätiologie in der zweiten Phase des Wahnes darstellte, seiner unlösbar gewordenen Verbindung mit Gott, also der notwendige Erfolg seiner Erkrankung. Jahre später, als Dr. Schreber in die menschliche Gemeinschaft zurückgekehrt war, und an den in seine Hände zurückgelangten Büchern, Musikalien und sonstigen Gebrauchsgegenständen nichts entdecken konnte, was mit der Annahme einer *großen zeitlichen Kluft* in der Geschichte der Menschheit verträglich wäre, gab er zu, daß seine Auffassung nicht mehr aufrecht zu halten sei. (S. 85) » ... kann ich mich der Anerkennung nicht entziehen, daß äußerlich

<sup>a</sup> Dans tout le passage, Freud résume Schreber, sans citer textuellement.

voix lui dirent que l'œuvre d'un passé de 14.000 ans était à présent perdu (p. 71<sup>a</sup>) et qu'il n'était encore accordé à la terre qu'une durée de 212 années; dans les derniers temps de son séjour dans la maison de santé de Flechsig, il tenait ce laps de temps pour déjà écoulé. Lui-même était « le seul véritable être humain restant encore » et les quelques formes humaines qu'il voyait encore, le médecin, les gardiens et les patients, il les qualifiait d'« hommes miraculés torchés à la va-vite ». Parfois aussi, le courant s'inversait; on mit devant lui un journal dans lequel on pouvait lire l'annonce de sa propre mort (p. 81), lui-même existait sous une seconde forme, de moindre valeur, dans laquelle un jour il avait dû décéder doucement (p. 73). Mais la configuration du délire, qui tenait fermement le moi et offrait l'univers en sacrifice, se révéla être de loin la plus forte. Il se fit diverses représentations concernant la causation de cette catastrophe; il pensa tantôt à une glaciation due au retrait du soleil, tantôt à une destruction due à un tremblement de terre; à cette occasion, il parviendrait en tant que « visionnaire » à un rôle analogue à celui d'un auteur, tout comme un autre prétendu visionnaire lors du tremblement de terre de Lisbonne en l'année 1755 (p. 91). Ou bien alors c'était Flechsig qui était le coupable, en répandant crainte et effroi chez les êtres humains par son art de la magie, en détruisant les fondements de la religion, et occasionnant la propagation d'une nervosité et d'une immoralité générales, en conséquence de quoi des épidémies dévastatrices se seraient abattues sur les êtres humains (p. 91). Toujours est-il que la fin du monde était la conséquence du conflit ayant éclaté entre lui et Flechsig, ou encore – selon l'étiologie qu'il se figurait dans la seconde phase de son délire – d'une alliance désormais indissoluble entre Dieu et lui; elle était donc le nécessaire résultat de sa maladie. Des années plus tard, lorsque le Dr Schreber fut revenu dans la communauté humaine et qu'il ne put rien découvrir dans les livres, les cahiers de musique, ni dans les autres objets usuels lui retombant entre les mains, qui fût compatible avec l'hypothèse d'une *grande cassure temporelle* dans l'histoire de l'humanité, il concéda que sa conception ne pouvait plus tenir debout. (p. 85) « [...] je ne peux me dérober au fait de reconnaître que, *considéré de l'extérieur*, tout est resté comme autrefois. *Que, néanmoins, une modification profonde intérieure ait eu lieu ou non*, est une question qui sera débattue plus

betrachtet alles beim alten geblieben ist. Ob nicht gleichwohl eine tiefgreifende innere Veränderung sich vollzogen hat, wird weiter unten besprochen werden«. Er konnte nicht daran zweifeln, daß die Welt während seiner Erkrankung untergegangen war, und die er jetzt vor sich sah, war doch nicht die nämliche!

Eine solche Weltkatastrophe während des stürmischen Stadiums der Paranoia ist auch in anderen Krankengeschichten nicht selten<sup>1</sup>. Auf dem Boden unserer Auffassung von der Libidobesetzung wird uns, wenn wir uns von der Wertung der anderen Menschen als »flüchtig hingemachte Männer« leiten lassen, die Erklärung dieser Katastrophen nicht schwer<sup>2</sup>. Der Kranke hat den Personen seiner Umgebung und der Außenwelt überhaupt die Libidobesetzung entzogen, die ihnen bisher zugewendet war; damit ist alles für ihn gleichgültig und beziehungslos geworden und muß durch eine sekundäre Rationalisierung als »hingewundert, flüchtig hingemacht« erklärt werden. Der Weltuntergang ist die Projektion dieser innerlichen Katastrophe; seine subjektive Welt ist untergegangen, seitdem er ihr seine Liebe entzogen hat<sup>3</sup>.

Nach dem Fluche, mit dem Faust sich von der Welt lossagt, singt der Geisterchor:

Weh! Weh!  
Du hast sie zerstört,  
die schöne Welt,  
mit mächtiger Faust;  
sie stürzt, sie zerfällt  
Ein Halbgott hat sie zerschlagen!

.....  
Mächtiger  
der Erdensöhne.  
Prächtiger  
baue sie wieder,  
in deinem Busen baue sie auf!  
.....

1. Eine anders motivierte Art des »Weltunterganges« kommt auf der Höhe der Liebesekstase zustande (Wagners *Tristan und Isolde*); hier saugt nicht das Ich, sondern das eine Objekt alle der Außenwelt geschenkten Besetzungen auf.

2. Vgl. Abraham, »Die psychosexuellen Differenzen der Hysterie und der *Dementia praecox*«, *Zentralbl. f. Nerven- und Psych.*, 1908. – Jung, *Zur Psychologie der Dementia praecox*, 1907. – In der kurzen Arbeit von Abraham sind fast alle wesentlichen Gesichtspunkte dieser Studie über den Fall Schreber enthalten.

3. Vielleicht nicht nur die Libidobesetzung, sondern das Interesse überhaupt, also auch die vom Ich ausgehenden Besetzungen. Siehe weiter unten die Diskussion dieser Frage.

loin ». Il ne pouvait pas douter que le monde avait sombré durant sa maladie et que celui qu'il voyait maintenant devant lui n'était en aucun cas le même !

Ce n'est pas rare de voir également dans d'autres histoires de malades une telle catastrophe universelle pendant le stade tumultueux de la paranoïa<sup>1</sup>. Si nous nous laissons guider par l'évaluation des autres êtres humains comme « des hommes torchés à la va-vite », il ne nous est pas difficile d'expliquer ces catastrophes en nous référant à notre conception de l'investissement de la libido<sup>2</sup>. Le malade a retiré aux personnes de son entourage, et du monde extérieur en général, l'investissement de libido qui était jusqu'alors tourné vers eux. De ce fait, tout lui est devenu indifférent, sans relation avec lui et doit alors être expliqué par une rationalisation secondaire telle que « miraculé, torché à la va-vite ». La fin du monde est la projection de cette catastrophe intérieure ; son monde subjectif a sombré depuis qu'il lui a retiré son amour<sup>3</sup>.

Après la malédiction par laquelle Faust répudie le monde, le chœur des esprits chante :

Hélas ! hélas !  
Tu l'as détruit,  
Le bel univers,  
D'un poing puissant ;  
Il s'écroule, il tombe en poussière !  
Un demi-dieu l'a fracassé !

.....  
Plus splendide,  
Rebâtis-le.  
Des fils de la terre  
Le plus puissant,  
Rebâtis-le dans ton sein !  
.....

1. Une sorte de « fin du monde » différemment motivée a lieu à l'apogée de l'extase amoureuse (*Tristan et Isolde* de Wagner) ; ici, ce n'est pas le moi, mais un seul objet qui absorbe tous les investissements offerts au monde extérieur.

2. Cf. Abraham, »Die psychosexuellen Differenzen der Hysterie und der *Dementia praecox*« (Les différences psychosexuelles de l'hystérie et de la *Dementia praecox*), *Zentralblatt f. Nerven- und Psych.*, 1908. – Jung, *Zur Psychologie der Dementia praecox* (Sur la psychologie de la *Dementia praecox*), 1907. – Dans le petit travail d'Abraham sont contenus presque tous les aspects essentiels de mon étude sur le Cas Schreber.

3. Peut-être pas seulement l'investissement de libido, mais encore l'intérêt en général, donc également les investissements émanant du moi. Voir plus loin la discussion de cette question.

Und der Paranoiker baut sie wieder auf, nicht prächtiger zwar, aber wenigstens so, daß er wieder in ihr leben kann. Er baut sie auf durch die Arbeit seines Wahnes. *Was wir für die Krankheitsproduktion halten, die Wahnbildung ist in Wirklichkeit der Heilungsversuch, die Rekonstruktion.* Diese gelingt nach der Katastrophe mehr oder minder gut, niemals völlig; eine »tiefgreifende innere Veränderung« nach den Worten Schrebers hat sich mit der Welt vollzogen. Aber der Mensch hat eine Beziehung zu den Personen und Dingen der Welt wiedergewonnen, oft eine sehr intensive, wenn sie auch feindlich sein mag, die früher erwartungsvoll zärtlich war. Wir werden also sagen: der eigentliche Verdrängungsvorgang besteht in einer Ablösung der Libido von vorher geliebten Personen – und Dingen. Er vollzieht sich stumm; wir erhalten keine Kunde von ihm, sind genötigt, ihn aus den nachfolgenden Vorgängen zu erschließen. Was sich uns lärmend bemerkbar macht, das ist der Heilungsvorgang, der die Verdrängung rückgängig macht und die Libido wieder zu den von ihr verlassenen Personen zurückführt. Er vollzieht sich bei der Paranoia auf dem Wege der Projektion. Es war nicht richtig zu sagen, die innerlich unterdrückte Empfindung werde nach außen projiziert; wir sehen vielmehr ein, daß das innerlich Aufgehobene von außen wiederkehrt. Die gründliche Untersuchung des Prozesses der Projektion, die wir auf ein anderes Mal verschoben haben, wird uns hierüber die letzte Sicherheit bringen.

Nun aber wollen wir nicht unzufrieden sein, daß uns die neugewonnene Einsicht zu einer Reihe von weiteren Diskussionen nötigt.

1. Die nächste Erwägung sagt uns, daß eine Ablösung der Libido weder ausschließlich bei der Paranoia vorkommen, noch dort, wo sie sonst vorkommt, so unheilvolle Folgen haben kann. Es ist sehr wohl möglich, daß die Ablösung der Libido der wesentliche und regelmäßige Mechanismus einer jeden Verdrängung ist; wir wissen nichts darüber, solange nicht die anderen Verdrängungsaffektionen einer analogen Untersuchung unterzogen worden sind. Es ist sicher, daß wir im normalen Seelenleben (und nicht nur in der Trauer) beständig solche Loslösungen der Libido von Personen oder anderen Objekten vollziehen, ohne dabei zu erkranken. Wenn Faust sich von der Welt mit jenen Verfluchungen lossagt, so resultiert daraus keine Paranoia oder andere Neurose, sondern eine be-

Et le paranoïaque rebâtit le monde, non pas plus splendide, certes, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre. *Ce que nous prenons pour la production de la maladie, la formation de délire, est en réalité la tentative de guérison, la reconstruction.* Celle-ci, après la catastrophe, réussit plus ou moins bien, jamais pleinement; selon les mots de Schreber, une « profonde modification interne » s'est produite avec le monde. Mais l'être humain a retrouvé une relation aux personnes et aux choses du monde, qui plus est, souvent très intense, bien que pouvant être hostile là où elle était auparavant pleine d'une tendre attente. Disons donc : le processus du refoulement à proprement parler, consiste en ceci que la libido se détache des personnes et des choses aimées précédemment. Il s'effectue silencieusement; nous n'en avons aucune connaissance, nous sommes obligés de le reconstituer à partir des processus ultérieurs. Ce qui attire à grand bruit notre attention, c'est le processus de guérison qui vient supprimer le refoulement et qui ramène de nouveau la libido aux personnes délaissées par elle. Dans la paranoïa, cela s'effectue par la voie de la projection. Il n'était pas exact de dire que la sensation réduite au silence à l'intérieur était projetée vers l'extérieur; nous voyons plutôt que ce qui a été aboli à l'intérieur fait retour de l'extérieur. L'investigation minutieuse du processus de la projection que nous avons remise à une autre fois nous apportera sur ce point une dernière certitude.

Mais pour l'instant, ne soyons pas mécontents de ce que la compréhension nouvellement acquise rende nécessaire une série d'autres discussions.

1. En premier lieu, il faut considérer que le détachement de la libido n'a pas lieu exclusivement dans la paranoïa, ni qu'elle a des conséquences aussi désastreuses là où elle se produit. Il est très possible que le détachement de la libido soit le mécanisme essentiel et régulier de tout refoulement; nous ne saurons rien à ce sujet aussi longtemps que les autres affections du refoulement n'auront pas été soumises à une investigation analogue. Il est certain que, dans la vie psychique normale (et pas seulement dans le deuil), nous détachons notre libido, sans cesse, des personnes ou autres objets, sans pour autant tomber malade. Lorsque Faust répudie toute attache avec le monde par ces malédictions, il n'en résulte aucune paranoïa ou autre névrose, mais un état d'âme particulier. Le détachement de libido ne peut

sondere psychische Gesamtstimmung. Die Libidolösung an und für sich kann also nicht das Pathogene bei der Paranoia sein, es bedarf eines besonderen Charakters, der die paranoische Ablösung der Libido von anderen Arten des nämlichen Vorganges unterscheiden kann. Es ist nicht schwer, einen solchen Charakter in Vorschlag zu bringen. Welches ist die weitere Verwendung der durch die Lösung frei gewordenen Libido? Normalerweise suchen wir sofort einen Ersatz für die aufgehobene Anheftung; bis dieser Ersatz geglückt ist, erhalten wir die freie Libido in der Psyche schwebend, wo sie Spannungen ergibt und die Stimmung beeinflusst; in der Hysterie verwandelt sich der befreite Libidobetrag in körperliche Innervationen oder in Angst. Bei der Paranoia aber haben wir ein klinisches Anzeichen dafür, daß die dem Objekt entzogene Libido einer besonderen Verwendung zugeführt wird. Wir erinnern uns daran, daß die meisten Fälle von Paranoia ein Stück Größenwahn zeigen, und daß der Größenwahn für sich allein eine Paranoia konstituieren kann. Daraus wollen wir schließen, daß die frei gewordene Libido bei der Paranoia zum Ich geschlagen, zur Ichvergrößerung verwendet wird. Damit ist das aus der Entwicklung der Libido bekannte Stadium des Narzißmus wieder erreicht, in welchem das eigene Ich das einzige Sexualobjekt war. Dieser klinischen Aussage wegen nehmen wir an, daß die Paranoischen eine *Fixierung im Narzißmus* mitgebracht haben, und sprechen wir aus, daß der *Rückschritt von der sublimierten Homosexualität bis zum Narzißmus* den Betrag der für die Paranoia charakteristischen *Regression* angibt.

2. Eine gleichfalls naheliegende Einwendung kann sich auf die Krankengeschichte Schrebers (wie auf viele andere) stützen, indem sie geltend macht, daß der Verfolgungswahn (gegen Flechsig) unverkennbar früher auftritt als die Phantasie des Weltunterganges, so daß die angebliche Wiederkehr des Verdrängten der Verdrängung selbst vorherginge, was offenbar widersinnig ist. Diesem Einwand zuliebe müssen wir von der allgemeinsten Betrachtung zur Einzelwürdigung der gewiß sehr viel komplizierteren realen Verhältnisse herabsteigen. Die Möglichkeit muß zugegeben werden, daß eine solche Ablösung der Libido ebensoviel eine partielle, ein Zurückziehen von einem einzelnen Komplex, wie eine allgemeine sein kann. Die partielle Lösung dürfte die bei weitem häufigere sein und diejenige, die die allgemeine einleitet,

donc pas être en soi ce qui est pathogène dans la paranoïa, il y a nécessité d'un caractère particulier qui puisse différencier le détachement paranoïaque de la libido des autres modes du même processus. Il n'est pas difficile de trouver ce caractère. A quoi est employé ultérieurement la libido devenue libre du fait du détachement? Normalement, nous cherchons immédiatement un substitut pour l'attachement qui a été aboli; jusqu'à ce que nous ayons réussi à trouver ce substitut, nous laissons la libido libre flotter dans la psyché où elle produit des tensions et influence l'humeur; dans l'hystérie, le montant de libido devenu libre se transforme en innervations corporelles ou en angoisse. Mais dans la paranoïa, nous avons un signe clinique de ce que la libido retirée à l'objet est amenée vers un emploi particulier. Nous nous rappelons que la plupart des cas de paranoïa présentent un élément de délire de grandeur et que le délire de grandeur peut constituer à soi seul une paranoïa. Nous en concluons que, dans la paranoïa, la libido devenue libre s'abat sur le moi et est employée à l'aggrandissement du moi. On revient ainsi au stade connu du développement de la libido, stade du narcissisme, dans lequel le propre moi était l'unique objet sexuel. A cause de ces expressions cliniques, nous admettons que les paranoïaques ont en eux une *fixation au narcissisme* et formulons que la *rétrogradation de l'homosexualité sublimée au narcissisme* indique le montant de la *régression* caractéristique de la paranoïa.

2. On peut facilement concevoir l'objection, s'autorisant de l'histoire de la maladie de Schreber (et de celle de beaucoup d'autres), qui ferait valoir que le délire de persécution (envers Flechsig) entre en scène bien évidemment plus tôt que le fantasme de la fin du monde, de telle sorte que le soi-disant retour du refoulé précéderait le refoulement lui-même, ce qui est évidemment absurde. Pour prendre en compte cette objection, nous devons redescendre des considérations générales à l'appréciation, une par une, des circonstances réelles assurément très complexes. Il nous faut admettre la possibilité qu'un tel détachement de la libido puisse aussi bien être partiel – qu'elle se retire d'un seul complexe – que général. C'est nécessairement le détachement partiel qui, de loin, est le plus fréquent et celui qui introduit au détachement général, puisqu'en effet, ce sont avant tout, seulement les influences de la vie, qui motivent ce déta-

weil sie ja durch die Einflüsse des Lebens zunächst allein motiviert wird. Es kann dann bei der partiellen Lösung bleiben oder dieselbe zu einer allgemeinen vervollständigt werden, die sich durch den Größenwahn auffällig kundgibt. Im Falle Schrebers mag die Ablösung der Libido von der Person Flechsigs immerhin das Primäre gewesen sein; ihr folgt alsbald der Wahn nach, welcher die Libido wieder zu Flechsigs (mit negativem Vorzeichen als Marke der stattgehabten Verdrängung) zurückführt und so das Werk der Verdrängung aufhebt. Nun bricht der Verdrängungskampf von neuem los, bedient sich aber diesmal stärkerer Mittel; in dem Maße, als das umstrittene Objekt das wichtigste in der Außenwelt wird, einerseits alle Libido an sich ziehen will, andererseits alle Widerstände gegen sich mobil macht, wird der Kampf ums einzelne Objekt mit einer allgemeinen Schlacht vergleichbar, in deren Verlauf sich der Sieg der Verdrängung durch die Überzeugung ausdrückt, die Welt sei untergegangen und das Selbst allein übrig geblieben. Überblickt man die kunstvollen Konstruktionen, welche der Wahn Schrebers auf religiösem Boden aufbaut (die Hierarchie Gottes – die geprüften Seelen – die Vorhöfe des Himmels – den niederen und den oberen Gott), so kann man rückschließend ermessen, welcher Reichtum von Sublimierungen durch die Katastrophe der allgemeinen Libidoablösung zum Einsturz gebracht worden war.

3. Eine dritte Überlegung, die sich auf den Boden der hier entwickelten Anschauungen stellt, wirft die Frage auf, ob wir die allgemeine Ablösung der Libido von der Außenwelt als genügend wirksam annehmen sollen, um aus ihr den »Weltuntergang« zu erklären, ob nicht in diesem Falle die festgehaltenen Ichbesetzungen hinreichen müßten, um den Rapport mit der Außenwelt aufrecht zu halten. Man müßte dann entweder das, was wir Libidobesetzung (Interesse aus erotischen Quellen) heißen, mit dem Interesse überhaupt zusammenfallen lassen, oder die Möglichkeit in Betracht ziehen, daß eine ausgiebige Störung in der Unterbringung der Libido auch eine entsprechende Störung in den Ichbesetzungen induzieren kann. Nun sind dies Probleme, zu deren Beantwortung wir noch ganz hilflos und ungeschickt sind. Könnten wir von einer gesicherten Trieblehre ausgehen, so stünde es anders. Aber in Wahrheit verfügen wir über nichts dergleichen. Wir fassen den Trieb als den Grenzbegriff des Somatischen gegen das See-

chement. Cela peut en rester au détachement partiel, ou bien devenir complet par un détachement général qui se fait reconnaître d'une façon étonnante à travers le délire de grandeur. Toujours est-il que dans le cas de Schreber, le détachement de la libido, de la personne de Flechsig, a possiblement été l'élément premier, suivi immédiatement par le délire qui ramène la libido à Flechsig (avec le signe négatif comme marque de l'effectuation du refoulement) et lève ainsi l'œuvre du refoulement. Le combat en vue du refoulement se déclenche alors à nouveau, mais nécessite cette fois-ci des moyens plus puissants; dans la mesure où l'objet litigieux devient l'objet le plus important du monde extérieur, qui d'une part, veut tirer à soi toute la libido et qui d'autre part, mobilise toutes les résistances contre lui, le combat pour cet objet unique devient comparable à une bataille générale dans laquelle la victoire du refoulement se manifeste par la conviction que le monde a disparu et qu'il ne reste que soi-même. Si l'on considère les constructions, faites avec art, que le délire de Schreber édifie sur le terrain religieux (la hiérarchie de Dieu – les âmes examinées – les vestibules du ciel – le Dieu inférieur et le Dieu supérieur), on peut mesurer rétrospectivement la richesse des sublimations qui ont sombré du fait de la catastrophe du détachement général de la libido.

3. Une troisième considération, découlant des points de vue précédemment développés, pose la question de savoir si nous pouvons admettre que le détachement général de la libido, du monde extérieur, est suffisamment efficace pour fournir l'explication de « la fin du monde », et si, dans ce cas-là, les investissements du moi qui ont été conservés sont suffisants pour maintenir le rapport au monde extérieur. Il faudrait alors, soit faire coïncider ce que nous appelons investissement de libido (intérêt provenant de sources érotiques) avec l'intérêt en général, soit prendre en considération la possibilité qu'une perturbation importante dans le placement de la libido puisse également induire une perturbation correspondante dans les investissements du moi. Or, nous sommes encore trop désarmés et maladroits pour pouvoir apporter une réponse à ce problème. Si nous pouvions partir d'une théorie assurée de la pulsion, il en serait tout autrement. Mais à la vérité, nous n'avons rien de semblable à notre disposition. Nous concevons la pulsion comme le concept-frontière entre le somatique et le psychique, nous

lische, sehen in ihm den psychischen Repräsentanten<sup>a</sup> organischer Mächte und nehmen die populäre Unterscheidung von Ichtrieben und Sexualtrieb an, die uns mit der biologischen Doppelstellung des Einzelwesens, welches seine eigene Erhaltung wie die der Gattung anstrebt, übereinzustimmen scheint. Aber alles weitere sind Konstruktionen, die wir aufstellen und auch bereitwillig wieder fallen lassen, um uns in dem Gewirre der dunkleren seelischen Vorgänge zu orientieren, und wir erwarten gerade von psychoanalytischen Untersuchungen über krankhafte Seelenvorgänge, daß sie uns gewisse Entscheidungen in den Fragen der Trieblehre aufnötigen werden. Bei der Jugend und Vereinzelung solcher Untersuchungen kann diese Erwartung noch nicht Erfüllung gefunden haben. Die Möglichkeit von Rückwirkungen der Libidostörungen auf die Ichbesetzungen wird man so wenig von der Hand weisen dürfen wie die Umkehrung davon, die sekundäre oder induzierte Störung der Libidovorgänge durch abnorme Veränderungen im Ich. Ja, es ist wahrscheinlich, daß Vorgänge dieser Art den unterscheidenden Charakter der Psychose ausmachen. Was hiervon für die Paranoia in Betracht kommt, wird sich gegenwärtig nicht angeben lassen. Ich möchte nur einen einzigen Gesichtspunkt hervorheben. Man kann nicht behaupten, daß der Paranoiker sein Interesse von der Außenwelt völlig zurückgezogen hat, auch nicht auf der Höhe der Verdrängung, wie man es etwa von gewissen anderen Formen von halluzinatorischen Psychosen beschreiben muß (Meynerts *Amentia*). Er nimmt die Außenwelt wahr, er gibt sich Rechenschaft über ihre Veränderungen, wird durch ihren Eindruck zu Erklärungsleistungen angeregt (die »flüchtig hingemachten« Männer), und darum halte ich es für weitaus wahrscheinlicher, daß seine veränderte Relation zur Welt allein oder vorwiegend durch den Ausfall des Libidointeresses zu erklären ist.

4. Bei den nahen Beziehungen der Paranoia zur *Dementia praecox* kann man der Frage nicht ausweichen, wie eine solche Auffassung der ersteren Affektion auf die der letzteren zurückwirken muß. Ich halte es für einen wohlberechtigten Schritt Kraepelins, vieles, was man vorher Paranoia geheißen hat, mit der Katatonie und anderen Formen zu einer neuen klinischen Einheit zu verschmelzen, für welche der Name *Dementia praecox* allerdings besonders ungeschickt gewählt ist. Auch gegen die Bleulersche Bezeichnung des gleichen Formenkreises als *Schizo-*

<sup>a</sup> Schreber considère qu'un nerf est le Représentant de l'ensemble de l'individu, dans sa théorie des nerfs et des rayons. Freud emploie également ce substantif, provenant de *repräsentieren*, pour sa théorie de la pulsion.

voyons en lui le représentant<sup>a</sup> psychique des forces organiques, et nous admettons la différenciation populaire faite entre pulsions du moi et pulsion sexuelle, qui nous semble concorder avec la duplicité biologique de la position de chaque être qui aspire à la fois à sa propre conservation et à celle de l'espèce. Tout le reste, ce sont des constructions que nous édifions et que nous abandonnons aussi très volontiers, pour nous orienter dans l'enchevêtrement des obscurs processus psychiques, et nous attendons justement des investigations psychanalytiques sur les processus psychiques morbides qu'elles nous imposent certains choix dans les questions de la théorie des pulsions. Du fait de la jeunesse et de l'isolement de ces investigations, cette attente ne peut pas encore s'être réalisée. On ne peut pas plus repousser la possibilité que les perturbations de la libido retentissent sur les investissements du moi que l'inverse, c'est-à-dire que la perturbation secondaire ou induite des processus de la libido provienne des modifications anormales dans le moi. De fait, il est vraisemblable que des processus de cette sorte constituent le caractère distinctif de la psychose. A l'heure actuelle, on ne peut encore dire ce qui, de cela, entre en ligne de compte pour la paranoïa. Je voudrais soulever seulement un point. On ne peut pas affirmer que le paranoïaque a complètement retiré son intérêt du monde extérieur, pas même au point culminant du refoulement, comme on peut le décrire par exemple dans certaines autres formes de psychoses hallucinatoires (*Amentia* de Meynert). Il perçoit le monde extérieur, il se donne des raisons de ses modifications, il est incité à un travail d'explication par les impressions qu'il en reçoit (les hommes « torchés à la va-vite »), et c'est pourquoi je tiens de beaucoup pour plus vraisemblable, que sa relation modifiée au monde soit à expliquer uniquement, ou du moins de façon prépondérante, par la chute d'intérêt libidinal.

4. Étant donné les proches relations de la paranoïa à la *Dementia praecox*, on ne peut éviter de se demander comment une telle conception de la première affection va retentir sur celle de cette dernière. Je tiens pour très justifié l'écrit de Kraepelin où il fait fusionner une grande part de ce qu'on appelait auparavant paranoïa avec la catatonie et d'autres formes, en une nouvelle unité clinique, dont le nom de *Dementia praecox* est cependant particulièrement mal choisi. A la dénomination de

phrenie wäre einzuwenden, daß der Name nur dann gut brauchbar erscheint, wenn man sich an seine Wortbedeutung nicht erinnert. Er ist sonst allzu präjudizierlich, indem er einen theoretisch postulierten Charakter zur Benennung verwendet, überdies einen solchen, welcher der Affektion nicht ausschließlich zukommt und im Lichte anderer Anschauungen nicht für den wesentlichen erklärt werden kann. Es ist aber im ganzen nicht sehr wichtig, wie man Krankheitsbilder benennt. Wesentlicher erschien es mir, die Paranoia als selbständigen klinischen Typus aufrecht zu halten, auch wenn ihr Bild noch so häufig durch schizophrene Züge kompliziert wird, denn vom Standpunkte der Libidotheorie ließe sie sich durch eine andere Lokalisation der disponierenden Fixierung und einen anderen Mechanismus der Wiederkehr (Symptombildung) von der *Dementia praecox* sondern, mit welcher sie den Hauptcharakter der eigentlichen Verdrängung, die Libidoablösung mit Regression zum Ich gemeinsam hätte. Ich hielte es für das zweckmäßigste, wenn man die *Dementia praecox* mit dem Namen *Paraphrenie* belegen wollte, welcher an sich unbestimmten Inhalts ihre Beziehungen zu der unabänderlich benannten Paranoia zum Ausdruck bringt und überdies an die in ihr aufgegangene Hebephrenie erinnert. Es käme dabei nicht in Betracht, daß dieser Name bereits früher für anderes vorgeschlagen wurde, da sich diese anderen Verwendungen nicht durchgesetzt haben.

Daß bei der *Dementia praecox* der Charakter der Abkehr der Libido von der Außenwelt ganz besonders deutlich ist, hat Abraham (l. c.) auf sehr eindringliche Weise auseinandergesetzt. Aus diesem Charakter erschließen wir die Verdrängung durch Libidoablösung. Die Phase der stürmischen Halluzinationen fassen wir auch hier als eine des Kampfes zwischen der Verdrängung und einem Heilungsversuch, der die Libido wieder zu ihren Objekten bringen will. In den Delirien und motorischen Stereotypen der Krankheit hat Jung mit außerordentlichem analytischem Scharfsinn die krampfhaft festgehaltenen Reste der einstigen Objektbesetzungen erkannt. Dieser vom Beobachter für die Krankheit selbst gehaltene Heilungsversuch bedient sich aber nicht wie bei der Paranoia der Projektion, sondern des halluzinatorischen (hysterischen) Mechanismus. Dies ist der eine der großen Unterschiede von der Paranoia; er ist einer genetischen Aufklärung von anderer Seite her fähig. Der Ausgang

*schizophrenie* proposée par Bleuler pour le même ensemble, on pourrait également objecter que ce nom n'apparaît bien utilisable que si l'on ne se souvient pas de la signification du mot. Car sans cela, il préjuge par trop, en appliquant à la dénomination un caractère théoriquement postulé, et de surcroît un caractère qui n'appartient pas exclusivement à cette affection et qui, à la lumière d'autres considérations, ne peut être regardé comme le caractère essentiel. Mais au fond, il n'est pas très important de donner un nom aux tableaux cliniques. Il me paraît plus essentiel de maintenir la paranoïa comme un type clinique indépendant, même si son tableau se complique encore si souvent de traits schizophréniques, car du point de vue de la théorie de la libido, elle est à séparer de la *Dementia praecox* par une autre localisation de la fixation prédisposante et par un autre mécanisme du retour (formation de symptôme); elle aurait en commun avec elle le caractère principal du refoulement à proprement parler: le détachement de la libido avec régression vers le moi. Si l'on voulait recouvrir la *Dementia praecox* du nom de *paraphrénie*, je le tiendrais pour ce qui est le plus adéquat, en ce qu'il exprime ses relations, de contenu en soi indéterminé, à la paranoïa, dont le nom ne change pas, et rappelle en outre l'hébéphrénie qui y est incluse. Il importe peu que ce nom ait déjà été proposé pour autre chose, étant donné que ces autres emplois n'ont pas réussi à s'imposer.

Abraham a exposé (au passage cité) avec beaucoup d'insistance que, dans la *Dementia praecox*, le caractère d'éloignement de la libido du monde extérieur est tout particulièrement net. A partir de ce caractère, nous reconstruisons que le refoulement est dû au détachement de la libido. Nous concevons ici également la phase des hallucinations agitées comme une phase de combat entre le refoulement et une tentative de guérison qui veut ramener la libido vers ses objets. Avec une extraordinaire finesse analytique, Jung a reconnu dans les délires et les stéréotypies motrices de la maladie, les restes retenus avec désespoir des anciens investissements d'objet. Mais cette tentative de guérison, tenue par l'observateur pour la maladie elle-même, ne se sert pas, comme dans la paranoïa, de la projection, mais du mécanisme hallucinatoire (hystérique). C'est l'une des grandes différences avec la paranoïa; d'un autre côté, elle est susceptible d'une élucidation génétique. L'issue de la *Dementia praecox*,

der *Dementia praecox*, wo die Affektion nicht allzu-sehr partiell bleibt, bringt den zweiten Unterschied. Er ist im allgemeinen ungünstiger als der der Paranoia; der Sieg bleibt nicht wie bei letzterer der Rekonstruktion, sondern der Verdrängung. Die Regression geht nicht nur bis zum Narzißmus, der sich in Größenwahn äußert, sondern bis zur vollen Auflassung der Objektliebe und Rückkehr zum infantilen Autoerotismus. Die disponierende Fixierung muß also weiter zurückliegen als die der Paranoia, im Beginn der Entwicklung, die vom Autoerotismus zur Objektliebe strebt, enthalten sein. Es ist auch keineswegs wahrscheinlich, daß die homosexuellen Anstöße, die wir bei der Paranoia so häufig, vielleicht regelmäßig finden, in der Ätiologie der weit uneingeschränkteren *Dementia praecox* eine ähnlich bedeutsame Rolle spielen.

Unsere Annahmen über die disponierenden Fixierungen bei Paranoia und Paraphrenie machen es ohne weiteres verständlich, daß ein Fall mit paranoischen Symptomen beginnen und sich doch zur Demenz entwickeln kann, daß paranoide und schizophrene Erscheinungen sich in jedem Ausmaße kombinieren, daß ein Krankheitsbild wie das Schrebers zustande kommen kann, welches den Namen einer paranoiden Demenz verdient, durch das Hervortreten der Wunschphantasie und der Halluzinationen dem paraphrenen, durch den Anlaß, den Projektionsmechanismus und den Ausgang dem paranoischen Charakter Rechnung trägt. Es können ja in der Entwicklung mehrere Fixierungen zurückgelassen worden sein und der Reihe nach den Durchbruch der abgedrängten Libido gestatten, etwa die später erworbene zuerst und im weiteren Verlaufe der Krankheit dann die ursprüngliche, dem Ausgangspunkt näher liegende. Man möchte gerne wissen, welchen Bedingungen dieser Fall die relativ günstige Erledigung verdankt, denn man wird sich nicht gerne entschließen, etwas so Zufälliges wie die »Versetzungsbesserung«, die mit dem Verlassen der Flechsig'schen Anstalt eintrat<sup>1</sup>, allein für den Ausgang verantwortlich zu machen. Aber unsere unzulängliche Kenntnis der intimen Zusammenhänge in dieser Krankengeschichte macht die Antwort auf diese interessante Frage unmöglich. Als Vermutung könnte man hinstellen, daß die wesentlich positive Tönung

quand l'affection ne reste pas trop partielle, fournit la deuxième différence. Elle est, en général, moins favorable que celle de la paranoïa ; la victoire ne reste pas, comme pour cette dernière, à la reconstruction, mais au refoulement. La régression ne va pas seulement jusqu'au narcissisme, qui s'exprime dans le délire de grandeur, mais jusqu'au lachage complet de l'amour d'objet et au retour à l'autoérotisme infantile. La fixation prédisposante doit donc se trouver plus en arrière que celle de la paranoïa, elle doit être située au début du développement qui, de l'autoérotisme, tend vers l'amour d'objet. Il n'est, d'ailleurs, nullement vraisemblable que les impulsions homosexuelles, que nous trouvons si fréquemment, voire régulièrement, dans la paranoïa, jouent un rôle aussi important dans l'étiologie de la *Dementia praecox*, maladie bien moins circonscrite.

Nos hypothèses concernant les fixations prédisposantes dans la paranoïa et la paraphrénie permettent à elles seules de comprendre qu'un cas puisse débiter avec des symptômes paranoïaques et évoluer cependant vers une démence, que des manifestations paranoïdes et schizophréniques se combinent dans toutes les proportions possibles, qu'un tableau de maladie comme celui de Schreber puisse se présenter, méritant le nom de démence paranoïde, en mettant au compte du caractère paraphrénique, l'irruption du fantasme de désir et des hallucinations, et en attribuant au caractère paranoïaque, le facteur déclenchant, le mécanisme de projection, et l'issue de la maladie. Il peut en effet y avoir eu, dans le développement, plusieurs fixations abandonnées, permettant des irruptions successives de la libido écartée, en commençant peut-être par les fixations acquises plus tard et en en venant, dans le déroulement de la maladie, aux plus primitives et proches du point de départ. On aimerait bien savoir à quoi tient la liquidation favorable toute relative de ce cas, car on a du mal à faire porter uniquement l'issue de celle-ci à quelque chose d'aussi accidentel que « l'amélioration due au changement » qui se produit après avoir quitté la maison de santé de Flechsig<sup>1</sup>. Mais l'insuffisance de notre connaissance des relations intimes dans cette histoire de maladie rend impossible de répondre à cette intéressante question. On

1. Vgl. Riklin, »Über Versetzungsbesserungen«. *Psychiatrisch-neurologische Wochenschrift* 1905, Nr. 16-18.

1. Cf. Riklin, »Über Versetzungsbesserungen« (Sur les améliorations par changement de domicile), *Psychiatrisch-neurologische Wochenschrift* 1905, n° 16-18.

des Vaterkomplexes, das in der Realität späterer Jahre wahrscheinlich ungetrübte Verhältnis zu einem vorzüglichen Vater die Versöhnung mit der homosexuellen Phantasie und damit den heilungsartigen Ablauf ermöglicht hat.

Da ich weder die Kritik fürchte, noch die Selbstkritik scheue, habe ich kein Motiv, die Erwähnung einer Ähnlichkeit zu vermeiden, die vielleicht unsere Libidotheorie im Urteile vieler Leser schädigen wird. Die durch Verdichtung von Sonnenstrahlen, Nervenfasern und Samenfäden komponierten »Gottessstrahlen« Schrebers sind eigentlich nichts anderes als die dinglich dargestellten, nach außen projizierten Libidobesetzungen und verleihen seinem Wahn eine auffällige Übereinstimmung mit unserer Theorie. Daß die Welt untergehen muß, weil das Ich des Kranken alle Strahlen an sich zieht, daß er später während des Rekonstruktionsvorganges ängstlich besorgt sein muß, daß Gott nicht die Strahlenverbindung mit ihm löse, diese und manche andere Einzelheiten der Schreberschen Wahnbildung klingen fast wie endopsychische Wahrnehmungen der Vorgänge, deren Annahme ich hier einem Verständnis der Paranoia zugrunde gelegt habe. Ich kann aber das Zeugnis eines Freundes und Fachmannes dafür vorbringen, daß ich die Theorie der Paranoia entwickelt habe, ehe mir der Inhalt des Schreberschen Buches bekannt war. Es bleibt der Zukunft überlassen zu entscheiden, ob in der Theorie mehr Wahn enthalten ist, als ich möchte, oder in dem Wahn mehr Wahrheit, als andere heute glaublich finden.

Endlich möchte ich diese Arbeit, die doch wiederum nur ein Bruchstück eines größeren Zusammenhanges darstellt, nicht beschließen, ohne einen Ausblick auf die beiden Hauptsätze zu geben, auf deren Erweis die Libidotheorie der Neurosen und Psychosen hinsteuert, daß die Neurosen im wesentlichen aus dem Konflikte des Ichs mit dem Sexualtrieb hervorgehen, und daß ihre Formen die Abdrücke der Entwicklungsgeschichte der Libido – und des Ichs bewahren.

pourrait faire la conjecture que c'est la coloration essentiellement positive du complexe paternel, le rapport des dernières années, vraisemblablement serein dans la réalité, à un excellent père, qui a rendu possible la réconciliation avec le fantasme homosexuel et, du coup, une sorte de guérison.

Étant donné que je ne crains pas plus la critique que je n'ai peur de l'auto-critique, je n'ai aucun motif d'éviter de mentionner une analogie qui portera peut-être préjudice à notre théorie de la libido aux yeux de beaucoup de lecteurs. Les « rayons de Dieu » de Schreber, composés par condensation, de rayons de soleil, de fibres nerveuses et de spermatozoïdes, ne sont à vrai dire rien d'autre que les investissements de libido concrètement présentés et projetés à l'extérieur, et confèrent à son délire une concordance frappante avec notre théorie. Que le monde doive prendre fin parce que le moi du malade attire à soi tous les rayons, que, durant le processus de reconstruction, il soit pris de l'angoisse que Dieu ne défasse le lien qu'il a avec lui par les rayons, tout ceci et bien d'autres détails de la formation de délire de Schreber résonnent presque comme les perceptions endopsychiques des processus sur lesquels j'ai fondé mes hypothèses d'une compréhension de la paranoïa. Je peux cependant donner le témoignage d'un ami et professionnel sur le fait que j'ai développé la théorie de la paranoïa avant que ne me soit connu le contenu du livre de Schreber. Laissons l'avenir décider s'il est contenu dans la théorie plus de délire que je ne le voudrais, ou bien dans le délire, plus de vérité que d'autres ne veulent aujourd'hui le croire.

Enfin, je ne voudrais pas terminer ce travail, qui, encore une fois, ne présente qu'un fragment d'un propos plus vaste, sans donner une vue des deux propositions principales, dont la théorie de la libido des névroses et psychoses tend à rendre témoignage, à savoir que les névroses résultent essentiellement d'un conflit entre le moi et la pulsion sexuelle, et que leurs formes portent les empreintes de l'histoire du développement de la libido et du développement du moi.

*Nachtrag zu dem autobiographisch beschriebenen  
Falle von Paranoia  
(Dementia paranoides)*

Présenté à Weimar, le 22 septembre 1911, au 3<sup>e</sup> Congrès international de psychanalyse, sous le titre : *Nachtrag zur Analyse Schreber's.*

- 1912     *Jahrbuch für psychoanalytische  
und psychopathologische Forschungen*  
Vol. III, deuxième partie  
(fin du *Jahrbuch*, de 1911, paru en mars 1912).
- 1913     *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre*  
Vol. III, Deuticke, Leipzig und Wien.
- 1921     Deuxième édition des *Sammlung...* vol. III.
- 1924     *Gesammelte Schriften*  
Vol. v, Internationale Psychoanalytischer Verlag,  
Leipzig / Wien / Zürich.
- 1931     *Theoretische Schriften*  
Internationale Psychoanalytischer Verlag,  
Leipzig / Wien / Zürich.
- 1932     *Vier psychoanalytische Krankengeschichten, Kleinoktavausgabe*  
Internationale Psychoanalytischer Verlag,  
Leipzig / Wien / Zürich.
- 1943     *Gesammelte Werke*  
Vol. VIII, Imago Publishing, London.
- 1973     *Studien Ausgabe*  
Vol. 7, Fischer Verlag, Frankfurt am Main.

# JAHRBUCH

FÜR

PSYCHOANALYTISCHE UND PSYCHO-  
PATHOLOGISCHE FORSCHUNGEN.

HERAUSGEGEBEN VON

PROF. DR. E. BLEULER UND PROF. DR. S. FREUD  
IN ZÜRICH, IN WIEN.

REDIGIERT VON

DR. O. G. JUNG,  
PRIVATDOZENTEN DER PSYCHIATRIE IN ZÜRICH.

III. BAND.

LEIPZIG UND WIEN.  
FRANZ DEUTICKE.

1912.

Supplément au cas de paranoïa  
(*Dementia paranoides*)  
décrit autobiographiquement

- 1932 Appendice, in *Revue française de psychanalyse*  
Tome v, n° 1, PUF.  
Traduction de M. Bonaparte et R. Loewenstein.
- 1935 Appendice, in *Cinq psychanalyses*  
Denoël et Steele, Paris.
- 1954 Réédition, PUF, Paris.

**Nachtrag  
zu dem autobiographisch beschriebenen  
Falle von Paranoia  
(Dementia paranoides).<sup>a</sup>**

Von Sigm. Freud (Wien).

In der Behandlung der Krankengeschichte des Senatspräsidenten Schreber<sup>1</sup> habe ich mich mit Absicht auf ein Mindestmaß von Deutung eingeschränkt, und darf darauf vertrauen, daß jeder psychoanalytisch geschulte Leser aus dem mitgeteilten Material mehr entnommen haben wird, als ich ausdrücklich ausspreche, daß es ihm nicht schwer gefallen ist, die Fäden des Zusammenhanges enger anzuziehen und Schlußfolgerungen zu erreichen, die ich bloß andeute. Ein freundlicher Zufall, der die Aufmerksamkeit anderer Autoren des gleichen Bandes auf die Schrebersche Selbstbiographie gelenkt hat, läßt auch erraten, wieviel noch aus dem symbolischen Gehalt der Phantasien und Wahnideen des geistreichen Paranoikers zu schöpfen ist<sup>2</sup>.

Eine zufällige Bereicherung meiner Kenntnisse seit der Veröffentlichung meiner Arbeit über Schreber hat mich nun in den Stand gesetzt, eine seiner wahnhaften Behauptungen besser zu würdigen und als *mythologisch* beziehungsreich zu erkennen. Auf Seite 48 erwähne ich das besondere Verhältnis des Kranken zur Sonne, die ich für ein sublimiertes »Vatersymbol« erklären mußte. Die Sonne spricht mit ihm in menschlichen Worten und gibt sich ihm so als ein belebtes Wesen zu erkennen. Er pflegte sie zu beschimpfen, mit Drohworten anzuschreien; er versichert auch, daß ihre Strahlen vor ihm erbleichen, wenn er gegen sie gewendet laut spricht. Nach seiner »Genesung« rühmt er sich, daß er ruhig in die Sonne sehen kann und

1. Siehe den Aufsatz im ersten Halbband dieses *Jahrbuches*, Band III, auf Grundlage der »Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken«.

2. Vgl. Jung, »Wandlungen und Symbole der Libido«, ebenda S. 164 und 207. Spielrein, »Über den psychischen Inhalt eines Falles von Schizophrenie« usw., S. 350.

**Supplément au cas de paranoïa  
(Dementia paranoides)  
décrit autobiographiquement<sup>a</sup>**

de Sigm. Freud (Vienne)

Dans le traitement de l'histoire de malade du président de chambre Schreber<sup>1</sup>, je me suis intentionnellement restreint au minimum d'interprétations, et je mets ma confiance dans le fait que tout lecteur à l'école de la psychanalyse aura tiré du matériel communiqué plus que je n'en ai explicitement dit, qu'il ne lui sera pas difficile de serrer plus étroitement les fils épars et de parvenir à des conclusions que je n'ai fait qu'indiquer. Un heureux hasard, qui a attiré l'attention d'autres auteurs de ce même volume sur l'autobiographie de Schreber, laisse présager en effet combien il y a encore à puiser dans la teneur symbolique des fantasmes et des idées délirantes de ce paranoïaque plein de génie<sup>2</sup>.

Depuis la publication de mon travail sur Schreber, un enrichissement fortuit de mes connaissances m'a permis, à présent, de mieux apprécier une de ses affirmations délirantes, et de reconnaître la richesse du rapport de celles-ci avec la *mythologie*. A la page 48, je mentionne le rapport particulier du malade avec le soleil, qu'il m'a fallu déclarer comme étant un « symbole du père » sublimé. Le soleil lui parle avec des mots humains, et se fait ainsi connaître à lui comme étant un être animé. Schreber a coutume d'insulter le soleil, de lui hurler des menaces ; il assure aussi que ses rayons pâlisent devant lui lorsque, tourné vers lui, il lui parle à voix haute. Après sa « guérison », il se vante de pouvoir fixer tranquillement le soleil et de n'en être

<sup>a</sup> Freud a fait cet exposé au 3<sup>e</sup> Congrès de psychanalyse à Weimar, le 22 septembre 1911, sous le titre *Nachtrag zur Analyse Schreber's* (« Supplément à l'analyse de Schreber »). Rank en a fait un compte rendu dans le *Zentralblatt* de décembre 1911, accompagné du petit texte de Freud : « De la signification de la suite des voyelles ».

1. Voir l'article dans la première partie de ce *Jahrbuch*, vol. III, sur les fondements des *Mémoires d'un malade des nerfs*.

2. Cf. Jung, *Wandlungen und Symbole der Libido* [Métamorphoses et symboles de la libido], *ibid.* p. 164 à 207. Spielrein, *Über den psychischen Inhalt eines Falles von Schizophrenie* [Du contenu psychique d'un cas de schizophrénie], etc., p. 350.

davon nur in sehr bescheidenem Maße geblendet wird, was natürlich früher nicht möglich gewesen wäre. (Anmerkung auf Seite 139 des Schreberschen Buches.)

An dieses wahnhafte Vorrecht, ungeblendet in die Sonne schauen zu können, knüpft nun das mythologische Interesse an. Man liest bei S. Reinach<sup>1</sup> (nach Keller, Tiere des Altertums), daß die alten Naturforscher dieses Vermögen allein den Adlern zugestanden, die als Bewohner der höchsten Luftschichten zum Himmel, zur Sonne und zum Blitze in besonders innige Beziehung gebracht wurden<sup>2</sup>. Dieselben Quellen berichten aber auch, daß der Adler seine Jungen einer Probe unterzieht, ehe er sie als legitim anerkennt. Wenn sie es nicht zustande bringen, in die Sonne zu schauen, ohne zu blinzeln, werden sie aus dem Nest geworfen.

Über die Bedeutung dieses Tiermythus kann kein Zweifel sein. Gewiß wird hier den Tieren nur zugeschrieben, was bei den Menschen geheiligter Gebrauch ist. Was der Adler mit seinen Jungen anstellt, ist ein *Ordale*, eine Abkunftsprobe, wie sie von den verschiedensten Völkern aus alten Zeiten berichtet wird. So vertrauten die am Rhein wohnenden Kelten ihre Neugeborenen den Fluten des Stromes an, um sich zu überzeugen, ob sie wirklich ihres Blutes wären. Der Stamm der Psyllen im heutigen Tripolis, der sich der Abkunft von Schlangen rühmte, setzte seine Kinder der Berührung solcher Schlangen aus; die rechtmäßig Geborenen wurden entweder nicht gebissen oder erhelten sich rasch von den Folgen des Bisses<sup>3</sup>. Die Voraussetzung dieser Erprobungen führt tief in die *totemistische* Denkweise primitiver Völker hinein. Der Totem – das Tier oder die animistisch gedachte Naturmacht, von der der Stamm seine Abkunft herleitet – verschont die Angehörigen dieses Stammes als seine Kinder, wie es selbst von ihnen als Stammvater verehrt und eventuell verschont wird. Wir sind hier bei Dingen angelangt, die mir berufen scheinen, ein psychoanalytisches Verständnis für die Ursprünge der Religion zu ermöglichen.

1. *Cultes, Mythes et Religions*, T. III, 1908, p. 80.

2. An den höchsten Stellen der Tempel waren Bilder von Adlern angebracht, um als »magische« Blitzauleiter zu wirken (S. Reinach, l. c.).

3. Siehe Literaturnachweise bei Reinach l. c., T. III und T. I, p. 74.

que très modérément aveuglé, ce qui ne lui aurait été bien sûr pas possible auparavant. (Remarque p. 139 du livre de Schreber).

A ce privilège délirant, de pouvoir regarder le soleil en face sans être aveuglé, s'allie dès lors l'intérêt mythologique. On lit dans S. Reinach<sup>1</sup> (d'après Keller, *Animaux de l'Antiquité*) que les naturalistes à l'époque de l'Antiquité n'attribuaient ce pouvoir qu'aux aigles qui, en tant qu'habitants des plus hautes strates de l'atmosphère, leur semblaient avoir une relation particulièrement intime avec le ciel, le soleil et l'éclair<sup>2</sup>. Mais ces mêmes sources nous informent également que l'aigle soumet ses petits à une épreuve, avant de les reconnaître pour légitimes. S'ils ne sont pas à même de regarder le soleil sans cligner des yeux, ils sont jetés hors du nid.

Il ne peut y avoir aucun doute sur la signification de ce mythe animal. Ce qui n'est attribué ici qu'aux animaux est assurément une pratique sacrée chez les êtres humains. Ce que l'aigle fait avec ses petits, c'est une *ordalie*, une épreuve relative à sa lignée, telle qu'elle est rapportée par les peuples les plus divers des temps anciens. Ainsi, les Celtes habitant au bord du Rhin confiaient-ils leurs nouveaux-nés aux flots du fleuve pour s'assurer qu'ils étaient effectivement de leur sang. La tribu des Psylles, dans ce qui est aujourd'hui la Tripolie, qui se faisait gloire de son origine de serpents, exposait ses enfants au contact de tels serpents ; ceux légitimement nés, soit n'étaient pas mordus, soit se remettaient rapidement des suites de la morsure<sup>3</sup>. Ce qu'impliquent ces mises à l'épreuve nous introduit dans le mode de penser *totémique* des peuples primitifs. Le totem – l'animal ou le pouvoir de la nature pensé sur le mode animiste, dont la tribu fait découler son origine – épargne ceux qui appartiennent à cette tribu comme ses enfants, de même qu'il est lui-même vénéré et éventuellement épargné par eux, comme père de la tribu. Nous avons atteint ici des choses qui me semblent pouvoir rendre possible une compréhension psychanalytique des origines de la religion.

1. *Cultes, Mythes et Religions*, t. III, 1908, p. 80.

2. A l'endroit le plus élevé du temple, on plaçait des images d'aigles, pour agir comme paratonnerre » magique » (S. Reinach, *op. cit.*).

3. Voir références bibliographiques dans Reinach, *op. cit.*, t. III et t. I, p. 74.

Der Adler, der seine Jungen in die Sonne schauen läßt und verlangt, daß sie von ihrem Lichte nicht geblendet werden, benimmt sich also wie ein Abkömmling der Sonne, der seine Kinder der Ahnenprobe unterwirft. Und wenn Schreber sich rühmt, daß er ungestraft und ungeblendet in die Sonne schauen kann, hat er den mythologischen Ausdruck für seine Kindesbeziehung zur Sonne wiedergefunden, hat uns von neuem bestätigt, wenn wir seine Sonne als ein Symbol des Vaters auffassen. Erinnern wir uns daran, daß Schreber in seiner Krankheit seinen Familienstolz frei äußert (»Die Schrebers gehören dem höchsten himmlischen Adel an!<sup>1</sup>«), daß wir ein menschliches Motiv für seine Erkrankung an einer femininen Wunschphantasie in seiner Kinderlosigkeit gefunden haben, so wird uns der Zusammenhang seines wahnhaften Vorrechtes mit den Grundlagen seines Krankseins deutlich genug.

Dieser kleine Nachtrag zur Analyse eines Paranoien mag dartun, wie wohlbegründet die Behauptung Jungs ist, daß die mythenbildenden Kräfte der Menschheit nicht erloschen sind, sondern heute noch in den Neurosen dieselben psychischen Produkte erzeugen wie in den ältesten Zeiten. Ich möchte eine früher gemachte Andeutung<sup>2</sup> wieder aufnehmen, indem ich ausspreche, daß für die religionsbildenden Kräfte dasselbe gilt. Und ich meine, es wird bald an der Zeit sein, einen Satz, den wir Psychoanalytiker schon vor langem ausgesprochen haben, zu erweitern, zu seinem individuellen, ontogenetisch verstandenen Inhalt, die anthropologische, phylogenetisch zu fassende Ergänzung hinzuzufügen. Wir haben gesagt: Im Traume und in der Neurose finden wir das Kind wieder mit den Eigentümlichkeiten seiner Denkweisen und seines Affektlebens. Wir werden ergänzen: auch den wilden, den primitiven Menschen, wie er sich uns im Lichte der Altertumswissenschaft und der Völkerforschung zeigt.

L'aigle, qui fait regarder le soleil en face à ses petits, et exige qu'ils ne soient pas aveuglés par sa lumière, se comporte alors comme un descendant du soleil qui soumet ses enfants à l'épreuve de l'ancêtre. Et lorsque Schreber se vante de pouvoir impunément, et sans en être aveuglé, regarder le soleil en face, il a retrouvé l'expression mythologique de sa relation filiale au soleil, et nous confirme à nouveau que son soleil est à concevoir comme un symbole du père. Souvenons-nous que Schreber, dans sa maladie, exprime ouvertement sa fierté à l'égard de sa famille (« Les Schreber appartiennent à la plus haute noblesse<sup>1</sup> céleste »), que nous avons trouvé dans son absence d'enfants un motif humain à la survenue de sa maladie, dans un fantasme féminin de désir ; la connexion entre son privilège délirant et les bases de sa maladie s'éclaircit alors nettement pour nous.

Ce petit supplément à l'analyse d'un paranoïde peut montrer à quel point l'affirmation de Jung est bien fondée, à savoir que les forces de l'humanité formatrices de mythes ne sont pas éteintes, mais qu'elles engendrent encore de nos jours, dans les névroses, les mêmes productions psychiques qu'aux temps les plus reculés. J'aimerais reprendre une indication<sup>2</sup> faite précédemment, en disant que cela vaut également pour les forces formatrices de religion. Et je pense qu'il sera bientôt temps d'élargir une proposition que nous, psychanalystes, avons énoncée depuis longtemps déjà, en ajoutant au contenu individuel, compris de façon ontogénétique, le complément anthropologique, à saisir sur le plan phylogénétique. Nous avons dit : dans le rêve et dans la névrose, nous retrouvons l'enfant avec les caractéristiques de son mode de penser et de sa vie affective. Nous compléterons : nous y trouvons également l'être humain *sauvage*, *primitif*, tel qu'il nous apparaît à la lumière de la science archéologique et de la recherche ethnographique.

1. *Denkwürdigkeiten*, S. 24. – »Adel« gehört zu »Adler«.

2. *Zwangshandlungen und Religionsübung*, 1907.

1. *Mémoires*, p. 24. – *Adel* [noblesse] fait partie de *Adler* [aigle].

2. *Zwangshandlungen und Religionsübung*, Actions compulsives et exercice religieux, 1907.

## TABLE DES MATIÈRES

- 3 Fac-similé de la 1<sup>re</sup> page de la revue  
*Jahrbuch für psychoanalytische  
und psychopathologische Forschungen*, 1911 (1<sup>re</sup> partie)
- 6 Éditions de l'article *Psychoanalytische Bemerkungen über  
einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia  
(Dementia paranoides)* en allemand
- 7 Éditions de l'article *Remarques psychanalytiques  
sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides)  
décrit autobiographiquement* en français
- 9 *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch  
beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides)*  
Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa  
(*Dementia paranoides*) décrit autobiographiquement
- 72 Fac-similé de la 1<sup>re</sup> page de la revue  
*Jahrbuch für psychoanalytische  
und psychopathologische Forschungen*, 1911 (2<sup>e</sup> partie)
- 73 Éditions de l'article *Nachtrag zu dem autobiographisch  
beschriebenen Falle von Paranoia (Dementia paranoides)*  
en allemand
- 73 Éditions de l'article *Supplément au cas de paranoïa  
(Dementia paranoides) décrit autobiographiquement*  
en français
- 74 *Nachtrag zu dem autobiographisch beschriebenen  
Falle von Paranoia (Dementia paranoides)*  
Supplément au cas de paranoïa  
(*Dementia paranoides*) décrit autobiographiquement

Supplément gratuit  
au numéro deux de  
*l'UNEBÉVUE*  
printemps 1993  
ISSN 1168-948X

Réservé aux abonnés

Fabrication SA Transfaire  
Impression France-Quercy  
Dépôt légal 30226FF  
mars 1993